

SPIRITUS

ROGER MEHL C.O.E. 1975 : NAIROBI
JOSEPH PIERRON LE SYNODE DE MADAGASCAR
JEAN CHARBONNIER SINGAPOUR : AMBIGUITÉS CHRÉTIENNES
XXX LE SYMPOSIUM DES ÉVÊQUES AFRICAINS

FRANÇOIS PONCHAUD
LÉON TRIVIÈRE KAMPUCHÉA... LE NOUVEAU CAMBODGE
EMILE DESTOMBES

&

essai d'insertion
témoin ballotté
pour annoncer le mystère de dieu

lectures d'événements

Roger Mehl	Lignes de force du C.O.E. 1975 : Nairobi / 3
Joseph Pierron	Le Synode de Madagascar / 25
Jean Charbonnier	Pragmatisme chinois et ambiguïtés chrétiennes / 61
XXX	Le Symposium des évêques africains et malgaches / 13

	Kampuchéa : le nouveau Cambodge / 35
François Ponchaud	<i>le projet cambodgien</i> / 36
	<i>une étape douloureuse</i> / 49
Léon Trivière	<i>la chine et le cambodge</i> / 43
Emile Destombes	<i>questions à l'entreprise missionnaire</i> / 55

Jean-Paul Eschlimann	Essai d'insertion / 83
Jean Waret	Témoin ballotté / 91
Aymar de Champagny	Pour annoncer le mystère de Dieu / 96

lectures	Notes bibliographiques / 104
livres	Reçus à la rédaction / 110
informations	Informations... informations / 112

Apprendre à lire le réel, c'est peut-être arriver à saisir des différences qui remettent en cause notre façon de nous interroger sur notre destin d'homme. Déchiffrer une situation, c'est découvrir, au sein de multiples ensembles, des liaisons qui ne sont pas évidentes au premier regard. C'est par le fait courir le risque du dépaysement pour une meilleure communication.

A première vue, le lecteur habitué à trouver dans Spiritus un thème unificateur sera décontenancé par la diversité des articles de ce présent cahier. Mais peut-être éprouvera-t-il le désir de changer de lunettes afin de retrouver l'émerveillement de la nouveauté.

Pour constituer ce numéro, il a bien fallu opérer un tri. Le choix était déjà conditionné par les informations reçues, par les facilités d'analyse et les possibilités de publications. D'autres situations auraient été aussi intéressantes ; nous les reprendrons dans de prochains dossiers.

Deux situations du Sud-Est asiatique ont été examinées : celle du petit Etat de Singapour qui est « en paix »... ou du moins sans conflit armé. Mais derrière cet Etat pluraliste à dominante chinoise, se profile la réalité de 800 millions de Chinois, lancés dans l'entreprise énorme de structurer une nouvelle culture et de nouveaux modes de vie. Le Cambodge aussi est un petit pays : il sort de la guerre et fait le projet de construire un « Kampuchéa nouveau ». Quatre lectures sont faites des événements khmers : la réalité ne se laisse pas enfermer dans des formules simples.

Nous avons aussi tourné nos regards vers trois événements d'Eglise : à Nairobi, la réunion du C.Æ.E. ; à Rome, le Symposium des évêques africains ; à Madagascar, le Synode de l'Eglise catholique. Avec des méthodes d'approche diverses, des convergences se font jour : partout l'obligation des choix et des actes se fait de plus en plus urgente.

Renouveler la transmission de la foi, par un mode de présence plus cohérent avec la fraternité évangélique, tel est le sens des trois « témoignages » qui vous sont ensuite proposés.

Au fait, ce cahier de Spiritus est surtout une invite à tous ceux qui voudraient nous communiquer l'analyse de la situation où ils se trouvent : la revue serait ainsi, un peu plus encore, la vôtre.

Spiritus

LIGNES DE FORCES DE L'ASSEMBLÉE ŒCUMÉNIQUE DE NAIROBI

23 novembre-10 décembre 1975

La cinquième Assemblée mondiale du Conseil œcuménique des Eglises s'est tenue, pour la première fois, sur le continent africain, c'est-à-dire dans une région du monde où le christianisme semble avoir de grandes chances de progresser, mais où il est aussi menacé par des périls certains. La volonté des Eglises africaines de rompre les liens traditionnels entre christianisme et culture occidentale ne fait pas de doute. Volontiers, on parle ici de théologie noire. C'est un vœu plus qu'une réalité. Il ne faut pas s'en étonner. Il faudra le travail de plusieurs générations pour couler, sans l'altérer, la foi chrétienne dans des formes culturelles nouvelles. Très sévères pour les missions occidentales - ils l'ont redit de mille manières à l'Assemblée de Nairobi - les Africains ont tendance à penser que le départ - au moins momentané - des missionnaires blancs (ce que, depuis la conférence œcuménique de Bangkok, on appelle le « moratoire ») hâterait la constitution d'un christianisme « indigénisé » et permettrait aux Eglises du continent de réaliser rapidement leur unité. S'il est exact que les divisions confessionnelles sont des importations occidentales, il est moins certain que la rupture avec la culture occidentale résoudrait miraculeusement tous les problèmes. Ici aussi, ici particulièrement, dans un continent où le danger du syncrétisme est loin d'être éliminé, le risque est de jeter l'enfant avec l'eau du bain. En outre, les Eglises africaines, légitimement soucieuses de libérer leurs pays de toutes les séquelles du colonialisme et des assauts insidieux du néo-colonialisme, ont parfois trop tendance à identifier la libération politique, économique et culturelle avec cette libération radicale que produit la foi en Jésus Christ. Comme le déclarait, au début de l'Assemblée de Nairobi, le chanoine Burgess Car. Secrétaire général de la Conférence des Eglises de toute l'Afrique (C.E.T.A.), la libération doit nécessairement *précéder* l'unité. Le thème de l'Assemblée était précisément : *Jésus Christ libère et unit*. Mais si on ne donne pas à ce mot de « libération » un sens trop exclusivement socio-politique, on voit mal comment l'action du Christ pourrait dissocier unité et libé-

ration. Le Christ assemble toujours ceux qu'il libère. C'est par le même mouvement que s'opère libération et unité. Ajoutons encore que, face à des gouvernements autoritaires, sinon totalitaires, presque toujours faussement démocratiques, les Eglises africaines ont beaucoup de mal à ne pas se laisser enrégimenter au service du pouvoir. Qu'on ne se fasse pas d'illusions : plusieurs d'entre elles connaissent à l'heure actuelle les mêmes tentations et les mêmes dangers que ceux qu'a connus la chrétienté allemande à l'époque du nazisme. C'est dire qu'elles ont le plus grand besoin du soutien spirituel de la chrétienté universelle. L'Assemblée de Nairobi a été assurément un signe de cette solidarité et elle a été perçue comme telle. Si l'on ne peut pas encore parler d'une contribution importante de la théologie africaine qui enrichirait le patrimoine commun, du moins peut-on parler - et c'est loin d'être négligeable - d'un apport spirituel : les Eglises du C.O.E. ont découvert, au travers des cultes et des liturgies de l'Afrique, un christianisme bien plus joyeux que celui que nous connaissons dans les terres de vieille chrétienté.

libération et salut

1. la problématique chrétienne

Si l'on tient compte du caractère très équivoque, à l'heure actuelle, du terme de libération, on pouvait craindre que l'Assemblée de Nairobi réfléchisse beaucoup plus à la libération socio-politique qu'à la libération à l'égard du mal, du péché et de la mort. Cette crainte heureusement n'était pas fondée. Sans que l'Assemblée ait trouvé des formules absolument claires pour exprimer cette vérité, elle a bien senti - et la tonalité du Message final le prouve - que la libération à l'égard de ce que l'apôtre Paul appelle « ce corps de mort », était fondamentale, mais que celle-ci devait avoir pour *conséquence* obligatoire l'engagement pour la libération à l'égard de toutes les aliénations socio-politiques et culturelles (sous développement, racisme, sexisme, oppression politique et religieuse). L'enjeu était ici considérable : il s'agissait de sauver le principe fondamental de *la justification par la foi sans les œuvres*, sans ces œuvres, qui sont pourtant, en tant qu'obéissance de la foi, absolument obligatoires pour le chrétien. On s'étonnera peut-être que nous ramenions la problématique actuelle du Conseil œcuménique à celle... du *xvi^e* siècle. Malgré la diversité des situations, nous soutenons que cette problématique est toujours actuelle : sans doute, le terme « d'œuvre » a-t-il changé de sens. Hier, il s'agissait d'œuvres de piété ou de charité individuelles, d'accomplissement de lois d'Eglise ; aujourd'hui, d'œuvres collectives à contenu socio-politique. Mais ces dernières ne sont pas plus salutaires que les premières, même si, comme les premières, elles constituent le signe de l'obéissance du chrétien.

2. la lutte pour la justice

Que signifie pratiquement pour le C.O.E. cette redécouverte implicite, plus qu'explicite A Nairobi, le C.O.E. n'a renoncé à aucune de ses formes d'engagement dans le domaine politique. Le programme de lutte antiraciste continuera avec toutes ses implications : aide aux mouvements de libération, boycott des entreprises travaillant avec et pour les pays de ségrégation raciale, découragement de l'émigration blanche dans ces mêmes pays. Le fonctionnement de la Société Coopérative d'aide au développement devrait permettre un engagement plus systématique des Eglises dans ce domaine. Les interventions de la Commission des Eglises pour les affaires internationales dans tous les conflits et là où les droits de l'homme ne sont pas reconnus seront intensifiées. Le C.O.E. suivra avec une attention particulière l'application des principes élaborés par la Conférence d'Helsinki. La motion votée à Nairobi concernant la situation au Moyen-Orient réaffirme les principes constamment suivis par le C.O.E. : évacuation des territoires occupés à la faveur de la guerre, mais droit de toutes les parties à des frontières sûres et reconnues, droit à l'auto-détermination des Palestiniens (l'Assemblée a judicieusement écarté un amendement qui ajoutait les mots : « dans leur patrie », ce qui aurait infailliblement suggéré l'idée de la disparition de l'Etat d'Israël, dont la légitimité n'a jamais été mise en doute par le C.O.E.).

La très belle conférence prononcée par le professeur Charles Birch, de l'Université de Sydney, aura pour effet de donner une nouvelle impulsion aux recherches œcuméniques sur l'environnement, la qualité de la vie, l'équilibre écologique et aussi sur la théologie de la création. Ce champ d'investigation est immense car il s'agit de promouvoir une nouvelle éthique des rapports de l'homme avec la nature, une nouvelle éthique de la vie quotidienne. L'Assemblée a pris bien soin de ne pas dissocier les problèmes écologiques des problèmes de justice sociale et c'est heureux, car, d'une part, l'écologie constitue vraiment un problème politique majeur et, d'autre part, la relation des hommes avec la nature recoupe celle des groupes sociaux entre eux. Rien ne serait plus faux que de considérer que le problème de l'environnement supplante et refoule celui de la distribution des biens.

3. la motivation théologique de l'engagement

L'Assemblée de Nairobi n'a pas cédé au chant des sirènes qui lui conseillaient un repli vers le spirituel et l'ecclésiastique, vers la recherche de l'unité des Eglises pour elle-même. Les travaux de *Foi et Constitution* la prémunissaient contre cette tentation : l'unité de l'Eglise a toujours pour toile de fond et pour visée l'unité de l'humanité. Mais ce qui s'est passé à Nairobi, ce qui était ardemment attendu par beaucoup, c'est que *toutes ces activités diverses du C.O.E., qui l'engagent profondément dans le politique, ont été mieux recentrées sur leur fondement théologique.*

Le lien entre la foi et l'action est devenu plus clair. Sauf mauvaise foi, il sera difficile à l'avenir de prétendre encore que le C.O.E. a abandonné ses premiers objectifs pour devenir une agence politique internationale. Le problème en effet n'est pas de savoir si on s'engage plus ou moins dans les questions politico-sociales, si on les aborde de façon générale et théorique ou au contraire de façon concrète et responsable. Il est bien évident en effet que les Eglises ne sauraient s'arrêter à mi-chemin ou s'en tenir à des formules vagues et pieuses, ployables en tout sens. Le vrai problème, c'est celui de *la motivation théologique de l'engagement*. Si cette motivation est claire, alors tout engagement partisan, tout alignement sur une idéologie peuvent être évités.

unité de l'église

1. dans ses rapports avec le politique

Le document issu de la section II de l'Assemblée traite de l'unité de l'Eglise. Il est remarquable qu'un chapitre entier de ce rapport aborde la question de *l'unité dans ses rapports avec la diversité des engagements politiques*. Certes, ceux-ci peuvent constituer une menace pour l'unité. Toutefois, les rédacteurs ont suggéré une distinction qui est à la fois d'une grande valeur pour le C.O.E. et pour les Eglises : la distinction entre ministère politique de l'Eglise et politisation de l'Eglise. Que l'Eglise ait un ministère politique à remplir, c'est une évidence à partir du moment où l'on s'aperçoit que ce ministère est un aspect de son ministère diaconal, un aspect moderne il est vrai. Le service du prochain, à notre époque, s'exerce nécessairement par le moyen d'institutions qui ont toutes une dimension politique. De ce fait, il est impossible à l'Eglise de se réfugier dans un apolitisme qui serait d'ailleurs illusoire puisqu'il ne pourrait être qu'un appui donné à un certain type de politique. Même si la distinction entre « ministère politique de l'Eglise » et « politisation de l'Eglise » est souvent malaisée, il faut s'efforcer de la maintenir.

- il y a *politisation de l'Eglise* à partir du moment où celle-ci se constitue en défenseur d'une idéologie particulière, même si cette dernière a des racines chrétiennes.

- il y a *politisation de l'Eglise* lorsque celle-ci adopte le clivage manichéen qui est le lot de toute politique, lorsqu'elle accepte de classer les hommes en bons et en mauvais, en amis et en ennemis.

- il y a enfin *politisation de l'Eglise* lorsque celle-ci ne supporte plus la diversité contradictoire des engagements politiques de ses membres. Certes,

l'Eglise ne saurait ratifier toutes les formes de ces engagements, mais la discrimination qu'elle établit porte non pas sur des idéologies politiques, mais bien sur des actes concrets. Elle doit admettre qu'on puisse être chrétien et conservateur, chrétien et révolutionnaire. Elle ne saurait admettre certaines attitudes et certains actes : le recours à la torture, la délation, la ségrégation raciale, l'antisémitisme, etc. Le document de Nairobi suggère que, dans des cas de ce genre, joue la discipline de l'Eglise. L'hérésie ne se situe pas seulement au plan doctrinal, elle se situe également au niveau de la praxis.

- mais il n'y a pas *politisation de l'Eglise* lorsque celle-ci intervient ponctuellement là où la vie, la liberté, la dignité de l'homme ou de minorités se trouvent menacées. La grande règle qui préside au ministère politique de l'Eglise, c'est d'être toujours du côté des pauvres et des opprimés, tout en sachant que les opprimés d'aujourd'hui peuvent être les oppresseurs de demain, que si aujourd'hui, elle prend la défense des victimes du racisme blanc, il se pourrait que demain elle soit amenée à prendre celle des victimes du racisme noir.

Il faut espérer que ces directives du C.O.E. trouveront un large écho, car elles sont susceptibles de produire une purification de l'atmosphère de notre vie ecclésiale.

2. Progrès ou stagnation

L'unité de l'Eglise a-t-elle progressé à Nairobi? En apparence, non. Aucun fait nouveau n'a été enregistré. Les mêmes obstacles qui sont signalés depuis un demi-siècle ont à nouveau fait leur ré-apparition.

- s'il est vrai que, depuis l'Assemblée d'Upsal (1968), la *communion eucharistique* réunit un très grand nombre de dénominations, les orthodoxes chalcédoniens ou non chalcédoniens et les catholiques (qui, en tant qu'observateurs et invités, ont pris une part active aux travaux de l'Assemblée) maintiennent leurs positions traditionnelles. L'Eglise catholique manifeste cependant plus d'ouverture que les Eglises orthodoxes. L'idée et la pratique de l'hospitalité eucharistique, quelles qu'en soient les limites, constituent une modeste percée dans le mur des séparations. Les Eglises orthodoxes qui acceptent, au nom du principe de l'économie, « d'ouvrir à des hétérodoxes » *la communio in sacris*, lorsqu'il s'agit du baptême, du mariage ou des funérailles, continuent à affirmer que ce principe ne saurait jouer en ce qui concerne l'eucharistie. Peut-on espérer un dégel dans les prochaines années? Il n'est pas tout à fait chimérique de le penser. La Commission *Foi et Constitution*, qui compte des théologiens catholiques officiellement nommés par le Saint-Siège, a été autorisée

en 1974 à publier un important document sur la réconciliation des Eglises qui révèle la large mesure d'unité obtenue au niveau théologique, en ce qui concerne le baptême, l'eucharistie et même le ministère. Les Eglises sont priées d'exprimer leurs réactions pour le 31 décembre 1976. Il se pourrait que les hiérarchies ecclésiastiques s'aperçoivent à l'étude de ce document que l'unité acquise est plus grande qu'elles ne l'ont reconnu jusqu'à présent. En tout cas, ce document servira de test pour l'espérance d'unité que l'on peut raisonnablement nourrir en cette fin du xx^e siècle. Il est vrai que les orthodoxes font valoir qu'il existe déjà une communion spirituelle infra-eucharistique. C'est vrai, mais comme leur faisait remarquer à Nairobi un délégué africain : *Chez nous, en Afrique, lorsqu'on ne peut pas se réunir autour de la même table et partager le même repas, c'est qu'on est ennemis.*

- En 1969, le directeur de *Foi et Constitution*, le D^r Lukas Vischer, lançait l'idée d'*unité conciliaire de l'Eglise*. Elle suscita alors une réaction très négative de la part des Eglises orthodoxes qui soutinrent qu'un Concile n'est possible que lorsque les Eglises ont atteint une pleine unité de foi, de doctrine, de liturgie et de discipline. Les historiens n'eurent aucun mal à leur démontrer que lorsque les grands conciles œcuméniques se sont réunis, il y avait précisément des désaccords très profonds entre les diverses Eglises locales et que la finalité même des conciles était de résorber ces désaccords pour parvenir à une parole commune. Depuis 1969, l'idée d'unité conciliaire a fait son chemin et c'est un théologien orthodoxe, le P. Cyrille Argenti, qui concluait à Nairobi son remarquable exposé en affirmant que les Assemblées œcuméniques caractérisaient déjà une période pré-conciliaire et que nous étions en marche vers le huitième concile œcuménique.

En fait, l'idée d'unité conciliaire de l'Eglise s'accorde assez bien avec l'ecclésiologie des Eglises orthodoxes. Il s'agit d'une pleine communion entre les Eglises locales qui gardent par ailleurs leur autonomie, leur autocéphalie, leurs particularités historiques. Il ne s'agit pas d'une unité hiérarchique et administrative, pas d'une unité qui se réalise par une décision des sommets. Chaque Eglise, ayant elle-même conforté son unité interne, s'unit avec les autres en une communauté qui, en certaines circonstances, sera en mesure d'agir et de parler au nom de toutes. Ainsi il apparaîtra visiblement que l'Eglise est une, mais cette unité n'épongera pas les diversités. Ce ne sera pas une unité dans l'uniformité. Ce sera une unité dans la parole et dans l'acte. De cette façon sera clarifiée sans équivoque la notion d'unité visible, trop souvent conçue comme unité organique et administrative. Cette unité sans centralisation a évidemment comme présupposés : la reconnaissance mutuelle du baptême (théoriquement acquise), la communion eucharistique et la reconnaissance mutuelle

des ministères. Le texte voté par l'Assemblée sur rapport de la section II a, de révision en révision, perdu de sa vigueur. Mais peu importe : l'expérience prouve qu'une idée, lorsqu'elle est portée par une intention profonde, progresse sourdement dans les esprits. Il serait inexact d'apprécier les résultats de Nairobi uniquement d'après les textes élaborés, surtout quand on réfléchit aux conditions dans lesquelles ils ont été produits. L'Assemblée ne disposait pas du temps nécessaire pour affiner les formules, ni souvent pour chercher les conciliations possibles. Certes, la multiplication des sections, des comités, des groupes de travail, des « open hearing » a permis à un grand nombre de délégués de s'exprimer assez longuement. Mais le temps était trop mesuré pour permettre de pousser les analyses assez profondément en vue de dégager les éléments d'une synthèse.

Pour bien apprécier le travail fait à Nairobi, il faudra observer, pendant les années qui viennent, le cheminement des idées qui y ont été exprimées. La commission *Foi et Constitution* aura un rôle déterminant. Il est également permis d'espérer que le groupe mixte de travail entre le C.O.E. et le Vatican, groupe dont le mandat a été renouvelé, participera activement à la recherche.

relations de fait

- L'Eglise catholique n'envisage pas son entrée au Conseil œcuménique dans un avenir immédiat. Mais des formes de coopération nouvelles seront recherchées. Entre Rome et les Eglises de la Réforme, malgré tout ce qui les sépare encore, la collaboration est relativement aisée. Affrontées par les mêmes problèmes, elles parlent souvent le même langage. L'Eglise catholique, tout comme les Eglises protestantes, est consciente du fait que les affirmations doctrinales du passé doivent être resituées dans leur contexte historique, qu'elles ont un « Sitz im Leben » culturel et que cette détermination culturelle des concepts théologiques doit faire l'objet d'une critique.

- Cette conscience n'existe pas au même degré dans les Eglises orthodoxes. Les formulations des sept premiers conciles œcuméniques leur paraissent avoir atteint un degré de perfection insurpassable. C'est pourquoi elles préconisent un retour à la doctrine des conciles. Elles sont indifférentes aux problèmes herméneutiques. Comme elles ne sont pas - et souvent ne peuvent pas être - missionnaires, elles ne sont pas sensibles à la nécessité d'exprimer la foi de l'Évangile dans d'autres registres culturels. Leurs admirables liturgies véhiculent de façon immuable les vérités intangibles.

Sans doute ont-elles, dans la chrétienté universelle, une fonction très importante : à une époque où les certitudes sont minées, elles préservent le dépôt apostolique. Mais leur conscience de préserver ce qu'à leurs yeux l'Occident ne cesse d'éroder, les rend peu disponibles pour le dialogue. Elles exercent un ministère de sentinelle, ce qui est d'un grand prix et ce qui a une valeur existentielle pour celles d'entre elles qui vivent dans l'univers hostile du monde communiste. On peut cependant se demander si, un jour ou l'autre, le réveil ne sera pas amer, si le fossé qui se creuse entre la foi et la culture ne constituera pas pour les jeunes générations, soucieuses de saisir l'actualité de la foi, un obstacle infranchissable.

La contribution œcuménique des Eglises orthodoxes est loin cependant d'être négligeable. Au cours des dernières années, et également à Nairobi, elle a été très remarquée. Si le Conseil œcuménique a ressenti la nécessité d'un recentrement théologique, il le doit au moins en partie aux questions et avertissements que lui a adressés - au lendemain de la Conférence de Bangkok - le Patriarche œcuménique de Constantinople. Mais on perçoit un décalage certain entre ce que disent les jeunes théologiens orthodoxes (souvent laïcs) et les affirmations plus abruptes de la hiérarchie. Les difficultés qu'éprouvent les Eglises orthodoxes à réunir un concile pan-orthodoxe, en préparation depuis de longues années, tiennent en partie à ces tensions internes entre hiérarchie et théologiens. Les protestants sont assez mal placés pour servir de médiateurs. L'Eglise catholique, le jour où elle consentira à devenir membre du Conseil œcuménique, aura un rôle important et plus facile à jouer.

- On sait que, depuis 1968, le Conseil œcuménique a engagé un dialogue avec les religions non chrétiennes et avec les idéologies de notre temps. Pour la première fois, un représentant du Judaïsme, un représentant de l'Islam et un représentant du Bouddhisme avaient été invités à l'Assemblée. Celle-ci fut l'occasion de préciser le sens de ce dialogue et de le situer par rapport à l'évangélisation et à la mission. Le document élaboré par la section III a essayé de le faire. Le texte qui a été présenté en assemblée plénière a fait l'objet de vives critiques. Certains passages laissaient poindre des germes de syncrétisme. L'Assemblée décida de le renvoyer en commission. Celle-ci, faute de temps, ne put le corriger, mais l'assortit d'un préambule aux formules très nettes : tout syncrétisme manifeste ou latent y est condamné ; il est clairement affirmé que le dialogue ne se substitue en aucune façon à la tâche missionnaire urgente. Le sens du dialogue, c'est une meilleure compréhension mutuelle, source d'un respect mutuel ; c'est aussi l'élaboration d'actions communes en faveur de la paix, de la justice et de la liberté. Le document final n'en reste pas moins composite, avec son préambule sans équivoque et le

corps du texte plus incertain et plus ambigu, en contraste flagrant avec les affirmations du document de la section I sur le témoignage qui, lui, a été adopté sans retouche et, sauf erreur de notre part, à l'unanimité.

- On notera que, dans cette entreprise de dialogue, le judaïsme apparaît sur le même plan que les autres religions non chrétiennes. C'est fort regrettable. Tout se passe comme si on n'osait plus dire que le christianisme a nécessairement avec la religion d'Israël des relations privilégiées. Lorsque - au moment de la dernière réorganisation des structures du C.O.E. en 1968 - la commission, très active, chargée des relations avec le Judaïsme, avait été localisée dans la même section que le dialogue avec les religions non chrétiennes, l'assurance avait été donnée qu'il s'agissait là uniquement d'une mesure administrative n'impliquant aucun pré-supposé théologique. L'argument était valable. On peut cependant se demander aujourd'hui si la mesure était sage. L'hostilité non dissimulée des Eglises des pays arabes à l'égard d'Israël - un de leurs représentants à Nairobi a bruyamment protesté contre la déclaration récente du Secrétaire général, Philip Potter, demandant aux Nations Unies de revenir sur l'assimilation inadmissible entre sionisme et racisme - empêchera-t-elle le Conseil œcuménique de reprendre le problème, toujours actuel pour l'Eglise, du mystère d'Israël et de préciser qu'il s'agit à la fois du mystère de l'Israël biblique et du mystère de l'actuel *peuple* d'Israël ?

une faible marge de liberté

Ce dernier point fait toucher du doigt combien, dans la situation présente du monde, *la marge de liberté des Eglises* - et par suite du Conseil œcuménique - *est restreinte*. Elle est apparue telle à Nairobi, lors du débat sur la défense des droits de l'homme, à propos des recommandations de la Conférence d'Helsinki. La grande presse s'est fait l'écho de l'émoi - positif et négatif - suscité par « l'amendement Rossel ». Le pasteur J. Rossel proposa en effet que la motion exprime les vives préoccupations de l'Assemblée en ce qui concerne les atteintes à la liberté religieuse et aux droits de l'homme en U.R.S.S. Cet amendement fut voté à une très forte majorité. Mais un délégué fit remarquer que le vote avait eu lieu avant que la clôture du débat fût prononcée (à la majorité requise des deux tiers). Cet artifice de procédure, juridiquement fondé, permit de déclarer nul le vote intervenu, de rouvrir le débat, de renvoyer l'amendement en commission et de chercher un compromis. Les délégués des Eglises de l'Est exprimèrent leur indignation devant une motion qu'ils considéraient comme une résurgence de la guerre froide. Il est à peu près certain que si l'amendement Rossel avait été définitivement voté, l'Eglise orthodoxe de Russie se serait vue contrainte de quitter l'Assemblée. Ce

risque pouvait-il être couru ? Il n'est pas possible d'oublier que ce vote aurait entraîné des conséquences graves non seulement pour les délégués russes de retour dans leur pays, mais aussi pour leur Eglise. C'est la conscience de ce danger qui a amené l'Assemblée à accepter un compromis, de même qu'elle a accepté, pour les mêmes raisons de charité, de ne pas nommer, dans d'autres motions, le Brésil et la Corée du Sud.

Le compromis intervenu a néanmoins une signification positive. L'U.R.-S.S. est nommée dans le texte, et c'est la première fois. Le Secrétaire général et le Comité central sont chargés de suivre la question des atteintes à la liberté dans les pays de l'Est. Un premier rapport doit être présenté dès la session du Comité central de 1976, ce qui permettra aux responsables du C.O.E. de poursuivre leur politique d'intervention discrète et ferme auprès des autorités soviétiques. Il n'en demeure pas moins que le conflit entre les exigences de la liberté et celles de la charité a été douloureusement ressenti. S'il est vrai que, par égard pour la sécurité des personnes et des communautés religieuses, le Conseil œcuménique des Eglises ne peut plus être entièrement et en toute circonstance un lieu de libre parole, où cette libre parole pourra-t-elle retentir ?

Nairobi, ce fut en définitive une étape sur une route longue et difficile. Comme dans toute étape, les troupes ont repris des forces, ont vérifié les liens qui les unissent entre elles. Elles ont fait le point. Elles ont senti qu'elles allaient irrémédiablement vers le moment où il faudrait, soit renoncer à l'entreprise, soit accomplir un bond décisif. Sans doute, sont-elles tentées de retarder ce moment crucial. Mais obscurément, chacun pressent que cela ne sera pas possible bien longtemps - sinon il arriverait que des chrétiens fassent l'unité sans leur Eglise...

Strasbourg, Roger Mehl

LE SYMPOSIUM DES CONFÉRENCES ÉPISCOPALES D'AFRIQUE ET DE MADAGASCAR

4^e assemblée, Rome, 22-28 sept. 1975

pourquoi à rome ?

Le Symposium des Conférences épiscopales d'Afrique et de Madagascar (S.C.E.A.M.) a voulu tenir sa quatrième Assemblée générale à Rome, à cause de l'Année Sainte. A Grotta Ferrata, la villa Cavalletti des Pères Jésuites se prêtait admirablement à ce genre d'assemblée. Suffisamment à l'écart, les participants ont pu profiter au maximum de ces quelques journées de travail intense et de réflexion commune ; proches de Rome, ils pouvaient se considérer comme pèlerins de l'Année Sainte.

Le programme prévoyait en effet une journée au cours de laquelle les participants accompliraient, au nom de l'Afrique et de Madagascar, le pèlerinage de l'Année Sainte. Journée qui fut marquée, entre autres, par une concélébration à l'autel de la Confession. Ce même vendredi, vers midi, le Pape reçut les cardinaux et évêques du S.C.E.A.M. en audience spéciale. L'atmosphère de cette rencontre, aux dires de tous les participants, fut excellente et très cordiale. Le Pape rappela aux membres présents que l'annonce de la foi est prioritaire et spécifique vraiment la mission de l'Eglise. *Vous, les évêques africains, leur a-t-il dit, qui constituez pour la plupart une première génération de pasteurs issus de vos peuples, et de qui dépend pour une grande part la voie sur laquelle vont s'engager les générations futures, vous avez là une lourde responsabilité... Il faut explorer des voies nouvelles pour que le christianisme se sente chez lui en Afrique, mais en fidélité au patrimoine identique, essentiel, constitutionnel de la même doctrine du Christ, professée par la Tradition authentique de l'unique Eglise.*

A la fin du Symposium le dimanche 28 septembre, le cardinal Villot, secrétaire d'Etat, adressa aux participants un mot empreint d'une grande cordialité. Il faut le dire : l'accueil réservé par l'Eglise de Rome à ses Eglises sœurs du continent africain fut des plus fraternels.

quels étaient les participants du quatrième symposium ?

Trente conférences épiscopales étaient représentées. Il faut signaler l'absence d'une représentation de la Guinée-Conakry et du Mozambique ainsi que de l'Égypte. Chaque conférence ayant droit à un représentant par dizaine de diocèses qu'elle peut compter, avec toutefois un maximum de trois délégués, et sachant que les cardinaux sont membres de droit, on arrive ainsi à un total de 47 évêques dont 5 cardinaux (sur les 8 que comptent l'Afrique et Madagascar).

Deux laïcs étaient invités : Miss E. Namaganda et Mr John Nimo, tous deux du Conseil pour l'apostolat des laïcs. Cinq supérieurs généraux d'Instituts missionnaires étaient également présents : les PP. P. Arrupe (Jésuites) et Mertens (Assistant pour l'Afrique), J. Hardy (Missions Africaines de Lyon), F. Timmermans (Spiritains), Ch.-H. Buttimer (Frères du S.C.) et S^r Marie-José (Sœurs Blanches).

Tenant ses assises à Rome, le S.C.E.A.M. a pu inviter de nombreuses autres personnalités parmi lesquelles les dirigeants de la S.C.E.P., dont S.E. Mgr Gantin qui a participé aux Assemblées générales assez régulièrement ; le Préfet de la Congrégation pour l'Éducation catholique ; le Président du Secrétariat pour les non chrétiens et celui de la Commission Pontificale pour les communications sociales. Le Secrétaire du synode, un délégué de Caritas Internationalis, de Missio, de Misereor et de l'O.I.-E.C. (section africaine) étaient également présents. Un observateur de la Conférence des Eglises de toute l'Afrique (C.E.T.A.) le Chanoine Burgess Carr, achevait de donner à cette Assemblée une note œcuménique. Enfin, le P. Joseph O.A. Osei, prêtre ghanéen, assurait la direction du secrétariat.

le symposium, sa structure et ses méthodes

Le Symposium des conférences épiscopales d'Afrique et de Madagascar (S.C.E.A.M.) est un organe de liaison entre les 31 conférences épiscopales d'Afrique et de la Grande Ile. Né à Kampala, en 1969, au moment de la visite de Paul VI en Uganda, il s'est doté d'une structure souple qui respecte intégralement l'autonomie de toutes les conférences d'évêques ainsi que la responsabilité de chacun dans son diocèse. Il veut promouvoir la communication entre tous les partenaires, en faisant de son Comité et de son Secrétariat permanent un instrument de relais entre les différents Episcopats d'Afrique et de Madagascar.

L'Assemblée générale, composée de délégués des conférences est convoquée en principe tous les trois ans. Un thème est prévu autour duquel s'articulent toutes les études préparées par différents membres choisis d'avance. L'Assemblée générale étudie aussi la marche interne du S.C.E.-

A.M. et élit son Comité permanent jusqu'à la prochaine Assemblée. Le rythme triennal de ces Assemblées générales a été maintenu jusqu'à présent avec Kampala I en 1969, Kampala II en 1972 et Rome en 1975. Abidjan en 1970 fut une Assemblée générale extraordinaire qui avait pour mission d'approuver les statuts. Les thèmes traités furent *Évangélisation de l'Afrique* à Kampala I, et *le Sacerdoce* à Abidjan, *le Laïc fricain* à Kampala II et *Évangélisation de l'Afrique* (dans le prolongement du synode de 74) à Rome en 1975.

Au sein du S.C.E.A.M., depuis Kampala II en 1972, fonctionne un Comité pour les Affaires Intérieures de l'Afrique (C.A.I.A.). C'est une sorte d'antenne de « Justice et Paix » en Afrique. Le C.A.I.A. a pour mission - dans le prolongement du synode de 71 : *Justice dans le monde* - de lire les signes des temps dans l'Afrique d'aujourd'hui, de rassembler une documentation objective sur les situations délicates du continent et d'en faire part aux conférences membres du S.C.E.A.M. La situation des territoires portugais avant le 25 avril 1974 ou celle des régions de l'Afrique australe, le phénomène des partis uniques à tendance dictatoriale de plus en plus répandu en Afrique ont fait l'objet de notes spéciales du C.A.I.A. Mais ce Comité en est encore à ses débuts. Son action est modeste et se veut très discrète. L'ampleur et la variété des problèmes qui se posent aujourd'hui aux chrétiens d'Afrique n'échappent à personne : l'indigénisation ou africanisation, le socialisme africain, l'autorité absolue d'un homme ou d'un parti, le réveil de l'Islam comme phénomène social et religieux, l'authenticité, le matérialisme, etc.

Les activités du C.A.I.A. ont fait découvrir au comité permanent du S.C.E.A.M. combien il était important d'être en dialogue constant avec de nombreux organismes susceptibles d'informer et de contribuer à la réalisation des objectifs du C.A.I.A. Parmi eux, les Instituts missionnaires engagés en Afrique sont apparus comme un interlocuteur privilégié, tant par le nombre des ouvriers apostoliques qui sont à la disposition des hiérarchies africaine et malgache que par la volonté de continuer à mettre au service de l'Afrique toutes les compétences dont ils disposent. Au sein des Unions de supérieurs généraux et de supérieures générales s'est constitué un groupe Afrique, destiné à travailler en étroite collaboration avec le S.C.E.A.M. Plusieurs rencontres dites de Collaboration africaine (R.C.A.) ont déjà eu lieu, au cours desquelles furent entreprises en commun des études sur des sujets comme l'Islam en Afrique noire, Petites communautés, Autofinancement des Eglises locales, Évangélisation dans la coresponsabilité. Ces études sont en voie d'être diffusées auprès de toutes les conférences épiscopales et de tous les Instituts missionnaires. Ces rencontres au sommet doivent surtout promouvoir des rencontres de collaboration au niveau national entre associations de religieux et religieuses d'une part, et les conférences épiscopales de l'autre.

L'évangélisation de l'église aujourd'hui

Dans son discours d'ouverture, le cardinal Zoungana a indiqué les grands axes du travail à faire. Au dernier synode, la contribution des évêques africains a été abondante et variée, mais une constante s'en est dégagée : promouvoir l'évangélisation de l'Afrique dans tous les milieux. Comment, sans trahir l'Évangile, donner au Christ une patrie en Afrique, faire en sorte qu'il soit chez lui parmi les Africains ?

Le Comité permanent avait regroupé les différents thèmes en trois grandes séries :

1. Évangélisation et Esprit Saint, témoignage de vie, Église-sacrement de salut, autres religions, œcuménisme.
2. Indigénisation, Églises particulières et locales, évangélisation et promotion humaine, petites communautés, famille, jeunesse, coopération missionnaire dans le cadre des Églises locales.
3. Communications sociales au service de l'évangélisation en Afrique.

Mais il y avait un écueil à éviter : répéter le synode ou répéter certains slogans sans rien approfondir. L'indigénisation, en effet, a fait l'objet de nombreuses déclarations et théories. *Pour nous*, disait le cardinal Zoungana, *il est fondamental d'aller, en constante référence au Christ, aux vraies raisons évangéliques inspirées de l'universel message du Verbe Incarné... Le point de départ de tout effort d'indigénisation ou d'inculturation est le fait de la transcendance du message du Christ par rapport à toute culture. Ce n'est pas le contenu du message qui doit s'adapter à la culture, c'est plutôt celle-ci qui doit se purifier de tout ce qui, en elle, est manifestement incompatible avec l'enseignement du Christ. C'est dans cette purification que toute culture trouvera son plein épanouissement. Loin de céder aux pressions fallacieuses de l'opinion ambiante, l'effort de la recherche sera récompensé par la marche vers de nouveaux progrès...*

Les exigences de cette incarnation du message sont claires : étudier les problèmes du point de vue anthropologique en tenant compte du facteur évolution ainsi que du caractère plus ou moins universel des valeurs recensées (la multiplicité des ethnies pourrait entraîner des particularismes trop nombreux - entreprendre, du point de vue théologique, un travail sérieux sur l'Incarnation, sur le mystère de la personne du Christ au centre de toute inculturation. - exercer un discernement continu de l'action de l'Esprit Saint. - être attentif à la communion des Églises qui sont au service d'un dépôt commun à transmettre. - enfin, situer l'apport des collaborateurs non africains qui nous font participer aux richesses de la communion des Églises, mais qui, d'autre part, doivent entrer sans arrière-pensée dans la visée de l'Église d'accueil.

le synode de 74 : une grâce, si...

Mgr Jean Zoa, archevêque de Yaoundé, devait brosser une grande fresque des différentes situations selon les grandes régions d'Afrique et de Madagascar. Il dégagait une ligne de force, à savoir l'aspiration profonde de tous les Africains à prendre en main leur propre destinée, en affirmant leur indépendance nationale et en favorisant l'unité de la nation. L'Eglise ne peut absolument pas être indifférente à ce courant qui marque fortement le contexte socio-politique de l'Afrique actuelle. Mais pour ce faire, les conférences épiscopales doivent jouir d'une plus grande liberté d'action pour pouvoir expérimenter et décider dans des domaines comme la catéchèse, la liturgie et surtout la législation du mariage, sans oublier la question des ministères. Dans le contexte actuel, l'Eglise doit pouvoir faire preuve de sa liberté d'action. Quant aux petites communautés, c'est un phénomène à l'échelle du monde ; elles apparaissent comme le lieu où la foi pourra rejoindre la vie quotidienne. C'est en leur sein que des laïcs conscients pourront surgir et que la mission auprès des non chrétiens sera poursuivie. La famille africaine a sa place dans cette pastorale des petites communautés ; mais elle est aujourd'hui confrontée à des questions graves qui lui sont posées tant par les coutumes que par l'évolution moderne.

De l'indigénisation, Mgr Zoa propose une définition d'inspiration biblique, en se rapportant à l'Evangile de Jean : *La Samaritaine, dit-il, est l'image des Eglises missionnaires d'Occident. Elles nous ont annoncé et présenté Jésus Christ à travers le prisme de leur propre expérience religieuse* (« Il m'a dit tout ce que j'ai fait »). *Nous avons cru à cause de leur parole. Il s'agit d'amener les Africains chrétiens à cette rencontre personnelle avec le Christ, qui leur permette de dire avec les Samaritains : « Ce n'est plus sur ce que vous avez dit que nous croyons, car nous l'avons entendu nous-mêmes et nous savons qu'il est vraiment le sauveur du monde » (Jn 4,4). L'Afrique a crié sa soif d'une foi chrétienne libérée, qui lui permette de refaire l'expérience des Samaritains. Il faut une recherche théologique qui remonte aux sources et une profonde connaissance de l'âme africaine assoiffée de foi authentique. La coopération missionnaire, inter-ecclésiale, est souhaitée, même demandée - mais, dit Mgr Zoa, sous des formes nouvelles. Il ne peut s'agir pour nos Eglises de se replier sur elles-mêmes. A la différence du monde antique, évangélisé par les petits, les faibles, les dominés, l'Afrique a été évangélisée par ses maîtres. La coopération missionnaire doit bien se garder aujourd'hui de prolonger une telle situation... Mgr Zoa achève son tour d'horizon en soulignant la très grande vulnérabilité de l'Eglise africaine dans son organisation matérielle : On a le vertige, dit-il, lorsqu'on fait le bilan des dépenses d'un diocèse qui cherche à faire face à tous les besoins de son personnel et de ses œuvres.*

un acquit et un défi

Pour Mgr James Sangu, évêque de Mbeya, en Tanzanie - qui avait été rapporteur du continent africain au dernier synode : *Notre Eglise est solidement implantée et capable de se faire entendre. Elle doit évidemment fixer davantage ses traits en se donnant une théologie africaine, une morale sensible aux valeurs africaines. Elle doit surtout pouvoir compter sur un personnel issu du peuple et doté de ministères largement démultipliés.* Une clarification dans le dialogue entre Eglise et Etat semble également nécessaire. De plus, l'Eglise d'Afrique, récemment encore Eglise de mission, devient graduellement Eglise missionnaire : elle ne peut fermer les yeux sur les 200.000.000 d'Africains dans la vie desquels Jésus Christ n'est pas encore entré. Enfin, cette Eglise, en plein devenir et mise en demeure de relever beaucoup de défis, doit trouver progressivement sa place et son style de relation au sein de la communion des Eglises, avec le Siège apostolique et tous les organismes au service de l'unité et de la charité.

et si nous étions plus attentifs !

Poursuivant sur la lancée du dernier synode, l'évêque de Lilongwe, Mgr Patrick Kalibombe, a fait une très belle étude sur l'Evangélisation et l'Esprit Saint. *L'Esprit de Dieu est à l'œuvre dans le monde et le prédicateur de l'Evangile a comme tâche première de le découvrir.* L'Esprit est vraiment le fil conducteur de l'apôtre. Face aux religions traditionnelles, il saura percevoir par-delà certaines déviations l'œuvre de Dieu et il ne se présentera jamais comme celui qui aurait tout devant celui qui n'aurait rien. Dans le dialogue avec les grandes religions non chrétiennes, parfois bien plus anciennes que le christianisme, cette attention à la présence de l'Esprit fera éviter toute attitude de prosélytisme, d'apologétique et de controverse. La rencontre se fait non dans une volonté de convaincre, mais dans celle de répondre ensemble à un même appel de Dieu. La même attention à l'Esprit Saint donne à tout œcuménisme sa vraie dimension et le fait échapper au reproche de tactique nouvelle pour une stratégie inchangée.

pour révéler le royaume, un signe nous est donné : l'église

A quelle conditions cette Eglise sera-t-elle pour l'Afrique d'aujourd'hui ce sacrement de salut ? C'est avec des accents de pasteur que Mgr Joachim Ruhuna, évêque de Ruyigi au Burundi, s'est efforcé de répondre. *L'Eglise, a-t-il dit, doit rester fidèle à l'Evangile dans ses exigences essentielles, aussi bien dogmatiques que morales. Elle doit en outre s'adapter*

aux circonstances particulières de la vie de chaque pays. On retrouve ici un des leit-motiv du Symposium : l'Évangile transcende les cultures ; c'est l'Afrique qu'il faut mener à l'Évangile. Il y a un donné imprescriptible qu'il faut présenter avec courage, spécialement par le témoignage de sa propre vie et celui de la vie de sa communauté. Mgr Ruhuna avait dit sur le dialogue avec l'Islam, sur les religions traditionnelles et l'œcuménisme.

église catholique parce qu'authentiquement particulière

Mgr Yago, archevêque d'Abidjan, en Côte-d'Ivoire, présenta de façon très méthodique la doctrine de l'Église universelle, des Églises particulières et des relations de l'une avec les autres. Il parla ensuite de l'adaptation en rappelant qu'il y a des constantes sans lesquelles l'Église ne serait plus elle-même. Elle est née d'une Parole reçue ; elle vit de la Passion et de la Résurrection célébrées ; elle reçoit un souffle vital de son Seigneur, pasteur du troupeau et tête du corps. Toute adaptation qui obscurcirait un de ses éléments serait anéantissement et trahison. Mais une fois assurée cette fidélité, la route reste libre. Ainsi, dit Mgr Yago, *la théologie africaine n'est pas une adaptation de la Parole de Dieu à la réalité africaine, mais bien une interpellation de cette réalité par ce que Dieu a dit aux hommes une fois pour toutes.* En matière liturgique, l'adaptation ne doit pas faire tomber dans la prolifération des rites, là où se rencontre une grande variété d'ethnies (c'est le cas d'Abidjan). En ce qui concerne l'autorité dans l'Église, l'adaptation veillera à promouvoir une coordination qui ne soit pas uniformisation. A ce sujet, on peut par exemple noter que l'érection de la hiérarchie en Afrique s'est faite assez rapidement. Presque en même temps, un grand nombre de vicariats apostoliques sont devenus diocèses, et cela malgré des stades de développement fort différent. D'où le double danger d'abord de voir Rome (entendez le gouvernement central) continuer à traiter toutes ces nouvelles Églises particulières comme au temps des vicariats apostoliques... Ensuite, il y a l'autre danger : celui de voir certaines Églises particulières plus structurées, mieux équipées, revendiquer une autonomie d'action sans tenir compte des autres Églises qui ne peuvent vraiment vivre qu'avec l'aide extérieure.

indigénisation

Alors que l'étude de l'archevêque d'Abidjan balisait assez rationnellement la route de l'adaptation, l'étude faite par Mgr P.K. Sarpong, évêque de Kumasi, au Ghana, est comme le cri d'un pasteur qui regarde la chré-

tienté africaine bien en face. Certes, dit-il, *elle est bien vivante, mais elle boîte le long du chemin. Les chrétiens au pouvoir par exemple, ne sont pas tous des modèles ; les jeunes sortant des écoles chrétiennes tombent vite dans les travers et les erreurs qu'ils dénonçaient si vigoureusement quelques années auparavant. Le tribalisme a fait des ravages. Les mariages canoniquement irréguliers détournent un grand nombre de chrétiens de la pratique religieuse. Magie, sorcellerie sont encore vivaces. L'institution-Eglise encourt souvent le reproche d'être néo-colonialiste. Le problème de l'indigénisation est très grave, c'est bien autre chose qu'une affaire de tambours à l'église. C'est une question posée par des êtres vivants dans des situations concrètes bien définies. C'est pourquoi l'action réelle pour une vraie évangélisation n'a pas lieu dans les conférences internationales ou par le moyen de mesures disciplinaires universellement applicables. Elle a lieu dans la communauté de base. Le curé, son vicaire, en contact quotidien avec leur peuple, sont des agents irremplaçables de l'évangélisation. Les laïcs déjà engagés font un travail extraordinaire. Et nous, évêques, disait Mgr Sarpong, devrions être beaucoup plus à l'écoute de ces derniers.*

Les premiers missionnaires ont été saisis par l'urgence d'implanter l'Eglise et quelquefois leur action a pu ressembler à un assaut. Aujourd'hui, il faut ré-examiner certaines valeurs et traditions pour en saisir mieux l'aspect positif et par là, mieux réussir à incarner le christianisme. Il y a un réel investissement en moyens et en hommes pour étudier le tribalisme, la magie, la sorcellerie et en dégager la visée religieuse. Tout le problème des ministères est à repenser dans le cadre des traditions africaines. Les sacramentaux et les dévotions populaires ont un rôle important à jouer dans la vie religieuse des populations chrétiennes malgré des risques certains. Il y a aussi toute la question du mariage qui demande une approche libérée du cadre juridique occidental mais orientée cependant vers toute la richesse du mariage chrétien. Il y a trop de non pratiquants à cause de ces mariages irréguliers. *C'est là, disait l'évêque de Kumasi, un problème à étudier de manière très urgente.*

évangélisation et promotion humaine

Ce fut le tour de Mgr Christophe Mwoleka, évêque de Rulenge, en Tanzanie, de présenter une étude sur l'évangélisation et le devenir humain. On remarquera que l'Afrique préfère en général le terme de « promotion » à celui de « libération », davantage utilisé par l'Amérique latine. Ce document porte la marque d'un homme d'action, d'un pasteur très proche de son peuple embarqué dans l'aventure du développement communautaire. L'analyse de la situation concrète des croyants révèle un profond dualisme.

D'une part, une vie quotidienne qui ne les distingue en rien des non-chrétiens et, d'autre part, au niveau « cérébral », un ensemble de vérités qui fait qu'on est catalogué « chrétien » : *on les découvre quand ils se mettent à prêcher ou à écrire des livres. Autrement, les chrétiens sont comme les autres !* Il est urgent de faire passer la théorie dans l'action, d'amener le peuple chrétien à une vraie vie de partage, à l'instar de la Trinité. L'organisation de petites communautés - *environ douze familles*, dira l'évêque de Rulenge - est un excellent moyen de promouvoir cette vie de partage à échelle humaine.

Une deuxième urgence est celle d'une spiritualité du laïcat. Sur ce chapitre, l'évêque a des paroles dures à l'égard de ce dualisme théorie/pratique qui empoisonne la vie chrétienne et qui l'empêche de se déployer au sein même de l'ordre temporel. Il est urgent que les laïcs aient leur spiritualité à eux car *jusqu'à présent, il faut dire qu'ils ont vécu des miettes tombées de la table des prêtres et des religieux*. Ils doivent devenir conscients de leur rôle irremplaçable dans l'ordre temporel. L'animation du laïcat par le clergé ne doit pas être un embrigadement : *Les laïcs ne se sanctifient pas d'abord en étudiant la théologie, en prêchant la Parole de Dieu, en dirigeant les prières-liturgiques, mais en mettant de l'ordre dans la création de Dieu*.

les communications sociales

Dans le sillage de plusieurs rencontres au niveau régional et continental, le S.C.E.A.M. devait consacrer une journée de la rencontre au problème des Communications sociales, avec deux exposés préparés : l'un en français, par Mgr Hyacinthe Thiandoum, archevêque de Dakar, sur les mass media au service de l'Evangile et de la promotion humaine en Afrique ; l'autre en anglais, par Mgr John Njenga, évêque d'Eldoret au Kenya, sur les communications sociales comme moyen d'évangélisation.

Ces deux documents se rejoignent dans leur insistance sur la formation à l'art de la communication sociale. Personne ne se fait d'illusion sur les possibilités concrètes de l'Afrique qui a un retard assez important en ce domaine et qui doit aujourd'hui « se lancer »... alors que le climat n'est pas toujours propice (suppression de journaux, de revues ; accès difficile aux émetteurs nationaux ; coûts très élevés des productions de programme radio et TV). Mais le réalisme apostolique exige que rien ne soit négligé pour profiter de tout ce qu'offre aujourd'hui les moyens de communication sociale. Profiter des occasions suppose évidemment qu'il y ait des prêts à les percevoir et à les saisir. D'où la nécessité de former un certain personnel, ce qui n'est pas impossible puisque les organes nécessaires à

cette utilisation des moyens de communication sociale se mettent progressivement en place. Le S.C.E.A.M. a un rôle à jouer dans la mesure où la concertation à un niveau continental donne du poids aux démarches entreprises pour obtenir une aide technique et financière. Mais il doit surtout jouer son rôle en continuant à sensibiliser les conférences épiscopales à l'importance des moyens de communication et en les aidant à réaliser progressivement les objectifs fixés par le décret conciliaire *Inter Mirifica* et par l'instruction pastorale *Communion et Progrès*.

conclusions

Est-il possible de dégager de la lecture de ces documents dont nous venons de faire une rapide présentation quelques grands axes de pensée et d'action ? C'est presque une gageure car les documents ont été rédigés par des évêques dispersés aux quatre coins du continent et qui n'ont pas pu se concerter pour donner à l'ensemble du travail une structure logique. Plusieurs travaux se recoupent, se nuancent, pour ne pas dire qu'ils s'opposent quelquefois. Mais il est possible néanmoins, après avoir lu, entendu et discuté tous ces textes, de dessiner l'une ou l'autre crête, de se faire une idée de l'orientation profonde - quoique pas toujours explicite - de la pensée des évêques délégués par leurs conférences épiscopales.

1. On peut dire que c'est l'incarnation du message de salut dans l'Afrique d'aujourd'hui qui a dominé les débats et préoccupé les esprits. Un double souci demeure : fidélité au Christ, à Pierre, à la communion universelle de toutes les Eglises ; fidélité à l'Afrique telle qu'elle vit aujourd'hui sa recherche d'un centre de gravité au-delà d'un attachement paralysant au passé et d'une copie servile des civilisations industrielles.

2. On pourrait être pris de vertige en recensant les problèmes graves et urgents qui se posent à l'Eglise d'aujourd'hui. Par quel bout soulever cette longue chaîne. Or il semble bien que, d'instinct, les participants aient vu dans la promotion de la petite communauté chrétienne la voie qui s'ouvre à eux pour la réalisation progressive et surtout concrète de tous leurs objectifs. Cette promotion de la communauté chrétienne laissera au laïcat toutes ses chances de prendre ses responsabilités et d'exercer son charisme qui est d'incarner la foi dans la vie.

3. Sans toujours le dire ouvertement, c'est souvent la question de la législation canonique du mariage qui fait désirer le plus d'autonomie. Mais il faut bien comprendre. Le désir d'africanisation dans ce domaine ne doit jamais être vu comme un choix qu'il faudrait entre le mariage chrétien fondé sur la loi évangélique et le mariage africain. L'Eglise d'Afrique entend bien proposer l'idéal du mariage chrétien, sacrement

de l'amour humain ; elle se trouve gênée dans la pratique par une législation canonique élaborée pour promouvoir l'idéal évangélique dans des milieux profondément étrangers à la mentalité africaine, comme l'est par exemple, la société occidentale, pétrie de droit romain et de traditions germaniques. Le S.C.E.A.M. a réaffirmé l'urgence qu'il y a pour les conférences épiscopales d'étudier sérieusement le problème et d'élaborer graduellement des propositions concrètes pour ouvrir la voie à une légitime autonomie dans ces questions matrimoniales qui touchent de si près aux fibres mêmes de l'être africain.

Concernant sa marche interne, le S.C.E.A.M. doit résister à la tentation de se superstructurer, de multiplier les commissions, les réunions ou les représentations. D'autre part, il sait qu'il ne peut se substituer aux Conférences épiscopales. Il n'est finalement qu'un organe de liaison et un forum où des évêques d'un continent réfléchissent ensemble sur des problèmes d'ordre général. Avec beaucoup de réalisme, le S.C.E.A.M. a confié à son nouveau comité permanent et à son secrétariat quelque peu renforcé la plupart des tâches envisagées par l'Assemblée générale. Le C.A.I.A. continuera à suivre de près l'actualité africaine et les tendances profondes décelées dans l'évolution des systèmes de gouvernement. Les rencontres de collaboration africaine ont été approuvées et elles se feront entre les membres du comité permanent et les supérieurs généraux (ou supérieures générales) délégués par le Groupe/Afrique qui s'est constitué au sein des deux Unions de Responsables majeurs.

Le programme était sans doute trop vaste pour permettre à tous les participants d'arriver à des conclusions suffisamment mûries. Il y a eu des résolutions et elles couvrent même un ensemble impressionnant de secteurs. Certaines ne pourront pas être appliquées parce qu'elles ne sont pas mûres et on les retrouvera à la prochaine Assemblée générale probablement dans le même état qu'aujourd'hui. Autant de pierres d'attente pour de prochains débats. En un sens, c'est normal, car plus qu'une assemblée délibérative, ce symposium est une école où s'opèrent des prises de conscience et où les problèmes mûrissent lentement vers une solution largement partagée. Les résolutions ébauchées en hâte sont comme autant de questions qui vont entrer dans le cercle des préoccupations - sinon de l'action - et une prochaine Assemblée les reprendra, poussée par des urgences nouvelles.

Les représentants de secteurs spécialisés de l'apostolat pourront peut-être regretter qu'on ne se soit pas prononcé sur telle question importante à leurs yeux. Mais on serait mal venu d'attendre qu'une telle Assemblée qui a duré huit jours ait fait des déclarations sur tout. Le Symposium ne pouvait pas - et surtout ne devait pas - tout faire. D'autres encore

pourront regretter que certaines situations politiques délicates, voire même gravement injustes, n'aient pas toujours fait l'objet d'une déclaration. C'est oublier que le Symposium se gardera toujours de se substituer à une conférence épiscopale nationale mieux à même dans ce domaine de parler et de prendre position. Le temps a manqué, il est vrai, pour une information réciproque des participants sur nombre de situations particulièrement délicates de l'Afrique et le souhait a été exprimé qu'à l'avenir une place plus large soit faite à ce genre d'échanges qui peuvent beaucoup aider à faire mûrir les questions.

Notons encore - de la part d'observateurs qui ont participé à plusieurs Assemblées du S.C.E.A.M. - le progrès net qui se marque d'une fois à l'autre. L'image du Symposium comme celle d'une voix africaine au sein de l'Eglise s'affirme de plus en plus. Sans doute les débuts sont-ils modestes, mais la période de rodage va s'achever et l'on va prendre la vitesse de croisière. C'est sans doute pour cette raison que le cardinal Zoungrana, président sortant, a été reconfirmé dans son mandat, malgré les statuts qui s'opposaient à une deuxième réélection. Les quatre membres du Comité permanent sont le cardinal M. Otunga, de Nairobi, Mgr Thiandoum, de Dakar, Mgr Yungu, du Zaïre et Mgr Kalibombe, du Malawi.

En terminant, disons que le S.C.E.A.M. apporte à la grande communion des Eglises une contribution originale, un courant de jeunesse et de fraîcheur. Jamais la gravité des problèmes et l'urgence des questions ne font perdre le goût et la joie de vivre, la confiance dans l'avenir, la foi dans le triomphe de la vie sur la mort.

Sans doute, plus qu'aucune autre, la jeune Eglise d'Afrique est-elle ouverte à ce jaillissement perpétuel de l'Esprit qui fait toutes choses nouvelles..

Rome, de notre correspondant particulier

LE SYNODE DE L'ÉGLISE DE MADAGASCAR

Madagascar, mai 1972 : c'est la deuxième indépendance, un mouvement de révolte soutenu par une immense espérance. L'Église catholique est prise aussi dans ce mouvement. Interpellée, elle décide de se mettre en synode, en assemblée de réflexion, pour mieux discerner quel doit être son rôle dans l'histoire du pays, *quelle est la volonté du Seigneur* (pour employer une formule que l'on trouve souvent dans les textes).

Ces quelques pages n'ont pas la prétention de faire le bilan d'une telle mobilisation, ni de tous les efforts consentis : notre information est partielle, mais surtout nous ne pouvons rendre compte des conversions opérées, des activités suscitées, des engagements pris. Si, au travers de ces lignes, il était possible de deviner le dynamisme des communautés chrétiennes et de repérer quelques questions fondamentales, ce serait peut-être une invite aux autres Églises de chercher aussi, dans la réalité vécue par leurs communautés, les signes du Royaume qui peuvent être donnés.

une église en synode

Cette fois, il ne s'agit pas d'un mini-concile où des autorités et des experts examinent gravement des questions pour donner des consignes face aux événements politiques et sociaux qui changent le visage du pays. Ce sont tous les chrétiens dans leur ensemble qui sont interrogés et l'épiscopat malgache a le mérite de le sentir, de le reconnaître, de l'admettre et d'y encourager :

Lorsque nous revoyons et analysons les événements des deux dernières années, et plus précisément ceux de cette année-ci, il est évident qu'ils ont manifesté ce qui était au fond des cœurs et ne s'exprimait pas et qu'ils nous contraignent à un examen de conscience mais surtout à une vraie

*conversion intérieure*¹. En conséquence, l'épiscopat malgache déclare : *C'est tous ensemble que nous devons chercher et découvrir ce que nous avons à entreprendre*².

Le projet du Synode est tout à la fois simple et gigantesque : *Nous croyons que Dieu nous parle dans son Eglise et nous lance un appel à travers les événements pour que nous percevions le renouveau qu'il attend de nous. Nombreux sont les comportements et les habitudes dans l'Eglise qu'il nous faut examiner afin de les rendre conformes aux exigences de l'enseignement du Christ pour maintenant et pour les prochaines années. Plusieurs traits du visage actuel de l'Eglise peuvent, pour ceux qui vivent avec nous, être un obstacle à l'action de l'Esprit de Dieu et les empêcher de le reconnaître, de l'aimer et de marcher à la suite du Christ, seul Sauveur. Il nous faut avoir le courage d'affronter cela et d'œuvrer sans hésiter au renouvellement demandé par le Concile Vatican II. C'est une œuvre difficile qui ne peut être l'affaire d'un seul, mais puisque nous sommes tous l'Eglise, c'est ensemble que nous préparerons ce Synode où ensemble nous chercherons à discerner les renouvellements nécessaires*³.

Les communautés chrétiennes se mettent donc à cet examen de conscience avec le souci de dégager les aspirations pour une malgachisation en profondeur de leur Eglise. C'est la première fois dans leur histoire chrétienne qu'un tel effort est entrepris. De ce fait, s'engage un processus qui change le visage de l'Eglise ; un processus qui peut aller loin parce que la conception de l'Eglise qui y est incluse est une réalité nouvelle.

Il ne semble donc pas que ce Synode national se signale par des déclarations fracassantes, ni par des déclarations théologiques étonnantes. Il sera plutôt un mouvement de prise de conscience et de responsabilité dans l'analyse des situations concrètes en liaison avec le projet national.

au cœur de la réalité malgache

Certes, l'Eglise de Madagascar ne se désintéressait pas des réalités de la vie malgache. Un mois avant le « mai malgache » (1972), la conférence épiscopale publiait un document sur *l'Eglise et le Développement à Madagascar*. Une partie du document repérait les aspirations fondamentales

1 | *Lettre des évêques malgaches à tous les catholiques de l'île*, déc. 1974, § 4.

2 | *Op. cit.*, § 38.

3 | *Op. cit.*, § 38.

4 | *Témoignages - Echanges*, avril 1975, p. 4. - Les citations qu'on trouvera dans la suite de l'article sont toutes tirées de ce dernier texte.

de l'homme malgache (que reprendra d'ailleurs la *Lettre des évêques du pays*, en décembre 72) : aspirations à l'indépendance nationale, à la justice, à la liberté, au dialogue.

Mais le Synode sera l'occasion d'une démarche différente : il ne s'agit plus d'entendre et d'appliquer une déclaration émanant de l'autorité. Il faut apprendre à « lire » le réel, à confronter l'attitude des croyants aux besoins et désirs découverts.

héritière d'un passé

L'Eglise en synode prend conscience d'un décalage, d'une distance entre ses intentions et ses réalisations. Certes, le regard ne s'appesantit pas sur le passé, mais ce passé est quand même présent dans une certaine crise de l'Eglise : *Jusqu'ici nous avions l'habitude de rechercher le « maresaka »* (prestige et puissance) *pour attirer les gens à l'Eglise.*

Depuis les événements qui se sont passés dans le pays et dans l'Eglise, nous nous plaignons beaucoup, nous chrétiens : les « fiangonana » (paroisses) ne sont plus aussi vivants ; la ferveur de beaucoup de chrétiens diminue ; certains même se mettent en vacances et ne paraissent plus. Pourtant, nous avons tout essayé en fait de « maresaka » : associations pieuses, activités diverses et même des réalisations beaucoup plus importantes, pour attirer les gens dans nos fiangonana et dans nos églises. Une fois qu'ils y ont été, nous les y avons laissés. Parmi ceux qui se sont laissés attirer, certains se sont rendu compte que cela ne correspondait pas à ce qu'ils attendaient. Ils se sont retirés, ils sont partis et on ne les voit plus... Certains vont même jusqu'à dire : « Quoi que vous ayez fait pour moi, je ne viendrai pas »...

Tout ceci nous a conduits à rechercher des actions de prestige : fêtes, kermesses, concessions, maisons, écoles, belles églises, toutes choses nous permettant de dire à ceux qui nous regardent de l'extérieur : notre fikambanana (association) est puissant ⁴. Cette lecture de l'événement est donc une invitation à la Bonne Nouvelle de l'Évangile.

changement d'attitude

C'est bien de conversion qu'il s'agit, mais d'une conversion tout autant collective que personnelle. Un de ses aspects les plus profonds est de sortir d'une certaine passivité pour en venir à poser des actes responsables : *Jusqu'ici on attachait la plus grande importance au fait de donner des ordres et de suivre des consignes. Cela n'était pas mauvais, mais*

insuffisant. Certes, il y a là une remise en cause d'une certaine attitude qui pouvait venir d'une Eglise adossée au « pouvoir blanc » - celui-ci inséparable d'une visée de prestige. Mais c'est peut-être aussi une certaine critique de l'engourdissement dans des structures traditionnelles qui étaient relativement stables. Quoiqu'il en soit, c'est le point de départ dans l'Eglise d'une réflexion, qui doit aller en s'approfondissant, sur « obéissance », « fidélité », « nouveauté évangélique »... Il n'est pas certain que les structures d'Eglise n'en soient pas modifiées.

un nouveau regard

Puisque tous les chrétiens devaient être « actifs » dans ce synode, ils furent tous invités d'abord à « regarder » autour d'eux et à « lire » le réel. Quel réel ? *Ce sont les hommes qui, en priorité, doivent attirer notre regard, car c'est à eux que l'Eglise a été envoyée ; c'est chez eux que nous pouvons découvrir l'Amour de Dieu.*

1. Les recherches furent donc centrées sur « les catégories de personnes » : La raison en paraît claire : *Il fallait permettre aux personnes d'exprimer « le vrai de leur vie », dans « le concret » où elle est vécue, de la replacer dans « les divers contextes collectifs » qui la conditionnent.* On distingua entre les gens de la brousse, les gens de la ville, les jeunes. Chacune de ces catégories se subdivisait à son tour. Pour la brousse par exemple, les propriétaires, les petits exploitants, les fonctionnaires, les instituteurs, les commerçants, etc., formèrent autant de sous-groupes :

Si nous comprenons bien le sens d'une telle démarche, il fallait éviter de rester dans l'anonymat d'une communauté chrétienne qui n'aurait pas pris conscience des différences réelles la structurant. On risquait alors de s'enliser dans une unanimité qui aurait été idéaliste.

2. Ce regard neuf amène rapidement une constatation extrêmement importante : l'ébranlement de la société traditionnelle, qui s'est produit même en brousse : *La grande diversité des situations collectives est rapidement apparue ! Cela peut sembler assez évident dans les grandes villes où se vivent des situations plus évolutives, mais ce fut sûrement une révélation pour les milieux de brousse, beaucoup moins stables et homogènes qu'un regard superficiel le laisserait supposer. Il y a là plus qu'une remarque. C'est un fait d'importance capitale : villes et brousse sont en pleine évolution... Ici comme là, tout change. Il y a des clivages sociaux qui apparaissent.*

Dans cette perspective, le Synode se présente non comme une remise en ordre qui apporterait une stabilisation durable, mais comme une participation à un mouvement qui peut s'accélérer encore. La situation de l'évangélisation en est profondément changée et, pour beaucoup, il faudra résister à la peur, au découragement ou au dépit devant certaines baisses de la pratique antérieure.

3. Une autre réalité apparaît clairement : l'aspect conflictuel des situations.

- *le conflit des générations* n'est pas neuf, mais il était régulé par des normes traditionnelles. Le système d'enseignement, la sortie des structures anciennes, le prolongement de l'adolescence, la mise en cause des autorités modifie le conflit : *Les parents s'interrogent : nous ne savons plus maintenant comment prendre les enfants. Les instituteurs baissent les bras en disant : comment concilier nos droits avec le respect de la personnalité de l'enfant ? - Les rapports familiaux ne sont plus comme autrefois. Beaucoup de jeunes vont étudier dans les villes. Ils y voient des nouveautés ; ils apprennent des choses que leurs parents ne connaissent pas. - Il est tout aussi difficile d'avoir des rapports avec les parents qu'avec les patrons ou les employeurs.* Le conflit s'inscrit donc dans une réalité sociale plus large qui est elle-même lutte et opposition.

- *les conflits économiques et sociaux* ne sont pas résolus dans ce monde qui veut se désoccidentaliser, mais où les difficultés sociales sont nombreuses. Si l'on regarde vers les ouvriers des villes, *les travailleurs se plaignent de ce que le salaire ne soit pas en proportion avec le coût de la vie. Dans la période 1970-1974, on peut dire que le prix des choses a triplé. - Les travailleurs ont eu des augmentations de salaire, mais en même temps, le coût de la vie augmente si bien que notre situation reste inchangée.* Les gens de brousse se plaignent : *Les prix ne sont fixés que lorsque la récolte est à moitié perdue. Les commerçants achètent à bas prix pour revendre cher. Ils ne sont jamais perdants !* Entre ceux qui possèdent des girofliers et ceux qui n'en ont pas, les problèmes sont les mêmes qu'entre les employeurs et les employés dans les villes. *Certains partagent avec ceux qui n'en ont pas : d'autres coupent les branches sous prétexte que les girofliers sont trop hauts et abîment les arbres.*

Les cadres moyens d'entreprise ont aussi leurs conflits : *Les chefs d'entreprise sont tiraillés. D'un côté, ils doivent faire respecter le règlement nécessaire à la bonne marche des affaires ; de l'autre, ils ne peuvent pas ne pas tenir compte des réactions des ouvriers, de leurs mentalités, de leurs modes de vie (par exemple, fêtes familiales à l'occasion des deuils, des naissances, des jours interdits, variant d'une ethnie à l'autre) souvent*

en conflit avec les exigences de la vie industrielle. Les fonctionnaires se plaignent à leur tour. Les responsables des Eaux et Forêts ont du mal à faire respecter les règlements : *Ces arbres sont à nous*, leur dit-on ; ou encore : *Peu importe ! La mananjeba (rivière) ne va pas tarir !* Les nouvelles structures populaires posent des problèmes aux fonctionnaires qui ne sont pas préparés à dialoguer avec la population.

Des changements de rapport interviennent : *La vie est dure ! Ce n'est plus comme autrefois ! La mentalité des gens change et cela bouleverse nos relations de voisinage et de parenté !* Dans les quartiers des villes, les gens se fréquentent peu, on vit chacun pour soi. Par exemple : *malgré la proximité des maisons, s'il y a un mort chez quelqu'un, le voisin met un disque de danse...*

- De tels conflits remettent en question ce qui apparaissait comme une valeur de base : le « fihavanana malagasy », c'est-à-dire la solidarité, la fraternité, l'amitié malgache : *Le Fihavanana est une valeur fondamentale du peuple malagasy. Il définit les relations individuelles et collectives et est célébré par des rites religieux traditionnels. Mais il est en train de se transformer. La valeur du fihavanana demeure, mais la façon de le vivre change profondément sous la pression de l'évolution rapide des conditions de vie et des mentalités.* Sous peine de le laisser disparaître, il faut que soit entendu l'appel à donner un sens nouveau aux relations interpersonnelles et aux relations collectives entre les groupes humains et les catégories de personnes. La foi chrétienne elle-même est interpellée afin qu'elle assume le fihavanana malagasy dans le mystère pascal du Christ mort et ressuscité. Selon le mot de Paul : *Désormais, il n'y a plus ni Grecs, ni Juifs, ni esclaves, ni hommes libres, désormais il y a le Christ qui est tout en tous.*

La question est importante parce qu'il ne s'agit ni plus ni moins que de celle de l'identité malgache : Qu'est-ce qu'être malgache aujourd'hui ? Comment être malgache aujourd'hui ?

l'église s'interroge

1. Au fait, en regardant et en écoutant, l'Eglise se sent d'abord interrogée - et elle l'est à un niveau sensible à la suite des événements de mai 1972 - sur son identité malgache : *Si les chrétiens ne suivent pas les coutumes ancestrales, ils ne peuvent rester dans le pays des ancêtres.*

- *Si nous n'avons pas de riz, c'est parce que vous n'observez pas les « fady » (jours tabous où le travail est interdit). - Pourquoi avez-vous*

*remplacé notre religion ancestrale par une religion qui vient d'ailleurs ?
- Que signifient les images vazaha (étrangères) que l'on voit dans vos églises ? Serait-ce que vous vénerez les ancêtres des vazahas (étrangers) ?*

Certes, les chrétiens sentent bien le besoin de désoccidentalisation : Nous n'aimons pas que l'Eglise soit sous l'emprise de coutumes étrangères et nous avons entendu les reproches que nous font nos frères non chrétiens. « Ce sont des coutumes d'Européens », disent-ils. Comment allons-nous faire pour malgachiser peu à peu la prière et la gestion de l'Eglise, si nous ne nous en préoccupons pas nous-mêmes sérieusement, si nous n'en prenons pas l'habitude ou si nous ne voulons pas assumer nos responsabilités ?

Il y a là un retournement et une solidarité qui doivent être vécus : Nous pouvons percevoir dans notre vie présente l'écho des coutumes ancestrales dont nous avons hérité. Nous y vivons des liens de parenté qui nous permettent de dire « Nous, Malgaches... » Le peuple malgache a sa personnalité, celle-ci existe déjà et elle continue à se faire. Mais une telle solidarité ne peut conduire à un fixisme : l'authenticité n'est pas dans le passé en lui-même ; l'authenticité n'est pas toute faite ; elle est une tâche ; elle est à faire : La vie nous a été donnée, c'est un héritage du passé. C'est à nous de la transformer et de l'adapter. Ce qui est à notre disposition, c'est à nous de lui donner une valeur divine. Ce qui fait l'homme, ce n'est pas simplement d'imiter, mais de savoir créer, renouveler, faire évoluer. C'est cela notre foi. Nous sommes les ancêtres de ceux qui viennent après nous. C'est à nous de renouveler la vie, c'est en cela que consiste la vraie parenté. Nos enfants perdraient notre souvenir si nous ne faisons pas cela.

Le problème est épineux, car la culture malgache, comme toute autre culture, ne se développe pas en vase clos, mais se trouve affrontée aux phénomènes mondiaux techniques, scientifiques, économiques et idéologiques. L'authenticité est le mode original de réponse que le peuple malgache donnera aux questions soulevées.

2. Interrogée sur son identité, l'Eglise malgache se trouve « dépossédée » d'un certain comportement de supériorité : Nous étions convaincus, nous, chrétiens, que nous étions seuls dignes de salut. Pourquoi n'avons-nous pas compris la valeur de la vie des non-chrétiens ? - D'après les rapports que nous avons entendus, nous hésiterons toujours à accepter les non-chrétiens, si nous ne voyons que le mauvais côté de leurs coutumes et de notre participation occasionnelle à ces coutumes.

- Une première nécessité pour les chrétiens est de rendre compte de leur foi : Pourquoi, nous, chrétiens, avons-nous du respect humain ? Pourquoi

n'approfondissons-nous pas ce que disent les non-chrétiens ? Nous avons fait de la grâce une chose sans valeur, nous avons avalé le message comme le perroquet ; nous ne portons pas le message, nous condamnons.

- La conception qui semble se faire jour est celle d'un humble service, pour l'ensemble du peuple, sans tellement de soucis pour des œuvres particulières. *Nous, chrétiens, nous devons être humbles. Ce ne sont pas nos œuvres, ni les obligations que nous imposons en dehors de la vie, qui sauvent les hommes, mais bien notre participation à l'histoire de ceux qui vivent avec nous. C'est là que se trouvent nos responsabilités de chrétiens. Si nous sommes rassemblés en tant que chrétiens, c'est pour manifester pleinement la volonté du Seigneur dans tous les aspects de notre vie que nous partageons avec les catégories de personnes auxquelles nous appartenons...*

Il ne nous est plus possible de créer des « fikambanana (mouvements) pour nous seuls, « pour être entre chrétiens ». Cela est apparu avec évidence chez certains qui s'interrogent parce qu'ils sont à la fois présidents de comité de fokontany et catéchistes : ma place est-elle ici ou là ? Dois-je être catéchiste ou président de fokontany ? Nous devons prendre conscience que c'est là que se fait l'unité de la foi et de la vie, l'unité de notre condition chrétienne et de notre condition de malgache ; cette tension est continue...

3. Il est évident qu'au travers de ces recherches, c'est une autre Eglise qui naît et qui est pourtant l'héritière de l'ancienne. Il ne faut pas s'étonner dès lors que l'unanimité ne soit pas immédiate, d'autant que les institutions ecclésiastiques subsistent - écoles, foyers, hôpitaux, œuvres de suppléance... Des tensions se font jour : le passage d'une théologie déductive, systématique, à une réflexion chrétienne partant de l'analyse des situations concrètes, ne se fait pas facilement. Le regard neuf porté sur de telles situations « déstructure » un ensemble qui se présentait comme un tout solide : certains peuvent avoir l'impression que l'on nuit à l'universalité et à l'unité de l'Eglise et les accusations d'*horizontalisme* répondent à celles d'*idéalisme*. D'autre part, le foisonnement des recherches et tentatives donne une impression de désordre alors que, tant dans les structures mentales que dans les réalisations pratiques, l'ordre était la valeur première. On se trouve devant un pluralisme naissant que l'on ressent comme une atteinte à la charité, dans le temps même où l'on tient plus fermement à ses propres convictions. Or, il faut bien dire que les oppositions sont à vivre au jour le jour.

La valorisation du conflit peut bien être un acquis des sciences humaines ; dans la pratique, des hommes qui ont été formés pour une pratique unanime vivent tout conflit avec beaucoup de peine et de souffrance.

4. Dans cette interpellation, qui suscite au sein de l'Eglise catholique espérance et crainte, les autres communautés chrétiennes sont elles aussi comprises. La première remarque des non-chrétiens est d'abord une accusation : pourquoi ces divisions ? *Les non-chrétiens nous interrogent aussi sur nos divisions. Ils ne comprennent pas qui il faut suivre ! Comment allons-nous faire pour que disparaissent ces divisions et retrouver l'unité à laquelle nous aspirons, si nous laissons de côté tout ce qui se fait maintenant en ce sens ?*

Le D^r M.R. Spindler qui a une longue expérience des problèmes de Madagascar, s'exprime ainsi : *Considérant simplement la relation entre œcuménisme et apostolat et en laissant de côté d'autres relations possibles pour d'autres types d'action chrétienne, je dirai que la visée missionnaire se porte vers le pluriel, vers le multiple, alors que la visée œcuménique se porte vers le singulier, vers « l'un ». Il y a dès lors une tension inévitable entre les deux.*

La mission chrétienne aboutit à la multiplication des Eglises sur la terre habitée. Ce phénomène donne parfois le sentiment d'un processus de division à l'extrême, d'un émiettement, voire d'un éclatement, et pour reprendre une image biblique (Mt 23, 27), on se demande parfois si la poule arrivera jamais à reconnaître et à rassembler ses poussins sous ses ailes.

Mais ce processus de division n'a rien de scandaleux ni de malsain en soi. La fécondité de l'Evangile en est la cause et les nouvelles existences chrétiennes, les hommes nouveaux, les groupes nouveaux qui se réclament de l'Evangile et réclament leur part de l'Evangile, ont droit à toutes leurs chances ⁵.

Encore faut-il que le dialogue soit ouvert et maintenu : c'est à cette condition que le christianisme sera un christianisme conjugué, rendant possible un « nous » dans la totalité de l'annonce évangélique.

5. Reste encore un gros problème pour cette Eglise qui n'est pas de nulle part, mais de Madagascar : celui de la liaison avec le politique. Nous trouvons des paroles de bonne intention : *L'Eglise et le peuple malgache sont comme l'eau et le riz (rano su vary) car l'Eglise est solidaire de ce peuple. Ou encore : Le profond désir de nous rassembler en un seul peuple qui vit les mêmes soucis est une chose essentielle. Essen-*

tielle aussi cette conviction que, si diverses que soient nos vies, si divers qu'en soient les aspects, c'est à nous de la construire et de l'unifier. Le progrès et le développement de notre peuple sont l'affaire de tous.

Mais il n'est pas certain que l'analyse des besoins du peuple et la stratégie pour y répondre soit la même pour tous. Il y a là, semble-t-il, une question qui n'en est qu'à son début. C'est dans la pratique que ces deux réalités sociales devront apprendre à unir leur force dans leur indépendance propre.

Ces quelques notes sont bien incomplètes : d'autres voix nous diront ce qu'il en advient de cette recherche parce que, suivant le déroulement du Synode de Madagascar, nous avons bien conscience qu'il ne s'agit que d'un point de départ : *Notre réunion se termine, mais ne faisons pas comme le hérisson qui, ayant trouvé une pierre, se cache dessous et ne va pas plus loin ! Car un long travail reste à faire... Même si nous n'avons pas répondu à toutes les questions, le Synode, en nous traçant des voies nouvelles, nous a donné une espérance...*

Il n'y a donc pas de conclusion... seulement un signe bienveillant de nos frères chrétiens à Madagascar, qui continuent de cheminer au nom d'une espérance...

Paris, Joseph Pierron

avez-vous pensé à votre réabonnement ?...
tous les abonnements partent de janvier...
tarifs inchangés (voir p. 2 de couverture)...

KAMPUCHÉA... LE NOUVEAU CAMBODGE

Dans le Sud-Est asiatique, l'année 1975 a été marquée par les événements du Vietnam, du Laos et du Cambodge. Il ne pouvait être question, dans ce seul cahier de Spiritus, de traiter à la fois des trois pays. Nous avons retenu le Cambodge parce que son option paraît plus radicale que celle des deux pays voisins, parce qu'elle est un défi et un pari qui concerne l'homme.

L'approche d'une telle réalité est très difficile : les sources d'information sont peu nombreuses et leur critique souvent impossible. D'autres moyens d'analyse auraient dû intervenir. Puisqu'il fallait nous limiter, nous avons préféré laisser de côté ceux auxquels le lecteur peut avoir facilement accès par lui-même, comme les analyses historique et géographique. Par ailleurs, d'autres pistes d'approche sont fermées dans l'immédiat, telle l'analyse économique... Notre lecture de l'événement Cambodge sera donc incomplète et l'interprétation sujette à caution. Du moins dirons-nous qu'elle s'est voulue honnête - avec les moyens dont nous disposons.

La première source d'information utilisée est l'écoute patiente et l'analyse de Radio Phnom-Penh : elle permet d'approcher « l'utopie gouvernementale », les objectifs du pays et l'idéologie qui le mobilise. Une deuxième partie examine le rapport entretenu par le nouveau Cambodge avec les autres puissances et spécialement avec la Chine ; par ce biais se trouve confirmée la première lecture et, d'autre part, on entrevoit les moyens que se donnent les dirigeants cambodgiens. La troisième partie - la plus difficile à traiter - tend à saisir les réalisations en cours. Mais les données sont pauvres et sans vérification possible sur le terrain. D'où une lecture forcément partielle, qui, toutefois, ne pouvait être omise.

La situation actuelle de l'Eglise au Cambodge ne peut laisser indifférente une Eglise qui se veut universelle. C'est le motif de la quatrième intervention. L'auteur qui a vécu dix ans dans le pays avant d'être « remercié » par le nouveau gouvernement, fait d'abord un examen de son propre cheminement, puis il dégage les interrogations qu'il porte encore en lui. - Peut-être pouvons-nous les faire nôtres...

n.d.l.r.

LE PROJET CAMBODGIEN

essai d'analyse de radio phnom-penh

« Ici, Phnom-Penh. Radio diffusant la voix du Front Uni National du Kampuchea. Frères compatriotes et camarades honorés et aimés... » Pendant plus de deux mois - du 9 septembre au 12 novembre 1975 - j'ai écouté fidèlement Radio Phnom-Penh dans le but d'analyser modestement au travers du langage les objectifs que se donne le Cambodge nouveau... travail modeste qui demanderait des outils plus affinés et plus précis.

1/ Les émissions et leur structure

La radio émet trois fois par jour, de 6 à 7 heures, de 11 à 12 h., de 21 à 22 h., sur 61 et 327 mètres. Les émissions ont été interrompues pendant deux jours (16 et 17 septembre) sans que soit donnée aucune explication. Parfois aussi des pannes subites, suppose-t-on, coupent les émissions sans qu'il soit présenté d'excuses.

La plupart des émissions sont bâties selon un mode très simple : éditorial ou exposé sur un thème que précède et conclut un long titre qui résume le contenu, toujours suivi d'un chant en rapport avec le développement. A titre d'exemple, voici le programme de la journée du 16 octobre, de 21 à 22 h. = Editorial : *Nous sommes résolus à vaincre le problème de l'eau.* - Chant : *Efforçons-nous de creuser des canaux.* - Nouvelles : *Mouvements de développement de production de Oudong ; Expérience d'élevage de porcs à Siemreap.* - Chant : *Vive l'esprit révolutionnaire.* - Nouvelles internationales : *Session à l'O.N.U.* - Chant : *Vive l'union de la révolution khmère.* - Nouvelles : *Les réalisations de tissage à Trapéang Thom (Kampot).* - Chant : *Le tissage.*

Parfois les éditoriaux sont remplacés par des histoires édifiantes : *l'héroïsme d'une compagnie de jeunes combattantes* ou *l'héroïsme du cama-*

rade Say. Parfois aussi, des méditations révolutionnaires sont psalmodiées au chapei (instrument à corde pour accompagner les récits populaires). Si l'on analyse la facture des éditoriaux, on retrouve toujours le même schéma : « Autrefois, au temps de Lon Nol, le super-traitre, le super-corrompu, et de sa bande vendue aux Américains, vous étiez malheureux, opprimés, vous ne connaissiez jamais la joie de vivre, vous étiez dans l'enfer le plus profond... Maintenant, sous la conduite éclairée, les directives justes et correctes de l'Angkar (Parti), avec son aide, grâce à son éducation, vous connaissez enfin le bonheur et la prospérité...

Les chants ont une importance considérable pour mémoriser les thèmes des éditoriaux. La musique provient la plupart du temps d'airs traditionnels khmers (roam vong, sarika, kéo, chapei, etc.). Parfois, quelques airs semblent d'origine chinoise. Les paroles sont assez facilement compréhensibles, même pour une oreille étrangère. On sent la volonté d'être compris. Les chants d'amour langoureux, chers aux Khmers de Phnom-Penh, ont disparu.

La diction des éditoriaux est soignée, les voix féminines alternant avec les voix masculines pour rompre la monotonie du débit. Le vocabulaire et les tournures de phrases présentent un caractère littéraire très pur, avec des doublets, tels que les aime le langage populaire. Cependant, dès la première minute d'écoute, on peut déceler l'apparition d'un autre vocabulaire, celui-ci idéologique, d'origine française ou chinoise.

2/ Le projet sur l'homme

indépendance-souveraineté

La radio rappelle presque quotidiennement les slogans qui doivent souder les individus dans la nation khmère : *Nous, les Khmers, petit peuple sans aucune ressource de quelque ordre que ce soit, sans armement, nous avons vaincu les impérialistes américains, grâce à notre courage, notre esprit révolutionnaire et notre détermination. Nous sommes un exemple pour le monde, car nous sommes la preuve éclatante qu'aucune grande puissance, si forte soit-elle, ne peut empêcher un pays, si petit soit-il, de se libérer, si ce pays est fermement décidé à le faire. Par nous, l'homme a été victorieux du matériel, même des avions qui nous ont fait tant de mal jusqu'au 15 août 1973...*

Le 17 avril 1975, à 9 h 30, nous avons été enfin victorieux. C'est cette date glorieuse qu'attendaient tous les Khmers, hommes et femmes, depuis des milliers d'années. Nous avons défait les colonialistes français, les colo-

nialistes japonais et, tout dernièrement, les impérialistes américains. Grâce à notre héroïsme révolutionnaire, nous avons pris les armes de nos ennemis pour les battre et leur infliger une honteuse défaite, sans négociations. Nous commençons une période de notre histoire plus glorieuse que celle d'Angkor...

Presque chaque partie de l'émission, éditorial, explication ou chant, reprend ces « buts idéaux » (kaul-chomhoi) que soutient l'action de l'Angkar : indépendance et souveraineté.

un homme qui se fait par lui-même

S'aider par soi-même (klouon opathâm klouon), c'est la vieille formule bouddhique qui est ré-interprétée dans le nouveau système de penser. Il est intéressant de noter les termes qui expriment ce désir de maîtrise (souveraineté) de l'homme sur la nature, sur son destin, sur lui-même. L'homme est vraiment l'agent de la nouvelle création : maître de l'eau et de la terre, maître du pays ; maître des rizières et des champs ; maître du problème de l'eau ; maître du problème des kramas (écharpes khmères) ; maître de son destin et de son avenir.

Pour cela, l'homme doit *s'appuyer sur ses propres forces, prendre son destin en main en toute circonstance et en tout domaine.* Cette idée revient souvent, en des formes diverses : *ne plus compter sur le ciel ; ne plus s'appuyer sur le ciel ; ne plus s'appuyer sur la nature.*

le travail, instrument de lutte

L'homme se donne un moyen : le travail, qui est une lutte continuelle. *Comme nous avons lutté pour chasser les colonialistes français et japonais, puis les impérialistes américains, nous devons continuer de la même manière pour construire un Kampuchéa nouveau.* On distingue deux terrains de lutte : 1. « les champs de bataille avant » (samaraphoum mok) ; on désignait ainsi autrefois le lieu de bataille avec l'ennemi ; maintenant, ce sont les grands projets d'intérêt collectif. 2. « les champs de bataille arrière » (samaraphoum kraoy) ; ce sont les travaux usuels de la culture.

Sur ces terrains, il faut « lutter » : *lutter contre les ennemis* (c'est le sens le plus courant, mais le moins fréquent) - *lutter pour planter des cultures stratégiques* - *lutter pour attaquer la poisson* - *lutter pour faire sortir l'eau de l'étang* - *lutter pour puiser des allusions* - *lutter pour chercher et découvrir des médicaments...* Le vocabulaire mérite qu'on s'y arrête car il est

fortement significatif. Ainsi, la meilleure lutte est « l'attaque » : *attaquer l'élevage - attaquer pour développer la production des récoltes - attaquer pour planter le riz - attaquer pour moissonner...*

On notera également les mots nouveaux, formés avec la racine « youth » (qui signifie « la guerre ») : *youthéchon* = *combattant* (le mot ancien était « youthémêt » = camarade soldat) ; - *youthéyouvachon* = *jeune combattant* ; - *youth neary* = *jeune fille combattante* ; - *youthésamaphiep* = *solidarité combattante* ; - *youthsakamaphiep* = *activité combattante*.

Les réalisations économiques sont présentées comme des « victoires » : *victoire sur les inondations - victoire sur la nature - nouvelle victoire dans la construction du Cambodge*. Dans un compte-rendu tout à fait habituel sur les réalisations du « mouvement de production du canton de Bantesy Srey » qui a duré 5 minutes 20 secondes, dans la journée du 24 octobre, on a pu relever 6 expressions avec le mot « lutter » (prayot), 2 avec « attaquer ». Le mot « victoire » est employé 1 fois, le mot « stratégique », 3 fois ; il y a 7 expressions adverbiales pour exprimer la détermination ou le courage militaire. Cette simple énumération donne une idée de la lutte continue qu'est la vie dans le Kampuchéa nouveau et de la mentalité productiviste dans laquelle se fait tout le travail.

sous la conduite de « l'Angkar »

Ces résultats, nous les devons à l'Angkar qui dirige notre chère patrie suivant ses voies lumineuses et sa juste politique : l'indépendance-souveraineté. Nous les devons à l'héroïsme révolutionnaire du peuple, au courage et au sacrifice des forces armées...

Certes, l'Angkar est partout présent dans le discours, mais à partir de la seule radio, il est difficile de se faire une idée précise de l'équipe de dirigeants en place puisque c'est toujours le Parti anonyme qui préside totalement aux destinées de la nation jusque dans les moindres détails. Peu de noms sont cités : le prince Sihanouk « chef de l'Etat et président du F.U.N.K. » a eu droit à plusieurs mentions dans le courant de septembre, lors de son départ de Pékin ; le 20 septembre par exemple, la radio le désigne encore par des termes royaux : il fait un « divin » voyage... Mais depuis le 2 octobre, il n'est plus fait mention de lui, même pas pour relater son passage à l'O.N.U. ou à Paris.

D'autres dirigeants sont également cités, mais de façon variable : ainsi, le président du Bureau politique du F.U.N.K et premier ministre du G.R.U.N.K. n'apparaît qu'à l'occasion de la visite d'hôtes étrangers.

MM. Khieu Samphan, Ieng Sary et Son Sen sont présentés comme les « trois vice-premiers ministres. Les deux premiers ont droit au titre d'Excellences : M. Son Sen est désigné seulement par son titre de « Ministre de la Défense ». On parle peu de Khieu Samphan ; par contre, les activités de M. Ieng Sary sont relatées en détail...

3/ Les objectifs

Pour réaliser notre indépendance-souveraineté, nous devons assurer la paix et l'unité intérieure, rassembler les forces du peuple pour former une société égalitaire, sans riches ni pauvres et développer la production suivant la politique juste et éclairée de l'Angkar.

développement économique

Suivant ces principes, la radio donne une place prépondérante - la moitié de son temps d'émission - aux problèmes de construction économique : *Le regard tourné vers le passé glorieux de la lutte contre les impérialistes doit nous inciter à continuer la lutte pour construire un Kampuchéa nouveau, débordant de bonheur, à l'avenir radieux ; construire une économie moderne en faisant passer l'agriculture et l'industrie traditionnelles à une agriculture et à une industrie modernes.*

Dans tous les villages et cantons sont organisés *des groupes de solidarité pour creuser les canaux et élever les digues*. Cependant, la radio ne dit pas comment sont constitués ces groupes ni qui les dirige. Chaque émission comporte au minimum deux exposés relatant les réalisations de ces groupes. De nombreux détails sont donnés ; par exemple, quand il s'agit des digues et des canaux, toutes les dimensions sont indiquées : longueur, hauteur ou profondeur, différentes largeurs... Ainsi, nous apprenons qu'à Ba Phnom, dans la province de Prey Veng, il y a *deux gros barrages et deux canaux construits en cet endroit. Les barrages ont une longueur respective de 372 m et de 1.100 m ; la largeur à la base est de 20 à 30 m ; celle du haut de 8 à 12 m avec une hauteur de 2 à 8 m. Quant aux canaux, ils ont une longueur de 2.475 m et 2.660 m avec une largeur de 4 m à la surface et de 2m dans les fonds, une profondeur de 2 m, etc.* Malgré le caractère assez massif de ces exemples, la radio se hâte d'ajouter : *les réalisations sont déjà importantes, mais il reste beaucoup à faire.*

Il existe aussi des « groupes de solidarité pour le développement des produits ». Outre la culture du riz, présentée comme primordiale, beaucoup sont encouragées, celles que l'on appelle curieusement « cultures mili-

taires » comme les bananes, le soja, les patates, la canne à sucre, les ignames, le coton, le sésame, le maïs, le tabac... On cite aussi le jute, l'hévéa, le mûrier. La radio donne aussi de nombreux conseils pour l'amélioration des techniques, le choix des graines, l'emploi judicieux des divers engrais naturels, tels que le fumier des buffles ou des porcs, le guano de chauve-souris... L'élevage a droit aussi à de nombreux éditoriaux, qu'il s'agisse des bœufs, des buffles ou des porcs.

Pour l'industrie, la radio se fait beaucoup plus discrète, car apparemment, ce secteur est bien moins développé. On fait état, dans la région de Phnom Penh, d'usines qui ont été détruites par les Américains et la bande à Lon Nol, mais qui maintenant sont nettoyées et réparées, et fonctionnent de nouveau, comme l'usine de cigarettes.

Ainsi le Cambodge est-il devenu *un vaste chantier où l'on ne parle plus de la nuit ou du jour, mais où l'on travaille sans cesse, sans craindre la fatigue, dans la joie et l'enthousiasme*, chaque réalisation étant considérée comme *une victoire remplissant les cœurs de joie*.

une visée sociale

Un autre objectif est de constituer une société égalitaire sans classe. Il semble que l'on distingue pourtant des groupes : *le peuple, les combattants et les combattantes, les comités*. Il est difficile de savoir si la partie de la population qui n'était pas dans la zone libérée avant le 17 avril entre dans ces trois groupes. On serait tenté de dire que, pour la radio, ces gens-là n'existent pas...

Chaque âge ou catégorie de travailleurs de la population reçoit une mission « selon ses forces ». L'Angkar fait appel aux responsabilités des enfants qui sont l'espoir de la nation pour qu'ils apportent leur participation sur le champ de bataille arrière ; il semble que les enfants étudient le matin et travaillent manuellement l'après-midi pour faire paître les bœufs, arracher l'herbe des rizières, ramasser les graines d'hévéa : *Sous la direction éclairée de l'Angkar et de son éducation, ils progressent dans la conscience politique et constituent un nouveau degré de la révolution*.

Les vieillards se plaisent à répéter eux aussi que *c'est un grand honneur de vivre encore dans le Cambodge révolutionnaire*. Pendant que les jeunes et les adultes travaillent à la rizière, creusent des canaux ou lèvent des digues, *ils sont assis à l'ombre des arbres, près des cabanes-abris, et tressent des cordes, des paniers, des corbeilles et des vans avec joie et habileté ainsi qu'avec un haut degré d'éveil*. Les mutilés de guerre ont un

esprit patriotique et révolutionnaire d'un niveau élevé. Chacun travaille selon ses forces et ses possibilités.

Dans le domaine de la santé publique, la radio fait souvent état d'hôpitaux révolutionnaires. Dans chaque khun, il y a maternité et hôpital, ce dernier étant tenu par des combattants : *Malgré tous les obstacles rencontrés, ils luttent pour chercher à fabriquer des médicaments à partir des plantes, des racines et selon les coutumes anciennes.* L'Angkar ne se contente pas de soigner, il éduque encore le peuple à l'hygiène par des conseils très simples touchant à l'ordre, à la propreté des maisons et des personnes.

en lien avec le monde extérieur

Sur le plan extérieur, la radio rappelle la volonté du Kampuchéa nouveau d'être *indépendant, souverain, neutre, non aligné, ne s'ingérant pas dans les affaires d'un autre Etat.* La carte des relations du Kampuchéa s'établit peu à peu selon la date des fêtes nationales des différents pays. Seuls ont le privilège d'exister ceux qui ont reconnu le G.R.U.N.K. rapidement, tels la Chine qui est *la grande amie*, l'Algérie, Cuba, la Guinée équatoriale, le Laos, le Dahomey, la Zambie, le Sénégal, la Roumanie, la Corée... On n'entend guère parler du Vietnam, sans doute parce qu'il est connu. Quant au U.S.A., en plus des couplets quotidiens sur l'impérialisme, ils ont eu droit à un éditorial entier, consacré à leur crise économique et spécialement au chômage et à la cherté de la vie...

Ainsi se dit le *Kampuchéa libéré*, qui est aussi le *Kampuchéa à construire.* C'est la même lutte qui continue ; le peuple cambodgien ne doit pas se démobiliser. Son expérience n'est-elle pas un exemple pour le monde ?

Paris, François Ponchaud mep

LA CHINE ET LE CAMBODGE

un événement peu commun

La victoire du peuple cambodgien est un événement peu commun et de grande importance dans le monde d'aujourd'hui, déclarait le 15 août 1975, à Pékin, le vice-premier ministre Teng Hsiao-ping. Il constitue pour les nations et pour les peuples opprimés de partout un exemple éclatant en montrant qu'un petit pays est à même de vaincre un grand pays, et un pays faible de vaincre un pays fort.

Peu après, le 27 août, le président Mao Tse-tung, entouré de Teng Hsiao-ping et de Wang Hai-jong, reçoit le prince Norodom Sihanouk, président du F.U.N.K., chef de l'Etat cambodgien, accompagné de M. Penn Nouth, premier ministre du GRUNK (gouvernement Royal d'Union Nationale du Cambodge) et de M. Khieu Sampham, vice-premier ministre, ministre de la Défense et commandant en chef des F.A.P.L.N.C. (Forces Armées Populaires de Libération Nationale du Cambodge). C'est la fin du séjour officiel en Chine du prince Sihanouk, après un exil forcé de 5 ans. Le chef de l'Etat cambodgien vient faire ses adieux au président chinois.

A cette occasion, Mao Tse-tung exalte *la victoire définitive du peuple cambodgien après cinq ans de lutte*. Sihanouk exprime ses remerciements pour l'aide apportée par le peuple chinois. Le maître de la Chine s'empresse de rectifier : *Ce n'est pas le peuple chinois qui a apporté une aide quelconque au peuple cambodgien. C'est au contraire le peuple cambodgien qui a donné une aide au peuple chinois*. Par ces paroles, il faut entendre que la victoire du peuple cambodgien est une brillante illustration des thèses chinoises sur la lutte des peuples opprimés, petits et faibles, et un renforcement du mouvement révolutionnaire chinois. Le ministre chinois de la Défense nationale, Yé Kien-ying a déclaré : *Les grandes victoires du peuple cambodgien constituent un puissant soutien et un énorme encouragement pour la cause révolutionnaire du peuple*

chinois. Au moment de quitter le président chinois, le prince Sihanouk ajouta : Jamais le peuple cambodgien n'oubliera la Déclaration historique du président Mao Tse-tung du 20 mai 1970.

la déclaration historique de mao

*Le 19 mars, Sihanouk est destitué. Le 20 mai 1970, face aux deux super-puissances, les Etats-Unis et l'U.R.S.S., Mao Tse-tung engage le prestige de la Chine, non seulement dans le combat cambodgien et indochinois, mais encore dans la lutte de tous les pays faibles et pauvres du tiers monde contre les pays impérialistes. A Pékin, Mao Tse-tung, entouré de Sihanouk, de Lin Piao, Chou En-lai, fait lire devant 50.000 Chinois, sa « Déclaration historique » : *Peuples du monde, unissez-vous pour abattre les agresseurs américains et leurs laquais ! Les agresseurs américains, ne pouvant gagner la guerre au Vietnam et au Laos, ont fomenté le coup d'Etat réactionnaire de Lon Nol, envoyé leurs troupes au Cambodge et repris le bombardement au Nord-Vietnam, ce qui a suscité la résistance indignée des trois peuples indochinois. Je soutiens chaleureusement l'esprit de lutte du prince Sihanouk, chef de l'Etat du Cambodge, la Déclaration commune de la Conférence au sommet des peuples indochinois et le G.R.U.N.K. En renforçant l'unité, en se prêtant mutuellement aide et soutien, en persévérant dans une guerre populaire de longue durée, les trois peuples indochinois pourront surmonter toutes les difficultés et arracher une victoire totale. Le peuple chinois soutient fermement les trois peuples indochinois et les autres peuples du monde dans leur lutte révolutionnaire contre l'impérialisme américain et ses laquais. Une cause juste bénéficie toujours d'un large soutien tandis qu'une cause injuste en trouve peu. Un pays faible est à même de vaincre un pays fort et un petit pays de vaincre un grand pays. Le peuple d'un petit pays triomphera à coup sûr de l'agression d'un grand pays, s'il ose se dresser pour la lutte, recourir aux armes et prendre en main le destin de son pays. C'est là une loi de l'histoire.**

rencontre avec khieu samphan, chef de la résistance intérieure

*Le 2 avril 1974, M. Khieu Samphan arrive à Pékin. M. Ieng Sary, conseiller spécial des Khmers rouges, l'avait précédé en arrivant de Hanoï à Pékin, le 1^{er} avril. A l'occasion du banquet qu'il offre le 2 avril en l'honneur de la délégation cambodgienne, M. Chou En-lai souligne comment la résistance khmère est une vivante illustration de la thèse chinoise : *Le Cambodge qui ne compte que 7 millions d'habitants a le courage d'affronter l'impérialisme américain, qualifié de « super-puissance » et**

va de victoire en victoire. C'est là un événement extraordinaire. Une nouvelle preuve vivante a été ainsi faite que, comme l'a dit le président Mao Tse-tung, dans sa Déclaration du 20 mai 1970 : Le peuple d'un petit pays triomphera à coup sûr de l'agression d'un grand pays, s'il ose se dresser pour la lutte, recourir aux armes et prendre en main son destin. La pratique de votre lutte a encouragé puissamment les nations et les peuples opprimés du monde entier. Elle a établi un brillant exemple pour la lutte révolutionnaire des peuples de partout contre l'impérialisme... La lutte menée par les peuples du tiers monde en Asie, en Afrique, en Amérique latine contre l'impérialisme, l'hégémonie, le colonialisme, s'est développée. Face à la montée des vagues de la révolution anti-impérialiste des peuples du monde, les deux super-puissances, U.R.S.S. et Etats-Unis, ont débité urbi et orbi des assertions sur la prétendue « détente », dans la vaine tentative de dissimuler leur rivalité effective et de paralyser la combativité des peuples. Portant haut levé le drapeau de la Conférence au sommet des Peuples Indochinois (24-26 mai 1970), celui de l'union et du combat, les trois peuples d'Indochine se soutiennent, s'encouragent et accélèrent le développement de leur cause révolutionnaire.

Pour sa part, M. Khieu Samphan, dans sa réponse, souligne notamment l'aspect exemplaire des rapports sino-cambodgiens pour le monde : *La Chine nous soutient sincèrement, sans condition, en respectant le principe de l'égalité, notre souveraineté nationale et notre honneur national... Nous sommes très satisfaits de la position de la Chine. Les liens d'amitié entre les deux peuples chinois et cambodgien sont ceux d'amitié pure, basée sur les principes corrects d'égalité, de respect mutuel, d'intérêts réciproques et sans conditions. De plus, nous nous permettons de penser que ces liens constituent un précieux modèle dans le monde ainsi qu'une base pour la stabilité mondiale, tant pour le présent que pour l'avenir...* Puis M. Khieu Samphan reprend la thèse de Mao sur la victoire certaine d'un petit peuple dans sa juste lutte contre un grand pays. Il affirme que le Cambodge pratiquera une politique d'indépendance, de paix, de neutralité et de non alignement. Il réitère la solidarité cambodgienne avec les luttes de libération de la Chine (problème de Taïwan), du Vietnam, du Laos, de la Corée (réunification coréenne), de la Guinée Bissau, de l'Angola, du Mozambique...

la chine et la victoire khmère

La Chine reste dure envers les Etats-Unis qui n'ont cessé de ravitailler la clique de Phnom-Penh par un pont aérien d'urgence. Mais elle est encore plus dure envers l'U.R.S.S. qui aura attendu véritablement l'agonie du régime Lon Nol pour retirer ses diplomates dans l'après-midi du 27 mars, juste trois semaines avant l'arrivée des Khmers rouges dans

Phnom-Penh : ils feront savoir cette décision au prince Sihanouk le 28 mars, par l'ambassadeur soviétique à Pékin, M. Vassili Toastykov. Pékin Informations écrira : *L'U.R.S.S. est un joueur politique complètement déçavé qui vient de perdre coup sur coup toutes ses mises. L'U.R.-S.S. décide le 28 mars, d'expulser l'ambassadeur de Lon Nol à Moscou et adresse un message au prince Sihanouk disant que « dorénavant » le gouvernement soviétique reconnaît le G.R.U.N.K. comme le seul gouvernement légal du Cambodge tout entier.*

Du 15 au 18 août, les responsables du nouveau Cambodge, à l'invitation du gouvernement chinois, se rendent à Pékin : la délégation comprend M. Khieu Samphan, vice-premier ministre du G.R.U.N.K., ministre de la Défense Nationale, M. Ieng Sary, vice-premier ministre, ministre des Affaires Etrangères, M^{me} Ieng Thirith, ministre de l'Education populaire. Après avoir été reçus par M. Chou En-lai, le 16 août ils ont des conversations avec M. Teng Hsiao-ping et Houa Kouo-feng et signent le 18 août un accord de coopération économique et technique. Le communiqué officiel déclare notamment : *La partie chinoise considère les victoires du peuple cambodgien comme ses propres victoires... La partie cambodgienne considère la Chine comme une muraille d'airain pour les mouvements de libération nationale, de démocratie et de socialisme... Les deux parties ont souligné avec satisfaction qu'il existe une profonde amitié révolutionnaire entre la Chine et le Cambodge et entre les deux peuples. Elles sont décidées à s'unir plus étroitement encore que dans les années passées, à se soutenir mutuellement et à avancer ensemble dans la lutte commune contre le colonialisme, l'impérialisme et l'hégémonisme.* Cette fois, le nouveau Cambodge s'engage aux côtés de la Chine contre l'hégémonie de l'U.R.S.S. comme des Etats-Unis.

Selon une source diplomatique citée par le correspondant de l'A.F.P. à Pékin, la Chine a accordé au Cambodge un prêt d'environ un milliard de dollars sur cinq ou six ans sans intérêts. Il comporte une aide économique, une aide militaire, ainsi qu'une somme de vingt millions de dollars, payable immédiatement et non remboursable, destinée à couvrir le déficit du commerce extérieur khmer. A l'exception sans doute de l'aide au Vietnam pendant la guerre, il semble que le prêt consenti au Cambodge soit le plus important accordé par Pékin. Le crédit affecté par la Chine à la construction du chemin de fer Tanzanie-Zambie s'élevait à 450 millions de dollars.

la chine et le retour de sihanouk

Le prince Sihanouk quitte la Chine le 9 septembre, dans un avion spécial, un boeing de l'aviation civile chinoise, à destination de Phnom-Penh. Le

succès de l'action diplomatique de la Chine dans cette question cambodgienne depuis cinq ans, est symbolisé par la présence dans le même avion de M. Sun Hao, ambassadeur de Chine auprès du prince Sihanouk dès avant le coup d'Etat du 18 mars 1970, et constamment demeuré auprès du prince à Pékin. Il convient aussi de noter que M. Khieu Samphan qui représente la faction pro-chinoise l'emporte manifestement sur M. Ieng Sary qui est censé représenter la tendance pro-Hanoï. Les pro-chinois considèrent encore le prince Sihanouk comme un atout *dans la nouvelle étape historique du Kampuchéa*, en tant que chef d'Etat ; mais dans une étape ultérieure, il est difficile de dire quel sera le rôle du prince, s'il en a un...

Le 7 octobre 1975, Sihanouk fait, comme chef d'Etat, une entrée triomphale à l'O.N.U., où il prononce un important discours. Il faut noter qu'à l'Assemblée générale de l'O.N.U. de 1975, le siège cambodgien était tout naturellement revenu - en dépit des échecs de tentatives précédentes - au nouveau régime khmer. Sihanouk assure que le Kampuchéa nouveau sera un pays non aligné comme la Yougoslavie, neutre comme l'Autriche, la Suisse... un pays qui soutient le retour de Taïwan à la Chine, etc. Il reprend la thèse de Mao Tse-tung : *Face à une super-puissance super-armée et richissime, dépensant chaque année près de deux millions de dollars pour pulvériser notre Kampuchéa, la question était de savoir si la justesse de notre cause et l'héroïsme de notre petit peuple suffisaient pour venir à bout d'un envahisseur de cette envergure.*

la chine et le fait national khmer

Les faits montent à l'évidence que le Kampouchéa entretient avec la Chine des *relations privilégiées*, suivant l'expression du prince : *La Chine est notre meilleure amie, mais elle n'est pas notre patronne*. En politique extérieure, le Kampuchéa nouveau affirme les grands principes de non alignement et de co-existence pacifique, mais noue des liens d'amitié plus étroite avec la Chine et, secondairement, avec la République Démocratique du Vietnam. Le Kampuchéa se tient aux côtés de la Chine pour soutenir les luttes de libération nationale en Asie, en Afrique, en Amérique latine, les réclamations des pays du tiers monde concernant leurs ressources naturelles, les droits de la mer... pour s'opposer à l'hégémonie des super-puissances, aux bases militaires, aux agressions de l'extérieur. En politique intérieure, on ne saurait nier l'influence chinoise sur la personnalité du nouveau Cambodge. M. Khieu Samphan s'inspire manifestement des méthodes chinoises : tout le peuple est mobilisé pour travailler à la reconstruction d'un pays dévasté ; on affirme sans cesse la volonté de compter avant tout sur ses propres forces ; on donne la primauté à l'homme sur le matériel et sur la technique. On considère l'agriculture

comme l'activité de base ; on entreprend de vastes chantiers de quinze mille personnes ; on installe des dispensaires loin des villes, on développe de petites industries dans les villages ; on brasse des classes pour créer une société égalitaire : cadres du gouvernement, de l'administration, de l'armée, du parti, participent avec les paysans, les intellectuels, les étudiants, aux grands travaux publics.

Si l'on ne peut sous-estimer l'influence chinoise, il convient également de ne pas la sur-estimer. Ceux qui mettent l'accent sur le « communisme » ou le « maoïsme » sous-estiment le poids du « fait national » dans l'univers communiste d'Asie. Or, ce fait national est l'un des plus importants de notre temps. Sihanouk disait un jour : *Je n'aime pas les Khmers rouges et probablement ne m'aiment-ils pas non plus. Mais ce sont de purs patriotes, honnêtes et capables. Ils ne sont les marionnettes de personne.* Sihanouk et les dirigeants du Kampuchéa insistent sur *l'indépendance nationale, la souveraineté, l'intégrité territoriale.* Ils montrent un nationalisme ombrageux, la détermination d'avoir la maîtrise de leur propre destin, la volonté de redonner au peuple la personnalité khmère. *Croyez-vous que je me fasse le complice d'une entreprise de liquidation de la personnalité khmère ?* déclare Sihanouk. D'un pays sous-développé, à 89 % de ruraux, à forte mortalité infantile, à forte fécondité, à forte natalité, à taux élevé d'accroissement de la population, avec la moitié du territoire presque déserte, les dirigeants du Kampuchéa ont l'ambition de faire progresser leur pays sur la voie du développement et d'assurer à tous la nourriture, le logement, les soins, le vêtement et l'éducation. Lénine a écrit : *Les cheminées d'usine seront les minarets du socialisme.* Peut-être le prince Sihanouk s'inspire-t-il de cette citation quand il déclare le 14 octobre 1975 : *Notre nouvel Angkor, ce seront les usines qui fonderont notre indépendance.* Et M. Khieu Samphan affirmait à Pékin, le 15 août 1975, devant les plus hautes personnalités chinoises : *L'époque où nous sommes apparus comme vainqueurs sur l'impérialisme américain et ses laquais, et comme véritables maîtres de notre destin, s'avère plus brillante que celle d'Angkor !*

Paris, Léon Trivière mep

CAMBODGE : UNE ETAPE DOULOUREUSE

1

Depuis le 17 avril 1975, plus de 20.000 Cambodgiens se sont exilés volontairement de leur pays. Une partie d'entre eux sont des militaires ou des fonctionnaires compromis avec l'ancien régime : ils ont passé la frontière aux environs du 17 avril. Nombre d'autres sont des gens de toutes classes sociales, de toutes opinions politiques ; certains d'entre eux sont même d'anciens Khmers rouges qui ont décidé de s'expatrier entre avril et août dernier. Un Khmer est avant tout un paysan qui aime sa terre, il lui a donc fallu un motif sérieux pour faire ce choix : crainte d'être éliminé physiquement (s'il était militaire ou fonctionnaire), angoisse de la faim et faible espoir de voir la situation alimentaire s'améliorer... Tous ceux-là apportent sur la vie actuelle dans le Kampuchéa nouveau un témoignage, sujet à des réserves sans doute, les réfugiés n'ayant-ils pas la tentation même inconsciente de noircir le régime qui les a fait souffrir ? Le recul du temps, l'atmosphère surchauffée des camps où l'imagination affabule, ne les ont-ils pas amenés à exagérer les faits ? Cependant la convergence de nombreux témoignages indépendants, recueillis dans leur langue, à des dates différentes, dès le passage de la frontière, en des endroits aussi différents que Bangkok et Saïgon, portant sur des lieux très éloignés les uns des autres, conduisent sur bien des points à une quasi certitude.

Ces témoignages ont du moins le privilège de transmettre une expérience vécue sur la façon dont est ressentie la révolution par des gens qui auraient dû en être les bénéficiaires.

destruction de l'armée gouvernementale

Le 17 avril, Phnom-Penh tombait sans résistance ; sa population d'environ deux millions et demi d'habitants, était immédiatement jetée sur les routes. Il semble que dans toutes les autres villes du pays, le combat

cessa le même jour, à part la citadelle de Préah Vihear qui se défendit pendant plus d'un mois. Partout les gouvernementaux, semble-t-il, levèrent le drapeau blanc, sans attendre l'arrivée des troupes de Khmers rouges, persuadés qu'ils étaient que le prince Sihanouk allait revenir rétablir le bonheur du peuple sans tarder. Ils rassemblaient eux-mêmes les armes, attendaient leurs « libérateurs ». Ceux-ci arrivaient, convoquaient les autorités civiles et militaires, puis déportaient la population.

Un exemple parmi tant d'autres : Battambang, seconde ville du Cambodge. Les militaires ont levé le drapeau blanc dès le 17 au matin, puis se sont regroupés sur le terrain d'aviation pour attendre les Khmers. Ceux-ci sont arrivés et ont séparé les officiers, les sous-officiers et les hommes de troupe qu'ils ont concentrés en trois écoles différentes. Ils ont organisé une fête populaire à la mémoire des combattants jusqu'au soir du 23 avril. A cette date, ils ont donné ordre à toute la population de quitter la ville pour aller dans la forêt vers l'ouest et le nord. Les officiers étaient déjà partis le 21 : on leur avait donné l'ordre d'aller à Phnom-Penh pour former le comité d'accueil du prince Sihanouk. Arrivés à une quinzaine de kilomètres, à la hauteur du Phnom Thipadei, ils trouvent un pont coupé : il leur faut donc le contourner en passant par la rizière. Ils descendent de camion et, quand le groupe est bien engagé, il est pris sous le feu de mitrailleuses, de B 40 et B 41... Seuls, trois officiers en réchappent dont le capitaine X... arrivé en France en septembre et qui rapporte ces faits en montrant ses cinq blessures. Un autre réfugié, ayant franchi la frontière le 19 août, est passé sur les lieux quelques jours après le drame. Il a vu les cadavres et reconnu à leur belle tenue que c'étaient des officiers. Un troisième témoignage vient d'un réfugié qui a passé la frontière le 18 novembre. Il signale qu'au début d'octobre, il a vu des tas d'ossements à cet endroit alors qu'il partait au travail près de là et qu'il a obtenu la même explication de son gardien khmer rouge. Il y aurait eu environ 350 officiers tués en ce lieu (12 camions).

A une trentaine de kilomètres au nord de Battambang, à Thmar Kaul, dix camions d'officiers et de sous-officiers - dont certains sont connus de celui qui relate l'événement - sont anéantis au lieu dit Bât-Kang... A la ferme khméro-japonaise, à une dizaine de kilomètres en remontant encore vers le nord, plusieurs témoins parlent de charniers énormes, d'exécutions de militaires par centaines, sinon par milliers...

On pourrait signaler des faits analogues à Païlin où environ 400 militaires ont été passés par les armes, à Sisophon où les autorités civiles et militaires ont été emmenés sous bonne garde, à Phnom-Penh où les officiers généraux et hauts fonctionnaires ont été conduits à « l'organisation supérieure », ce qui, en langage révolutionnaire, signifie l'exécution. Cependant il semble que la région de Battambang ait été, plus que toute autre

région, le théâtre de violences sanguinaires : tous les réfugiés qui en viennent disent qu'au bout de quelques semaines, les Khmers rouges interrogeaient quotidiennement la population pour savoir la véritable identité des gens. Ceux qui étaient reconnus comme d'anciens fonctionnaires, d'anciens militaires, d'anciens responsables de groupes de dix ou cinquante maisons, étaient « appelés à l'organisation supérieure ». Mais, dans l'Est du pays, on entend parler de faits semblables. Un témoin rapporte qu'on demandait aux gens de révéler leur identité : pour ceux qui diraient la vérité, ce serait l'impunité ; pour les autres, la punition. Beaucoup de gens se laissaient prendre à ces discours et quelques jours après, disparaissaient ou étaient tués. Ceux qui, après coup, étaient convaincus d'avoir appartenu à l'une des catégories ci-dessus étaient conduits à « l'organisation supérieure d'où l'on ne revient jamais »...

Pour essayer de comprendre de telles purges, on évoque le caractère entier des Khmers qui, sous une douceur apparente, cachent une cruauté légendaire. On argue aussi de la guerre sans merci qu'ont faite aux Khmers rouges leurs frères vaincus, qui ne se seraient peut-être pas comportés autrement s'ils avaient été vainqueurs. On parle de la férocité des bombardements, tant américains que gouvernementaux. Peut-être faut-il, en plus de ces raisons, invoquer la faiblesse du nouveau régime, pauvre en cadres intellectuels : la majorité des cadres sont incultes et ne comprennent pas l'utilité des intellectuels pour un pays. Dans une partie du Cambodge, la guérilla semble avoir continué et peut-être continue encore : aussi les Khmers rouges ont-ils physiquement éliminé les hommes qui risquaient par la suite d'ourdir un complot contre eux.

le sort des civils

La population de toutes les villes et gros villages situés en zone gouvernementale, soit plus de quatre millions de personnes a erré sur les pistes et sur les routes selon les ordres des Khmers rouges. Tous les réfugiés qui ont traversé des villes, même ces derniers mois, les ont trouvées vides. Il ne semble pas toutefois que la population des villages de campagne ait été déportée, sauf pour les villages qui étaient situés près de la frontière khméro-thaïe, par souci de former un glacis autour du pays. Aux dires de tous ceux qui ont subi la déportation, toute cette population déportée était considérée par les Khmers rouges comme « prisonnière de guerre », ne jouissant pas des mêmes droits que les vainqueurs, ou même que les populations « libérées » de longue date, spécialement en ce qui concernait la nourriture...

Au fur et à mesure que cette population arrivait dans les campagnes, les Khmers rouges la répartissaient sur des chantiers d'intérêt collectif :

construction de digues, creusement de canaux, de réservoirs, de puits. A d'autres était confié le défrichage de la forêt en vue de la transformer en rizière. Il semble que les terres et les rizières individuelles aient été nationalisées par l'Angkar (le parti) qui les travaille avec ses hommes au moyen de tracteurs réquisitionnés, et que les paysans et villageois déportés doivent défricher un espace de terrain donné pour y faire soit la rizière soit des plantations diverses, comme le manioc, le maïs, les patates. Mais les modalités diffèrent beaucoup d'une province à l'autre. Ce qui est certain, c'est que le travail est partout très dur : comme les tracteurs ont été réquisitionnés, les bœufs souvent tués, les gens doivent tirer la charrue à six ou huit personnes. Certains réfugiés portent encore la marque du joug sur le haut des épaules. D'autres piochent la terre avec des houes, d'autres encore avec des bâtons, et certains même doivent faire les diguettes à main nue...

Nombre de déportés ont été dirigés vers la réfection des voies de communication, spécialement la voie de chemin de fer Phnom-Penh-Pursot, pour laquelle des milliers de personnes ont été déplacées en juillet dernier, venant du sud de Phnom-Penh...

une organisation du travail

Le travail est réglementé comme celui d'une armée : lever vers 5 h au son du gong, et petit déjeuner fait d'une soupe de riz ; puis à 6 h c'est le départ pour le travail jusqu'à 11 h. De retour au campement, on décortique le riz, on prend son repas ; et le travail reprend de 14 h à 17 h ou 17 h 30. Pour certains travaux, comme la construction de digues à Koh Thom (au sud de Phnom-Penh) et à l'ouest de Krabor, le travail se prolonge la nuit jusqu'à 23 h au clair de lune, pendant la période de la pleine lune et pendant les nuits sombres, à la lueur d'énormes brasiers... Le mot d'ordre est de « travailler sans s'arrêter », « sans jamais se plaindre ». A Krakor, on dit même que les travailleurs n'ont pas le droit de parler entre eux pendant le travail. Les jeunes mères ont un régime adouci et peuvent revenir du chantier vers 10 h. Les vieillards et les vieilles femmes tressent des cages ou des paniers de bambous. Les enfants gardent les buffles ou transportent la terre comme les adultes, selon leurs forces.

Les familles sont généralement groupées par dix avec un chef de groupe (mékron). Les différents groupes sont réunis en villages avec un « président de village » (prathion phoum), assisté d'un comité de village (kana phoum). Les villages sont réunis en cantons (khum) avec un comité de canton (kana khoum) qui semble avoir droit de vie ou de mort sur ses

sujets. On ne parle pas d'autorités plus élevées, du moins parmi les réfugiés.

Dans la région de Battambang, il ne semble pas que les enfants aillent à l'école, car la priorité est donnée au travail productif où ils doivent apporter leur quote-part. Dans la région de Chamcar Leu au contraire (au sud de Kompong-Thom), les enfants partagent leur temps entre le travail et l'étude « des lettres et des chiffres », généralement le soir. Quant aux adultes, ils ont droit parfois, en dehors du travail manuel, à une éducation politique, mais il n'y a rien de bien systématique. Quelquefois, d'anciens instituteurs donnent trois séances d'instruction politique durant les arrêts de travail ; quelquefois, les adultes doivent se réunir deux fois par semaine, le soir, ou seulement une fois. Mais quelquefois aussi, il n'y a rien d'organisé. Quoiqu'il en soit, les témoignages concordent : « On nous dit toujours la même chose : nous avons vaincu les Américains, nous devons travailler pour construire le pays, production... production... » Il est difficile de savoir avec exactitude s'il existe des camps de rééducation comme certains témoignages le laisseraient supposer. Il y aurait des camps de prisonniers - comme il y en avait avant le 17 avril - où les militaires prisonniers sont enchaînés les uns aux autres : on en signale un, du côté de Chipou dans le « bec de canard ». Il y aurait un camp de rééducation très dur « où l'on n'a guère de chance de vivre plus de trois jours », situé à l'est de Stung Treng. Mais son existence repose sur un seul témoignage...

La circulation en dehors des camps de travail semble devoir être relativement facile, vu le nombre de réfugiés arrivés en Thaïlande ou au Vietnam. Il semble que les Khmers soient assez souvent incultes et facilement trompés par de faux papiers - établis par les bénéficiaires eux-mêmes - qu'ils ne savent pas lire...

le problème religieux

La religion bouddhique ne semble pas avoir été particulièrement attaquée par le nouveau régime : il ne s'en occupe pas. On signale quelquefois des pagodes où le nombre des bonzes s'élève jusqu'à 300. Ceux-ci doivent s'adonner aux travaux de production et d'utilité publique comme le reste de la population, sans vivre d'aumônes - comme autrefois, pour faire gagner des mérites aux fidèles. Beaucoup de jeunes bonzes quittent le froc, seuls les anciens persévèrent. Parfois, en parlant des bonzes, les Khmers rouges disent : « A les garder en vie, pas de bénéfice ! A les supprimer, pas de perte ! ». Ils disent aussi : « Il n'est pas nécessaire d'avoir une religion ». Quand les gens ont faim, les Khmers répondent : « Prie Bouddha, pour voir s'il te donne du riz ! ».

la santé et la nourriture : angoisse !

Le gros problème semble être celui de la santé et de l'alimentation. La population urbaine déportée en zone forestière souffre particulièrement du paludisme et de la dysenterie, aggravés par la malnutrition. La plupart

des réfugiés font état de morts innombrables par le fait de maladie. Les Khmers rouges eux-mêmes auraient organisé un recensement pour se rendre compte de la situation. Vu leur volonté de se suffire par eux-mêmes, ils n'acceptent aucun médicament et ne peuvent donc en distribuer aux malades. Leurs médecins - genre « médecins aux pieds nus » chinois - sont formés sur le tas et n'utilisent que les médicaments de la pharmacopée traditionnelle.

Les réfugiés sont unanimes à se plaindre du régime alimentaire, devenu plus que spartiate : c'est pour beaucoup, la principale raison de leur exil. Dans les meilleurs cas, disent-ils, la ration était d'une boîte de riz (250 g) pour deux jours et une boîte de sel par semaine. Durant les derniers mois de 1975, ils mangeaient du son de riz mélangé avec des troncs de bananiers hâchés : c'est la nourriture des porcs ! Ils devaient chercher par eux-mêmes un supplément de nourriture.

Le manque de nourriture, le manque de médicaments, le travail gigantesque auquel s'adonne le Kampuchéa nouveau doit effectivement coûter un prix humain énorme. De source diplomatique française, on avance le chiffre de 800.000 morts depuis le mois d'avril. De source américaine, les chiffres oscillent entre 700.000 et 1.200.000 morts. Il est difficile de se faire une opinion exacte, mais la proportion de morts parmi les familles de réfugiés laisse présager un chiffre très élevé.

Le lotus, symbole de vie, étale sa blanche corolle sur l'eau verdâtre et puise sa vie dans la boue de la mare. Le Kampuchéa nouveau puise, lui aussi, sa vie de la boue pétrie de sueur et de sang, produit du travail manuel broyant tous les Khmers de toutes classes sociales dans le même creuset pour former une nouvelle nation. Cet enfantement douloureux portera-t-il des fruits à la mesure du sang versé ?

Paris, François Ponchaud mep

QUESTIONS A L'ENTREPRISE MISSIONNAIRE

17 avril 1975 : les troupes révolutionnaires pénètrent dans Pnom-Penh et imposent leur pouvoir à tout le Cambodge. Les Cambodgiens sont contraints de sortir de chez eux et de prendre la route en direction des campagnes et des forêts. Les étrangers sont regroupés dans l'enceinte de l'ambassade de France, avant d'être accompagnés jusqu'à la frontière de la Thaïlande et expulsés du pays.

Une page est tournée dans l'histoire du pays qui vit une des révolutions les plus radicales qu'on ait jamais vues, dans l'histoire de l'Eglise réduite au silence, disséminée, attendant de chaque chrétien qu'il vive son attachement à Jésus Christ sans le soutien d'une communauté. Une page est tournée également pour les missionnaires qui ont été expulsés de ce pays non pas au titre de la foi, mais comme des étrangers, au même titre que des planteurs, des commerçants, des coopérants techniques...

Je voudrais ici, non faire un bilan d'un séjour de dix ans au Cambodge. Ce serait un peu prétentieux et la charge affective des événements qui se déroulent en ce pays depuis le mois d'avril m'empêche de prendre suffisamment de recul pour analyser objectivement ce que j'ai vécu. Je voudrais plus simplement décrire le cheminement que j'ai suivi et poser quelques-unes des questions qui m'interpellent aujourd'hui, à partir du fait de mon expulsion comme étranger. Il me semble repérer trois étapes en ce parcours : 1. Mon départ en mission avec ses motivations ; 2. les transformations et les découvertes ; 3. les questions que la situation actuelle me conduit à poser.

1. Si j'essaie de revoir *les motivations de mon départ au Cambodge*, je dois avouer qu'elles n'ont pas été l'objet d'un questionnement angoissant. Séminariste dès l'âge de 11 ans, je suis entré aux Missions Etrangères de Paris à l'âge de 18 ans, avec le désir de partir en mission et l'assurance de travailler en Asie.

Le départ pour un pays de mission m'apparaissait comme un devoir découlant de ma vocation spécifique d'aller annoncer la Bonne Nouvelle à ceux qui ne la connaissent pas encore, et de me « faire proche de ceux qui sont loin ». L'Asie me fascinait par son étendue et sa population, par la richesse de ses traditions culturelles et religieuses et par l'importance qu'elle commençait à prendre auprès du monde occidental. Appelé, au sein de cette société missionnaire, à partir pour le Cambodge, je ressentis mon départ comme une rupture avec mon pays d'origine - où je n'avais jamais été inséré dans d'autres milieux que ma famille et le séminaire - pour aller dans un pays qui deviendrait mon pays d'adoption. Il me semblait évident que - après un apprentissage plus ou moins long - je pourrais partager la vie des gens et être un des leurs.

2. Débarqué à Phnom-Penh en mars 65, sous la canicule de la saison sèche, je fus chaudement accueilli. *Mes premières impressions* furent marquées par ce sourire simple et joyeux de gens qui prenaient le temps de vivre. Mais quel étonnement de voir que l'on peut parler français et se faire comprendre, que les noms des rues sont inscrits en français, que les fonctionnaires qui vous reçoivent parlent un français impeccable et l'écrivent tout aussi bien, dans des formulaires copiés sur ceux de France. C'est que, même si le Cambodge est indépendant depuis novembre 1953, la présence française est encore bien vivante dans les institutions et l'influence française se maintient.

Envoyé à l'Eglise du Cambodge, je découvre avec étonnement cette Eglise, composée alors d'environ 60.000 catholiques et qui apparaît doublement étrangère aux yeux du Cambodgien moyen. Les fidèles, en presque totalité, sont étrangers, vietnamiens pour la plupart et généralement implantés dans le pays depuis le début du siècle. Les paroisses sont bien organisées, mais forment souvent des ghettos à la périphérie des villes (« villages catholiques » comme on les appelle) ou à la campagne. Le clergé, si l'on excepte trois prêtres khmers, est français ou vietnamien et dirige une Eglise qui ressemble étrangement à celle de France. L'apostolat est vécu sous forme de services, d'aides (écoles, dispensaires, développement) et la pastorale, le plus fréquemment copiée sur celle de France, est tournée en priorité vers les chrétiens. Ceci permet de comprendre que beaucoup de missionnaires ne connaissent pas la langue du pays. Ce n'est pas le lieu d'analyser ce fait qui trouverait son explication dans l'histoire de la mission et dans l'influence qu'a jouée inconsciemment la colonisation - ni de condamner ce qui s'est fait. Toujours est-il que l'Eglise, par ses membres, par sa langue, par ses institutions et ses structures, est étrangère aux Cambodgiens qui l'assimilent volontiers à l'Occident... ce qui est loin d'être dépréciatif, mais ne les concerne pas.

Jusqu'en 1970, l'Eglise qui prend de plus en plus conscience d'être absente des réalités cambodgiennes porte son effort sur la *khmérisation* pour se donner un visage « du pays ». Cet effort apparaît bien vite insuffisant : l'Eglise n'est pas plus présente aux Khmers. Cependant, n'est-ce pas sa mission de rendre Jésus-Christ présent aux réalités humaines ?

Le coup d'état du 18 mars 1970 qui renverse le prince Sihanouk et amène au pouvoir le général Lon Nol, entraîne le pouvoir dans la guerre. Dans une flambée de nationalisme, on s'attaque aux Vietnamiens qui sont considérés comme les ennemis à chasser. Ils seront rapatriés au Sud-Vietnam. De ce fait, l'Eglise perd la majorité de ses membres, de son clergé et de ses institutions (écoles et séminaires sont fermés). Cette épreuve a pour résultat une clarification dans la situation inextricable qui était celle de l'Eglise au Cambodge.

Ainsi, l'Eglise en est-elle réduite au petit reste. Tout est encore à faire, mais les chances sont plus grandes. Pendant cinq ans, dans une situation de guerre, l'Eglise se veut présente à la réalité que vit le pays. Elle se prépare, au fil des années et à mesure que la guerre évolue, à vivre différemment. Le travail missionnaire se fait plus concerté. C'est ensemble que prêtres et laïcs découvrent que la mission est l'œuvre de toute l'Eglise, et non seulement des missionnaires - que cette mission ne peut faire l'économie d'une connaissance toujours plus profonde des réalités khmères, de la langue, de la religion, des traditions et de la culture du pays - que cette mission se réalisera par des chrétiens formés et responsables qui seront des témoins du Christ auprès de leurs frères.

C'est dans le travail, la réflexion et les responsabilités partagées que les Cambodgiens me font découvrir le visage du missionnaire que je leur offre : celui d'un patron qui s'impose par son savoir, son avoir et son pouvoir. C'est avec eux et par eux que j'essaierai de modifier ce visage.

Ayant un message à transmettre, le premier effort est l'apprentissage de la langue, l'initiation aux coutumes et à la culture du pays, pour y découvrir le moyen d'adapter le message à ceux à qui j'ai été envoyé. Mais bien vite je prends conscience que je suis étranger à leur culture. Ce que je leur dis n'est pas compris, ou du moins d'une manière toute différente. Des mots aussi courants que « Dieu », « ciel », etc., ont un tout autre sens dans l'esprit des interlocuteurs. La langue ne m'apparaît plus alors comme un vocabulaire à assimiler, mais comme un élément dépendant de structures mentales qu'il faut essayer de déchiffrer. C'est alors que le missionnaire découvre qu'il ne peut plus être celui qui sait, mais celui qui apprend des autres comment il pourra annoncer Jésus Christ.

Tant qu'il s'agissait d'apporter le message chrétien et d'instituer une Eglise sur le modèle universel, la tâche était simple même si, comme au Cambodge, les résultats étaient minimes. Et ce minimum n'était pas imputé au missionnaire, mais au mystère de Dieu dont les voies sont impénétrables. Le Cambodgien qui devenait chrétien renonçait au bouddhisme et abandonnait ses coutumes, ses traditions, au point que, parfois, il se reconnaissait différent des khmers (le mot étant entendu alors dans le sens « khmer-bouddhiste » ; c'est d'ailleurs la même racine qui désigne les mots « race » et « religion »). Pour parler du catéchuménat, on disait : « apprendre la religion ». Le missionnaire était donc regardé comme celui qui apportait un savoir qu'il fallait assimiler. Mais s'il s'agit de révéler Jésus Christ vivant et agissant déjà dans des personnes et des groupes situés culturellement - et s'il ne s'agit plus de traduire un message ou de choisir quelques « pierres d'attente » pour les ajouter à un édifice déjà construit, alors le missionnaire ne peut plus être celui qui sait, mais celui qui apprend.

Si l'Eglise au Cambodge a été souvent assimilée à l'Occident, c'est que le Christ, annoncé par des Occidentaux, a été vu comme un Occidental. C'est que la présence missionnaire s'est bien insérée dans le mouvement commercial et colonial de l'Occident et que l'aspect visible de l'Eglise (écoles, maisons, lieux de culte) était de pur style occidental. Les institutions scolaires ou sanitaires mises en place se voulaient au service des pauvres, mais donnaient du missionnaire l'image d'un patron riche et dévoué. Puisque l'Occident était la norme, il fallait favoriser la scolarisation, soigner les malades et aider les gens à élever leur niveau de vie, apporter un mieux-être. Tous ces services - bénéfiques pour ceux qui en ont profité - n'ont-ils pas finalement accentué la dépendance par rapport au bienfaiteur tout-puissant ? Le fait que les chrétiens préféraient avoir un curé français ne tient-il pas en grande partie à cet aspect économique ? Et la renommée du missionnaire n'était-elle pas fonction de sa libéralité ? Comment réagir ? Il n'était pas question de supprimer ce qui existait, mais de l'aménager. Par exemple, les catéchistes qui étaient autrefois des « fonctionnaires » de la mission, furent choisis parmi les volontaires bénévoles, soucieux de témoigner de leur foi et de la transmettre. Les œuvres sanitaires et de développement furent aussi envisagées, moins comme une aide que comme une coopération à ce qui se mettait en place, du point de vue officiel. De plus, les grands programmes de développement furent refusés, tandis que de petits projets, pris en charge par les bénéficiaires eux-mêmes, furent mis en place avec un souci d'autofinancement et de responsabilités partagées.

Il est plus facile de bâtir que d'éveiller. D'ailleurs, les fonds arrivent plus facilement de l'Occident pour la construction de bâtiments (écoles, séminaires...) que pour la formation de responsables - travail plus ingrat et

moins visible. Mais il est certain que l'Eglise aurait depuis longtemps un visage tout autre, plus humble et sans doute plus vrai, sans la puissance que l'argent a donnée au missionnaire. Celui-ci devait-il être dans le camp des riches, alors qu'il est venu témoigner de Jésus Crucifié ? Sans doute, l'argent et le savoir qu'il détenait, le missionnaire souhaitait-il les mettre au service du Christ et de l'Eglise. Mais le pouvoir qu'il possédait aussi n'en défigurait pas moins le Christ et l'Eglise aux yeux de ceux à qui il s'adressait.

En partageant et en dialoguant avec tous, le missionnaire reconnaît humblement qu'il ne sait pas et qu'il a tout à apprendre des autres pour leur révéler Jésus Christ. Son assurance disparaît en même temps que son pouvoir. Alors, il se met en recherche, non de moyens nouveaux pour présenter un message plus crédible, mais de rencontres où il sera à l'écoute et d'un style de vie où il pourra témoigner de Celui qui s'est présenté comme le Serviteur de tous.

3. Aujourd'hui, l'Eglise au Cambodge est *une Eglise du silence*. Comme tous les habitants, les chrétiens ont été jetés sur les routes et travaillent maintenant à réaliser le projet d'une société nouvelle, basée sur une justice égalitaire. Et tous, sans distinction, sont attelés au grand travail des rizières.

Qu'en est-il exactement de l'Eglise ? Les informations manquent pour savoir comment elle vit, dans quelles conditions éprouvantes pour tous. Evêque, prêtres et religieux, religieuses et laïcs partagent une vie dure de travail manuel, et sont contraints à vivre leur foi dans le dénuement et dans un témoignage silencieux.

Cette épreuve qui atteint à la fois les chrétiens, désormais laissés à eux-mêmes et les missionnaires, expulsés comme tous les autres étrangers, *m'interpelle de plusieurs manières et m'interroge sur le sens même du témoignage missionnaire :*

- en un seul instant, toutes les structures et institutions de l'Eglise visible ayant été balayées, les chrétiens sont devenus le levain enfoui dans la pâte. Y ont-ils été suffisamment préparés ? Et le levain sera-t-il assez puissant pour faire lever cette pâte ?

- le problème des structures est posé de façon radicale par cette expérience révolutionnaire cambodgienne. Comme toute société, l'Eglise ne peut se passer d'institutions, mais celles-ci ont-elles été établies pour elles-mêmes ou pour permettre à chaque chrétien de mieux vivre et exprimer une foi personnelle ? Quel est l'essentiel ? Une sacramentalisation bien

organisée où les fidèles se sentent heureux d'exprimer leur foi et leur charité ? Ou l'évangélisation qui fait découvrir dans la vie de chacun la présence du Christ vivant et la nécessité d'en témoigner effectivement !

- les missionnaires ont été expulsés, non au titre de leur foi, mais au titre de leur nationalité étrangère. Qu'en est-il d'une Eglise qui repose presque exclusivement sur les missionnaires étrangers, aussi bien pour le savoir, l'avoir que le pouvoir ? Le missionnaire sera toujours un étranger malgré les efforts qu'il pourra déployer pour s'adapter. Mais s'il est soucieux d'éduquer dans une foi vécue et de susciter des chrétiens responsables, il ne regardera pas comme une catastrophe irrémédiable le fait d'être expulsé. Et l'Eglise sera toujours présente et vivante...

- l'Eglise a toujours manifesté sa présence par des tâches de service et de charité et une volonté de participer au développement du pays. De fait, de très beaux projets ont été réalisés. Un mieux-être a été apporté. Mais cette entraide caritative et sociale, d'une part était limitée, et de l'autre, assimilait l'Eglise aux pays riches d'Occident. Ne serait-on pas en droit de penser que l'Eglise n'a plus rien à dire ni à faire, puisqu'elle ne peut plus se manifester de cette manière ?

- l'Eglise a souvent fait œuvre sociale sans deviner la dimension politique de son action, et sans éveiller les chrétiens à leur devoir d'engagement politique. Son œuvre sociale a souvent été considérée comme un moyen de remédier aux injustices les plus criantes, mais elle n'a jamais entrepris de s'attaquer aux racines et aux causes de ces injustices. Ne pourrait-on pas dire qu'elle a soigné les malades plutôt qu'elle n'a prévenu les maladies, qu'elle a empêché les gens de mourir plutôt qu'elle ne leur a appris à vivre ?

Aujourd'hui, une Eglise vit au Cambodge, débarrassée de ses lourdes structures, de son visage étranger. L'épreuve radicale qui lui est imposée est peut-être le chemin que Dieu a choisi pour la purifier et la rendre apte à être le signe de salut pour le peuple au Cambodge...

Paris, Emile Destombes mep

PRAGMATISME CHINOIS ET AMBIGUITÉS CHRÉTIENNES

singapour 1975

Le grand stade national, ouvert en 1973 sur l'emplacement de l'ancien aéroport de Kallang, est un des hauts lieux du nouveau Singapour. Chaque année, le festival de la jeunesse y rassemble plus de soixante mille élèves, pour une démonstration étonnante de discipline, d'inventivité, de rythme et de couleurs. En juillet 1975, la technique des mouvements d'ensemble atteint probablement une qualité d'expression insurpassable avec l'évolution impeccable des « soldats mécaniques ». Les applaudissements crépitent sur les gradins. Les jeunes de Singapour reconnaissent dans cette performance le succès des idéaux qui sont martelés dans leurs esprits à longueur d'année : discipline, obéissance, précision, labeur assidu, triomphe du plus capable.

1 / Un marathon chinois dans le monde malais

Singapour fête en 1975 ses dix premières années d'indépendance. La « cité-état », peuplée aujourd'hui de 2.200.000 habitants est née d'une rupture avec la Malaysia. Une image tragique hante encore l'esprit des Singapouriens : le 9 août 1965, leur premier ministre, Lee Kuan Yew, apparaît sur les écrans de la télévision, le visage décomposé. Il avoue un échec. Après le succès de son « Parti de l'Action du Peuple » (PAP) aux élections de 1959, il a consolidé son pouvoir en misant sur une politique d'union avec la Malaysia. Ce mariage de raison a tenu deux ans avec bien des orages. Les ambitions politiques des leaders chinois ont vite effrayé les Malais de Kuala Lumpur. Les commerçants et entrepreneurs chinois de Singapour craignaient pour leur part une mainmise du gouvernement malaisien sur leurs affaires. La séparation résout le conflit. Lee Kuan Yew sera le seul « patron » dans son île. La déclaration d'indépendance est un programme d'action : *Singapour sera à jamais une nation souveraine, démocratique et indépendante, fondée sur les principes de liberté et de justice et cherchant sans cesse le bonheur et le bien-être de son peuple dans une société plus juste et plus égalitaire*¹.

L'entreprise est de taille. Petite île de 564 km², Singapour est d'abord un grand port de commerce. Sa population est composée de 75 % de Chinois,

14 % de Malais, 8 % d'Indiens et le reste d'Eurasiens, Européens, etc. Ces éléments disparates ont en commun le souci de prospérer en toute sécurité. L'acquisition de l'autonomie interne en 1959 a permis aux nouveaux leaders de faire preuve d'efficacité administrative. En décidant de faire du pays une nation souveraine, Lee Kuan Yew imprime en même temps au nouvel Etat la marque de sa forte personnalité.

L'ouvrage de T.S. George, *Lee Kuan Yew's Singapore*, publié en 1973, montre comment le leader politique s'identifie au peuple auquel il appartient et le façonne à son image. Il naît en 1923 d'une souche hakka, groupe ethnique indomptable, trempé par des siècles de migration en Chine et d'implantations courageuses dans les mers du Sud, une race connue pour son âpreté au gain et son obstination. Ses aïeux sont arrivés à Singapour peu après la fondation du port par Sir Standford Raffles en 1919. Sa mère, une forte tête, est en même temps fort sociable et pro-britannique. Avec le grand-père paternel, Lee Hoon Leong, un agent de navigation, admirateur de la Grande-Bretagne, elle s'entend à faire de son fils Harry, un « typical Englishman ». C'est à Raffles Institution que Harry fait ses études. La guerre interrompt sa vie étudiante. Le 15 février 1942, le gouverneur britannique capitule devant le vainqueur japonais. Jeune homme de 22 ans, Kuan Yew est profondément marqué par l'occupation japonaise. Il dira plus tard : *Les Japonais n'ont jamais su ce qu'ils ont fait à toute une génération comme moi. Mais ils m'ont fait - et toute une génération comme moi - déterminé à travailler pour être libre de la servitude et de la domination étrangère. Je ne suis pas entré dans la politique, ce sont eux qui m'ont apporté la politique* ².

Après la guerre, il est un des premiers à bénéficier d'un passage sur le *Britannia* pour rejoindre la métropole. Tandis qu'il fait ses études à Cambridge, il entre en relation avec des penseurs socialistes, fréquente un club chinois et s'affirme peu à peu comme un nationaliste de gauche. Le « Malayan Forum » fondé par Tunku Abdel Rahman, prince de Kedah, permet aux futurs leaders politiques de forger leurs idéaux. Au moment où la Chine réalise son indépendance sous régime communiste, Lee Kuan Yew y déclare en 1949 : *En ce moment il est clair que le seul parti organisé pour forcer les Britanniques à s'en aller et pour gouverner le pays est le parti communiste. Ils bénéficient d'une organisation compacte qui assure leur pouvoir... C'est dans l'immédiat la plus grande menace contre les gouvernements d'Asie nouvellement établis. Les gouvernements pourront contrer la force et l'attirance du communisme dans la mesure où ils auront la hardiesse de mener les réformes sociales au prix de leurs propres intérêts bien établis... où ils pourront, sans la religion communiste, faire tout ce qu'un Etat communiste peut faire pour les masses* ³.

Ces principes de jeunesse éclairent les orientations de base de la carrière

1 / *Proclamation de l'Indépendance*, Prime Minister's Office, Singapore, 9/8/1965. Texte publié dans le recueil *Separation*, a Ministry of Culture Publication.

2 / Cité par T.J.S. George, *Lee Kuan Yew's Singapore*, London, A Deutsch, 1975, p. 22.

3 / *Ibid.*, p. 26.

4 / En mandarin, « tou jia » désigne les chefs de famille riches et influents.

politique de Lee Kuan Yew : indépendance, programme social, anti-communisme. Ses idéaux anti-colonialiste et socialiste le font collaborer avec la forte gauche populaire de langue chinoise, dans la lutte pour le pouvoir. Son anti-communisme, nourri d'un sens de la libre entreprise cher aux pionniers chinois de Nanyang et confirmé par la tradition démocratique anglaise, fera de lui plus tard un farouche adversaire de ses premiers compagnons d'armes.

T.S.J. George a peut-être tort d'attribuer à l'ambition, au goût du pouvoir et à une complicité pro-britannique ce que Lee Kuan Yew partage en fait avec les éléments chinois les plus traditionnels de Singapour. Les « Tauke »⁴ prospères ont bâti la fortune de leurs grandes familles à force de labeur, d'astuce, de sens des affaires, de persévérance. Peu scrupuleux sur l'emploi des moyens, ils ont su exploiter leurs propres compatriotes plus faibles et s'assurer l'appui rémunérateur de la puissance coloniale, maîtresse des intérêts commerciaux.

Le style d'action de Lee Kuan Yew reflète bien la mentalité locale. Singapour est une grande famille dont il assure la fortune. Il n'impose pas son plan de développement national sans une complicité de la majorité du peuple. Les arguments qu'il emploie sont compris par la plupart des Chinois du pays. Tout son effort politique tendra pourtant à faire oublier le caractère profondément chinois de son action. Singapour veut être un Etat multiracial. Quatre langues officielles sont utilisées dans le pays pour la presse, la radio, la télévision et l'éducation scolaire : malais, anglais, chinois (mandarin) et tamoul. Le fort courant d'éducation chinoise sera peu à peu dompté, disloqué, réduit. L'université Nanyang, passée sous contrôle gouvernemental, utilise de plus en plus l'anglais au lieu du mandarin. En 1975, les cours de 3^e année sont donnés en anglais. Le mandarin devient une langue secondaire apprise dans les écoles anglaises avec des moyens insuffisants, alors que les écoles chinoises enregistrent de moins en moins d'inscriptions. Un milieu compact de formation chinoise représente en fait un double danger pour Singapour : il tend à créer des conflits internes, à la fois raciaux et sociaux, car intellectuels et syndicalistes chinois composent une gauche puissante. Il accroît en outre la méfiance anti-chinoise des grands voisins malais de Singapour. Conscient de la force du milieu d'éducation chinoise, Lee Kuan Yew envoie d'abord ses enfants à l'école chinoise et apprend lui-même le mandarin. Une fois maître de la situation, il videra pourtant de leur force la plupart des foyers culturels chinois : contrôle de Nanyang University, intégration linguistique des écoles, arrestation des leaders politiques de la gauche chinoise, dissolution des syndicats les plus vigoureux, dislocation des concentrations ethniques grâce à une politique systématique de relogement dans les grands ensembles. Les grandes tours de 25 étages menacent aujourd'hui les dernières vieilles rues d'une « China Town » à moitié démolie. Ce milieu grouillant de vitalité chinoise est peu à peu ventilé dans les petits appartements anonymes du nouveau Singapour.

L'épine dorsale du milieu chinois comme force culturelle et sociale est brisée. Par contre, la prépondérance de l'élément chinois comme agent commercial

et brasseur d'affaires ne cesse de s'affirmer. Les autres races doivent emboîter le pas ou s'éclipser. Longtemps ménagés par souci de bon voisinage avec la Malaysia, des Malais doivent entrer eux aussi dans la course compétitive. En décembre 1972, M. Ahmed Ben Mohamed Mattar, Secrétaire du ministère de l'Éducation, confie ce message à la société missionnaire musulmane : *L'éthos de la société et du travail dans une société du mérite comme Singapour est fondée sur le principe que rien n'est gratuit. Chacun et tous doivent travailler et lutter très durement si nous voulons avoir une vie meilleure. Il n'y a pas de raccourci pour le succès*⁵.

Les immeubles commencent à s'élever dans la région de Kampong Melayu où les Malais jouissaient encore de leurs petites maisons de bois entourées de jardins. Le contrôle sévère de l'immigration maintient en principe le pourcentage des races. Mais ces restrictions ne s'appliquent pas avec la même rigueur aux Chinois compétents et détenteurs de capitaux. Ceux-ci sont bien venus à Singapour. Ils renforcent les rangs des producteurs et des consommateurs de richesse. Au bas de l'échelle sociale, les jeunes ouvriers chinois venus de Malaysia sont également tolérés à titre temporaire pour assurer les tâches les plus dures des nouvelles industries.

L'image multiraciale de Singapour s'affirme encore dans le vêtement, les langues parlées, les coutumes religieuses et les spectacles de variétés. Mais la réalité du pouvoir et la croissance économique reposent presque entièrement sur l'homme d'affaires chinois qui dépend lui-même de l'investisseur et du commerçant étranger. Le traditionnel « intermédiaire » chinois de l'Asie du Sud-Est trouve aujourd'hui à Singapour une terre d'élection conçue par lui et pour lui dans le cadre d'une économie internationale complexifiée et au milieu de vastes pays encore peu développés à dominante rurale, en particulier l'Indonésie avec ses 120 millions d'habitants. Ian Buchanan situe l'expérience actuelle de Singapour dans le prolongement de son rôle colonial passé : *Dans le contexte de l'Asie du Sud-Est, le système politique de Singapour est une aberration. Il reflète le rôle de « middleman » de l'île république à l'intérieur de l'économie et de la politique plus vaste du monde malais. C'est la réponse d'une classe moyenne sophistiquée, urbaine et fondamentalement chinoise aux besoins de l'administration d'un port libre, cité-Etat, axé sur le service de la libre entreprise dans un hinterland producteur de matières premières*⁶.

Il est vrai que ce jugement affecte surtout la politique régionale de Singapour. Le ministre des affaires étrangères Rajaratman a depuis forgé l'expression « Global City », indiquant que le véritable hinterland de Singapour n'est rien moins que le globe terrestre. La vie du pays demeure pourtant très liée à la destinée de ses voisins.

5 / The Mirror, vol. 9, n° 1, 1/1/73, *Singaporeans of to-morrow*.

6 / Ian BUCHANAN, *Singapore in South-East-Asia, An Economic and Political Appraisal*, London, G. Bell and Sons Ltd.

7 / *Ibid.*, Ch. 2, *Singapore Economy*.

8 / The Straits Times, 9/8/1955, p. 11, *Rapid changes in Singapore Economy*.

2/ Succès et dépendance économique

La rupture avec la Malaysia se produit au moment où l'Indonésie poursuit une politique de « confrontation » envers ce nouvel Etat qui regroupe les anciens protectorats anglais. Séparé de son meilleur partenaire économique, Singapour ne renoue pas pour autant avec une Indonésie encore méfiante. Les nouvelles industries, lancées en 1963 dans la zone de Jurong, se trouvent quasiment privées de leur marché régional. Pendant la « confrontation », le commerce portuaire avec l'Indonésie a baissé de 16,8 %.

En 1965, le problème de Singapour est d'abord de survivre en un environnement hostile. Les premières réalisations sociales assurant au gouvernement la confiance et le soutien de la population : habitat, écoles et industries, sont autant de pierres de touche de l'efficacité des dirigeants. La poursuite de ce programme est indispensable pour assurer la crédibilité d'une indépendance risquée.

L'économie traditionnelle de Singapour est celle d'une grande métropole coloniale vivant du commerce portuaire. En 1960, la répartition des activités est caractérisée par l'insignifiance de la production primaire (jardinage, élevage de volailles et de porcs) : 6,2 % ; par le développement réduit des industries de transformation : 7,2 % ; et par l'importance considérable du secteur tertiaire : 81,6 %⁷. L'effort du nouveau gouvernement va porter sur le développement des industries, source principale de nouveaux emplois, et sur le perfectionnement des services. Les produits manufacturés fournissent 15 % du produit intérieur brut en 1965 et 21,3 % en 1974. Le nombre des emplois offerts en usine passe de 19,6 % en 1966 à 28,6 % en 1974⁸.

Dépourvue de base locale, la croissance industrielle ne peut se faire qu'avec l'apport d'investissements étrangers. La loi de 1967 sur les investissements étrangers offre des conditions particulièrement avantageuses d'exemption de taxes pendant cinq ans. En même temps, les nouvelles lois de l'emploi en 1967 disciplinent la force de travail et réduisent les avantages réservés aux travailleurs par le décret sur les relations industrielles de 1960. Parvenu au pouvoir grâce à ses orientations travaillistes, le gouvernement P.A.P. se soumet sept ans plus tard « aux nécessités de l'économie » afin d'assurer sa « survie » en même temps que la survie du pays avec lequel il s'est identifié. Dès lors, Singapour, paradis des industriels, attire tous « les grands noms de l'industrie mondiale » (Mobil, Shell, Ford, I.B.M., Teijin, etc.), suivant une annonce parue dans le Monde diplomatique en avril 1969.

Le retrait des bases anglaises de 68 à 71 entraîne de nouveaux problèmes d'emploi et de sécurité. Singapour se tourne vers l'Afrique et le Japon d'où les capitaux affluent rapidement. La création d'une armée nationale répond alors à un double but : assurer la défense d'une cité dont la richesse croissante et la qualité des équipements peuvent attirer les appétits des voisins immédiats - mobiliser et discipliner la population pour en faire l'instrument souple et efficace d'une meilleure productivité et de meilleurs

services. En outre, une vaste opération de transformation de l'éducation fait virer l'ensemble du système scolaire de l'académique au technique.

L'année 1972 marque une étape d'essor rapide dans la course au succès économique. La zone industrielle de Jurong s'étend alors sur 1.680 hectares. 417 usines y emploient 48.000 travailleurs. Treize autres centres industriels sont installés à proximité des nouveaux grands ensembles où ils puisent une main d'œuvre à bon marché, en particulier féminine. Ces centres groupent des usines à étage. Au nombre de 396, elles fournissent 43.000 emplois en octobre 1972. En 1971, le taux de croissance a été de 14 %. En tenant compte d'un accroissement de population de près de 20 %⁹, le P.N.B. par tête a augmenté de 12,1 % au prix du marché⁹. Le premier ministre Lee Kuan Yew annonce cette performance au pays : *« Singapour commence une ère nouvelle » : Fin 1972 a marqué la fin d'une ère de notre histoire économique. Nous sommes sortis de la maladie chronique d'un chômage élevé pour entrer dans une période de plein emploi... Nous avons maintenant la possibilité d'élever le niveau de spécialisation de nos ouvriers et le degré de technicité de nos industries. Alors de meilleurs salaires seront possibles pour nos travailleurs... Le seul danger qui nous menace avec le plein emploi est une auto-suffisance croissante menant à une baisse de la productivité. Les Japonais ont été capables d'éviter ce malaise*¹⁰.

De nouveaux défis menacent en fait la croissance industrielle du pays. L'augmentation générale des prix du pétrole et l'inflation provoquent une baisse générale des activités économiques. Certaines usines ferment en 1974. En 1975, les investissements sont inférieurs de 40 % à ceux de l'année précédente. Le taux de croissance sera au mieux de 2 ou 3 %¹¹. Et pourtant, Singapour continue à attirer l'attention des économistes par son habileté à surmonter les crises. Dans un article intitulé « The good ship Singapore », Tony Patrick décrit en juillet 1974 comment la politique économique est passée d'une industrie de substitut à l'importation à une production pour l'exportation. Singapour attire les industries spécialisées et opère une sélection de certaines industries de base : raffineries, pétrochimie, aciéries, construction de plateformes de forage...¹². Le Gouvernement, devenu le plus gros entrepreneur du pays, lutte contre les effets de la récession en puisant dans les réserves (2.439,10 millions de dollars U.S. en 1973) pour financer son gigantesque programme de construction d'immeubles, absorbant ainsi la main d'œuvre disponible.

L'industrialisation est un témoin privilégié du développement national. Elle ne représente pourtant que le quart du revenu. Le gros du revenu provient toujours du commerce portuaire et de la prestation de services. En ces domaines, l'avantage de Singapour sur les pays environnants est maintenu grâce à un perfectionnement et à une diversification des services rendus.

9 / Chiffres fournis par Goh Keng SWEE, ministre de la Défense, lors d'une conférence donnée à Londres pour le *Financial Times*. - *The Mirror*, vol. 8, n° 50, 11/12/72.
10 / *The Mirror*, vol. 9, n° 11, 13/3/1972, *Singapore begins a new Era*, pp. 1 et 8.

11 / *The Straits Times*, 9/8/75, Discours du Premier Ministre Lee KUAN YEW pour la fête nationale.
12 / *Far Eastern Economic Review*, 22/7/74, p. 47.

Quatrième du monde, le port est fréquenté par 200 lignes de navigation. En 1973, 168 cargos ont chargé et déchargé 97.905 containers représentant au total 1.405.628 tonnes. Mais le développement le plus spectaculaire des dernières années a été celui des banques dont le nombre a doublé depuis 1960 et qui se sont diversifiées en différents types de banques commerciales. Le marché de l'Asiadollar, dont la base est à Singapour, était de 6.802 millions de dollars U.S. en février 1974, dépassant de 36 % les prévisions originelles de 5.000 millions de dollars¹³. Le tourisme enfin, couronne l'ensemble des services offerts aux visiteurs étrangers qui ont les poches bien remplies. Il est source de revenus substantiels : 5,8 % du P.N.B. en 1973. Cette industrie qui consiste à « vendre Singapour » n'est pas sans répercussions néfastes sur la personnalité et le niveau moral de la population.

Dix ans après sa naissance, le nouvel Etat donne les preuves de son ressort et de son aptitude à répondre aux variations des échanges économiques internationaux. Il démontre en même temps l'étendue de sa dépendance extérieure, que ce soit pour la prospérité de son industrie ou le volume de son commerce. La soumission du gouvernement de Singapour aux impératifs économiques imposés de l'extérieur entraîne à son tour une exigence de soumission de la main d'œuvre à l'intérieur du pays. L'ensemble de la population doit apprendre à se mettre en état de service docile et efficace. Les objectifs économiques sont proposés par ailleurs comme des valeurs prioritaires quasi absolues. *A Singapour, répète-t-on, rien n'est gratuit, personne ne vous doit rien.* Loin d'être un Etat-providence, faisant bénéficier le peuple de sa richesse acquise, Singapour fait de l'argent, même sur les éléments les plus pauvres de la population et à propos de tout. Les nouveaux jardins proches de la zone industrielle de Jurong fixent des droits d'entrée tels que les familles démunies ne peuvent en profiter. Les résidents du quartier pauvre de Bukit Ho Swee doivent en 1975 payer des frais de location élevés pour utiliser l'espace libre du parking afin d'y installer leur théâtre traditionnel de la fête des « esprits affamés ». Ces mesures quasi vexatoires ne soulèvent pourtant aucune protestation ouverte. Car plus le gouvernement s'engage dans le processus du gain, plus il tend à durcir sa politique de contrôle intérieur.

3/ Raidissement politique et dépolitisation

Dès les années 60, le gouvernement P.A.P. a rapidement perdu le soutien de la base populaire. L'équipe dirigeante a pourtant peu à peu affermi son pouvoir grâce à un calcul avisé des chances historiques, à la manipulation habile des circonstances, à un vaste programme de transformation sociale et à un appel au sentiment public de fierté locale pour l'œuvre accomplie.

Le socialisme de Singapour est celui d'une équipe gouvernementale attachée à la réalisation d'un programme de construction nationale et habile à rallier l'opinion publique autour des idéaux de prospérité, d'émulation et d'efficacité. Le profit (li) et le renom (ming) sont des motivations chinoises suffisamment traditionnelles pour mobiliser le gros de la population. Ayant écrasé la poussée communiste qu'il redoutait dans la gauche chinoise, Lee Kuan Yew

opte pour un socialisme aligné sur les mécanismes libéraux du laissez-faire et la dépendance du capital étranger. L'ordre socialiste intérieur se met au service de la libre entreprise étrangère.

avertissement des travailleurs

L'appel aux investissements étrangers comporte une série de servitudes. Les salaires doivent être au moins aussi bas qu'à Taïwan ou à Hong-Kong, les conflits du travail doivent être étouffés. Rien ne doit effaroucher le capitaliste japonais, américain, allemand ou français. Il doit être assuré de récupérer le capital investi et de réaliser des profits substantiels, justifiant l'expatriation partielle de son industrie. Menacé de faillite dans son propre pays, par suite de l'élévation du niveau de vie et des exigences des travailleurs, il peut trouver à Singapour une planche de salut.

Les syndicats peu dociles des premières années 60 cèdent la place à un nouveau congrès national des syndicats, le NTUC, qui se fera le champion de la nouvelle politique de « productivité ». Le mouvement de « modernisation des syndicats » vise à transformer la mentalité contestataire des leaders ouvriers soit-disant fourvoyés dans des méthodes occidentales. La construction nationale exige le sacrifice des intérêts individuels, un travail dur et une discipline à toute épreuve. On fait appel aux vertus traditionnelles de labeur et de patience propres aux anciens « coolies » chinois, à la solidarité des intérêts locaux, à l'image d'un avenir heureux pour les enfants et au pragmatisme réaliste du « faire le gâteau avant de s'en partager les morceaux ».

Avec les années 70, les citoyens de Singapour commencent, il est vrai, à bénéficier des retombées de la prospérité. Mais les conditions serviles de travail se perpétuent de multiples façons. Les travaux pénibles et peu qualifiés sont assurés peu à peu par une main d'œuvre malaysienne sans droits locaux. 35.000 permis de travail ont été accordés à des Malaisiens en 1971. D'autres, sans permis, sont employés à la journée, en particulier dans le bâtiment, et laissés sans ressources quand la pluie ou d'autres imprévus provoquent l'arrêt des travaux. L'exploitation des travailleurs sans défense prend parfois des aspects hideux. Les renvois arbitraires de personnel s'abritant sous l'excuse de la récession, permettent aux employeurs de faire appel à des apprentis moins payés et sans protection. Le travail des enfants a d'ailleurs été ré-introduit à Singapour. L'âge minimum autorisé est maintenant de 14 ans pour les ouvriers et de douze ans pour les apprentis. Le ministre du Travail, Ong Pang Boon, justifie cette mesure en la présentant comme une réponse aux recommandations du comité contre le crime et la délinquance. Le travail évitera aux enfants de rester « oisifs » et de « se mêler aux mauvaises compagnies »¹⁴. Les accidents du travail ont augmenté par ailleurs dans des proportions que la multiplication des usines ne suffit pas

13 | *Far Easter Economic Review*, 9/8/74, p. 13 :
Andrew CARTWRIGHT : *A future based on Regionalism*.

14 | *The Straits Times*, 9/4/75.

à expliquer. Pour ne signaler que le nombre des morts, il s'élève à 22 en 1968, 36 en 1970 et 72 en 1973. Des modes d'exploitation encore plus honteux sont signalés dans la région industrielle de Jurong. Le nombre des avortements est si élevé qu'on a cru ne pas devoir publier les résultats d'une enquête à ce sujet dans la clinique locale.

enrégimentation de la population

L'image d'un Singapour intègre, hautement moral et démocratique ne peut être maintenue que grâce à des mesures radicales. Le musellement de la presse en 1971 éveille l'indignation du journalisme international. La même année, l'opinion mondiale s'émeut aussi de la condition des prisonniers politiques à la suite de l'éviction de Estrella Carreras, déléguée de Amnesty International. Le milieu universitaire, foyer de protestation est peu à peu dompté par une série de mesures brutales. Le club socialiste, déjà privé en 1963 de sa revue *Fajar*, est finalement dissous en 1970. On conseille aux étudiants d'éviter les « matières à penser », telles que sciences politiques, philosophie et sociologie. Les professeurs étrangers, « oiseaux de passage », ne sont tolérés que dans la mesure où ils s'abstiennent de réflexion sur la situation locale. Fin 1974, un étudiant, Tan Wah Piow, est arrêté et condamné à un an de prison pour s'être mêlé d'action ouvrière. Il est accusé d'avoir causé des troubles dans les locaux du P.I.E.U., syndicat des employeurs des industries pionnières. Sa propre mère est si convaincue de son bon droit qu'elle fait une offrande de cent dollars aux ouvriers en cause.

Ruineux pour la pensée et la libre expression, le style actuel de gouvernement tend à tuer l'initiative et la responsabilité en procédant par diktats inexplicables. Dans le domaine scolaire, les changements de politique se précipitent et laissent les enseignants dans la confusion. Il en est ainsi des nouvelles mesures tendant à développer le bilinguisme. Les décisions sont présentées directement par le ministre à une assemblée de plusieurs centaines de directeurs d'école. Chaque école devra consacrer 40 % du temps d'enseignement à la deuxième langue. « Y a-t-il des objections ? », demande le ministre. Nul n'ose élever la voix par peur de paraître incompetent. Beaucoup savent pourtant qu'ils n'ont pas les moyens de mettre cette politique en application. Le modèle militaire d'enrégimentation fait son chemin. Les ingérences se multiplient dans la vie quotidienne et les réglementations outrancières provoquent des murmures même chez les plus passifs. La politique du contrôle des naissances est implacablement appliquée grâce à des mesures qui touchent au chantage : une maman qui refuse de se faire stériliser lors de la naissance du troisième enfant se voit supprimer le congé de maternité et doit payer de lourds frais d'accouchement. Les enfants dont les parents sont stérilisés ont priorité pour s'inscrire dans l'école de leur choix. Aux inscriptions de juillet 1975, une école catholique est obligée de refuser des enfants de familles chrétiennes parce que toutes les places sont déjà prises par des enfants de stérilisés. L'avortement légalisé en 1969 est maintenant facilité par l'omission des formalités juridiques qui l'accompagnaient et il est pratiqué à large échelle.

le gouvernement veille à tout

Désormais, le gouvernement sait ce qui est bon pour les citoyens. Il veille à tout, peut tout réglementer et demander une obéissance inconditionnelle. Pourquoi perdre du temps à expliquer ? La machinerie socio-économique a donné les preuves de son efficacité. Les fonctionnaires de tous grades tendent d'ailleurs à suivre l'impulsion d'en haut et s'occupent des requêtes publiques avec la même arrogance que les grands patrons. Une résidente de Macpherson Estate raconte comment un employé du « Housing Board » traite de haut les clients. Il juge de leurs besoins, ignore éventuellement leurs demandes et les envoie promener s'ils ne savent pas bien s'exprimer en anglais. « C'est pire qu'à l'époque coloniale ! », conclut-elle. Jusque vers 1970, la mobilisation de la population se faisait sous forme de campagnes. La campagne pour la propreté, la campagne pour faire de Singapour une « cité-jardin » suscitaient un élan de bonne volonté et la participation active de groupes divers. Aujourd'hui, les campagnes ont laissé la place à des directives et à des amendes. Un préavis de quelques semaines suffit pour interdire l'accès du centre de la ville aux voitures privées avant 10 h 30 du matin, sauf si elles ont au moins quatre passagers. Les parkings de quartiers ne peuvent être utilisés par les non-résidents après des heures qui varient entre 9 h et 11 h du soir suivant les endroits. Ceux qui se laissent prendre n'ont d'autre possibilité que de reconnaître leur délit et payer 40 F d'amende. Il n'y a pas de « mais »...

Les réclamations contre une mauvaise administration, les exactions des profiteurs, la hausse abusive des prix, etc., n'ont plus de raison d'être. Elles sont prévenues par l'action du N.T.U.C. dans les secteurs les plus sensibles. Le « confort » veille au bien-être et à l'honnêteté des chauffeurs de taxi. Le programme « income » propose un système d'assurance qui décourage l'exploitation du public par les compagnies analogues. Le programme « welcome » ouvre des super-marchés N.T.U.C. où les prix sont maintenus à des taux raisonnables et les achats favorisés par des cartes timbrées. Le programme « fair deal » ouvre des librairies pour la vente des livres scolaires. Il existe même un programme « denticare », réservé celui-là aux syndiqués pour leur offrir des soins dentaires peu coûteux. Ces projets N.T.U.C. répondent à un double besoin : ils font échec à la corruption et ils proposent un service modèle. Leur intérêt politique est évident. Ils confirment dans l'opinion l'idée d'un gouvernement compétent et efficace qui veille à tout et prend totalement en charge le bien des citoyens.

4/ Nivellement socio-culturel et conformisme éthique

Compétitivité politique exige compétence politique. Compétence politique appelle à son tour compétition sur toute l'échelle sociale. Les valeurs humaines recommandées sont celles de l'intelligence, du travail assidu et

15 | Cité par le *Report of the Catholic Students Society*, 16/11/1970.

16 | *The Mirror*, 26/7/1971, *Facing the problems of fast Economic Growth*.

17 | *The Easter Sun*, 26/6/1967.

18 | *Nex Nation*, 12/7/1975.

du succès. Ces normes ont été résumées sous le titre évocateur de « rat race ». Goh Keng Swee, alors ministre des Finances, s'en est fait le théoricien : *L'avancement dépend du mérite, de la performance, non de la naissance, de la classe sociale ou des recommandations politiques. Il n'y a pas de sympathie ou de compassion pour le raté, et ceux qui n'atteignent pas le niveau requis, on leur passe par-dessus et on les oublie. Si nous sommes honnêtes avec nous-mêmes, je crois que nous devons détecter dans le Singapour contemporain une similarité étrange, mais frappante, avec le climat intellectuel et les valeurs sociales de l'Angleterre victorienne avec beaucoup des hypocrisies et des cruautés de cet âge-là*¹⁵.

Malgré cette réserve qui l'honore, le ministre n'hésite pas à justifier cette course au plus capable : *Les personnes avec une capacité technique, de l'allant et de l'initiative, sont susceptibles de prendre les devants, provoquant en conséquence de la déception, de la jalousie et du mécontentement parmi les autres. Ce mécontentement est inévitable dans la situation actuelle, et c'est une bonne chose pour la croissance économique, par qu'il éprouve beaucoup de gens à faire de plus grands efforts*¹⁶.

l'envol des aigles : élitisme technocratique

En juillet 1975, le *Strait Times* présente un modèle de succès dans la personne du jeune Lee Hsien Loong, le fils même de Lee Kuan Yew : premier de classe et tambour major à l'école catholique chinoise, diplômé de mathématiques à Cambridge avec tous les honneurs, après avoir parcouru en deux ans un cycle de trois ans et maintenant chef de peloton dans l'artillerie de Singapour. Nul doute que le papa ne soit fier de son fiston et que toutes les familles chinoises du pays ne se sentent frémir d'admiration, d'envie ou de dépit. La création des « Junior Colleges » vise à produire une élite intelligente, sportive et efficace avec les éléments les plus doués sortis des écoles secondaires. Lee Kuan Yew, inspiré par le fameux Eton anglais, est prêt aux plus grands sacrifices pour communiquer à la « crème » des jeunes la quintessence d'une formation dont dépendra l'avenir de Singapour : *C'est pour ce groupe que nous devons dépenser nos minces ressources, de façon qu'ils fournissent le levain, le ferment et le catalyseur de notre société. Seuls, ils peuvent permettre à Singapour de maintenir sa place prépondérante parmi les sociétés existantes de l'Asie du Sud-Est, ainsi que l'organisation sociale qui nous permet, quasi sans ressources naturelles, d'offrir un niveau de vie qui est le second en Asie*¹⁷.

Gagner la course ou faire un raté : telle est l'alternative devant laquelle se trouvent des milliers de jeunes. Ceux qui réussissent font d'ailleurs preuve d'une morgue déplorable dont les éducateurs commencent à s'inquiéter. Lors d'un forum tenu en juillet 1975, au Victoria Memorial Hall, sur la « contribution de la jeunesse à la société », Docteur Nella Tan reproche aux jeunes « leur arrogance et complaisance détestable ». Elle constate que *les jeunes de Singapour sont surtout intéressés par une vie confortable pour eux-mêmes. Ils compromettent les valeurs telles que l'intégrité, la vérité, la sincérité, la fidélité et sont obsédés par le matérialisme*¹⁸.

la masse des trainards : couche sociale défavorisée

Toutes les couches sociales sont entraînées dans la course au bien-être. Même les plus défavorisées sont aujourd'hui appelées à sortir de la base populaire pour grossir les rangs de la classe moyenne.

L'analyse de Ian Buchanan, faite en 1966-1967 a eu le mérite de caractériser certaines disparités de classes économiques dans la société de Singapour. 60 % de travailleurs dont le revenu était inférieur à 400 F se partageaient alors seulement 1/4 des revenus individuels. A la même époque, 1,6 % de la population recueillait 16 % des revenus. Appuyant son enquête sur la distribution très inégale des revenus et la disparité des conditions d'habitat, Ian Buchanan concluait à l'existence d'une vaste classe « ouvrière », faite de chômeurs, de petits détaillants, de travailleurs des petites entreprises et des nouvelles industries. Cette classe ouvrière aurait alors groupé 60 % de la population vivant en marge de la société d'abondance croissante. Ces conclusions demandent probablement à être reprises aujourd'hui. Si elle a jamais eu la « conscience de classe » que Buchanan lui attribue, la couche populaire inférieure est de plus en plus dépourvue des moyens d'une prise de conscience comme classe exploitée. Ses rangs se dégarnissent peu à peu au profit d'une petite classe moyenne plus mobile et plus conforme aux idéaux officiels.

D'après les statistiques récentes¹⁹, le revenu familial mensuel pour une moyenne de 5,8 personnes se répartit comme suit : plus de 2.000 F = 10,9 % ; de 1.400 F à 2.000 F = 8 % ; de 1.000 F à 1.400 F = 16,9 % ; de 600 F à 1.000 F = 28,8 % ; moins de 600 F = 31,5 %.

Cette échelle des revenus permet d'évaluer les différences de niveau de vie. Mais elle est insuffisante pour définir des classes sociales. Les transformations de l'habitat ont bouleversé les assises de la classe inférieure. En 1966, l'enquête citée par Buchanan mentionnait 33,3 % des familles de 6,4 personnes vivant dans des maisons de bois à toit de zinc ou de feuilles de palmier, alors que 29 % des familles de 6,7 personnes étaient relogées en immeubles dont 50 % dans des appartements de une ou deux pièces. Les 60,3 de familles ayant un revenu inférieur à 1.000 F par mois logent dans ces appartements ou dans les rangées de maisons-boutiques de la vieille ville. Elles forment la couche sociale inférieure dont le seul élément commun est d'être démunie, exploitée et défavorisée au départ dans la course au bien-être. Mari et femme doivent travailler. Les enfants laissés à eux-mêmes négligent le travail scolaire. Les dépenses sont plus nombreuses qu'autrefois dans cette société où « rien n'est gratuit » : loyers, charges, frais scolaires, loisirs, etc. Les moyens de faire de l'argent sont plus rares : le petit commerce est plus contrôlé dans les nouveaux marchés ; l'élevage de volailles et le jardinage ne sont plus possibles en immeubles.

L'habitat en immeuble entraîne une dislocation des structures de la classe populaire et l'oblige à s'immerger peu à peu dans les remous de la mobilité

19 / Chiffres présentés à une exposition organisée le 12/7/1975 par le syndicat des étudiants de

l'Université de Singapour (USSU).

sociale. L'éducation scolaire, la télévision, le voisinage de familles plus favorisées, les stimulants offerts par les différents programmes N.T.U.C., l'étude de l'anglais, etc., tendent à briser les solidarités de cette « classe ouvrière », déjà peu consciente d'elle-même.

Les valeurs traditionnelles véhiculées par l'éducation chinoise tendent à s'estomper. Les coutumes bouddhistes et taoïstes perdent de leur force. Le théâtre des rues consacre une bonne partie de son programme aux nouveaux « pops ». Noyés dans les hauts immeubles, les temples font figure d'organes témoins d'un âge révolu. Pourtant, les associations religieuses demeurent toujours vivaces et s'adaptent au nouvel environnement. L'éducation familiale transmet toujours les normes fondamentales et l'éthique confucéenne. Ainsi, la coutume populaire maintient toujours chez les plus déshérités un certain tonus vital et les solidarités familiales jouent toujours. Par contre, certaines normes fondamentales deviennent très ambiguës dans le cadre de la nouvelle société. La piété filiale « hsiao » exige des jeunes une performance scolaire et professionnelle qui fasse honneur à leurs parents. Mais la plupart étant défavorisés au départ tombent dans un sentiment d'impuissance et de désespoir qui les mène parfois au suicide. La vision bouddhiste de la société comme « vallée de larmes » est confirmée par les exactions dont souffrent les plus pauvres. Les principes d'endurance, de paix, de retrait et de quête intérieure ne font qu'encourager les mécanismes d'exploitation. L'éducation scolaire contribue à détacher les jeunes de ces attitudes traditionnelles et à les orienter vers les valeurs de la classe moyenne. C'est, pour certains, le moment d'une conversion au christianisme.

le gros du peloton : valeurs de la classe moyenne

Environ le quart de la population totale bénéficie d'un revenu familial allant de 1.000 à 2.000 F par mois. La « classe moyenne » couvre sans doute un éventail plus large de revenus, mais il est difficile d'en fixer les limites, car elle est peut-être un lieu privilégié de mobilité sociale. Elle comprend les gens soucieux de sécurité dans leur emploi, mais en même temps en quête d'avancement et de promotion pour eux et pour leurs enfants : employés des services gouvernementaux, ronds de cuir, enseignants, infirmières, commerçants, etc. D'éducation anglaise, ils se conforment aux idéaux officiels, sont partisans d'une administration efficace et misent sur l'éducation de leurs enfants pour monter dans l'échelle sociale. Ils bougonnent contre l'excès des ingérences gouvernementales dans la mesure où elles gênent leur confort patiemment acquis. Dans les dix dernières années, ces personnes ont généralement fait l'achat d'un appartement de trois à cinq pièces, où elles installent les équipements stéréo et la télévision souvent en couleur. Les crédits leur sont avancés par le « Central Provident Fund » qui est alimenté chaque mois par 15 % de leurs propres salaires. Culturellement déracinés, soucieux de direction morale, inquiets parfois d'une existence trop accaparée par les soucis matériels, les gens de ce milieu cherchent un réconfort spirituel. Le gros des catholiques appartient à ce milieu. Aux yeux des plus nantis, le « réconfort » de la religion est un heureux complément du « confort » matériel. Pour les autres, la prière apporte paix du cœur et courage au sein de la lutte quotidienne. L'éducation

donnée dans les écoles catholiques aide aussi à maintenir dans cette classe moyenne les habitudes d'ordre, de discipline, de travail, de compétition, chères à la politique gouvernementale. Sans soutien éducatif et sans encouragement spirituel, la classe moyenne perdrait du tonus et ralentirait son allure. L'Eglise aide le gros du peloton à rester dans la course.

Au-dessus de cette classe moyenne, il faut réserver une place particulière à un milieu professionnel hautement qualifié : chefs de service, directeurs d'école, techniciens, officiers d'administration, managers, etc. Soucieux d'assurer leur statut social et plus directement exposés aux directives gouvernementales, ces gens ont peu le loisir de jouir de leur revenu supérieur. Ils sont pressés par la tâche et acculés à faire preuve de compétence à jet continu. Pour eux, le conformisme est de rigueur dans la mesure où ils sont devenus des organes d'exécution du programme politique. Le conformisme leur est en même temps douloureux par suite de leur formation libérale anglaise ou à cause de leur tonus culturel chinois. Les catholiques qui se sont élevés à cet échelon sont à même de voir les vices du régime plus clairement que le gros des fidèles. Plus lucides aussi quelquefois sur les implications socio-culturelles de leur foi, ils se trouvent malgré tout paralysés, soit par simple souci d'honnêteté dans leur service, soit par la peur d'être « fixés », c'est-à-dire rappelés à l'ordre par l'autorité supérieure.

arivistes et parvenus

La classe supérieure, formée des grands businessmen, des banquiers, des directeurs, jouit abondamment de l'afflux des richesses et dépense avec prodigalité en villas luxueuses, voitures, nightclubs. Elle y rejoint les étrangers, hommes d'affaires, touristes, dont le niveau de vie est cent fois supérieur à celui des familles ouvrières de Singapour. Les serveuses du « Tropicana » voient certains clients dépenser en une soirée l'équivalent de ce qu'elles gagnent en trois mois de dur labeur. Goh Keng Swee, ministre de la Défense nationale, s'offusque de cette prodigalité qu'il attribue à une « concentration excessive du succès matériel » : *La valeur d'un homme se mesure à son compte en banque. Comme les comptes en banque ne sont pas publics, un homme qui réussit matériellement, doit trouver d'autres façons de dire aux gens combien son compte en banque est substantiel. Il achète une grande maison, plus vaste qu'il n'est besoin, il la meuble avec extravagance, il achète des voitures coûteuses étincelantes, il reçoit royalement, orne ses femmes de bijoux et ainsi de suite*²⁰.

Devenu centre financier international, Singapour peut être tenté de se livrer sans réserve au culte du veau d'or. Rajaratnam, ministre des Affaires étrangères, doit se faire l'avocat du bon usage de l'argent : *De nombreux Singapouriens, j'ai du regret à le dire, sont susceptibles de s'adonner à une nouvelle espèce de religion. J'ai du mal à la classer. Ce n'est pas le polythéisme, ce s'est*

20 | *The Mirror*, vol. 8, 11, 13/3/1972, *Keep alive hat spirit of Adventure*, conférence de M. Gohs KENG SWEE, ministre de la défense, à une fête de l'Aéro-club, le 27/2/72.

21 | *The Mirror*, vol. 8, n° 35, 28/8/1972 *Planning our Future*, discours de M. Rajaratnam ministre des Affaires étrangères, au syndicat de étudiants de Polytechnique, le 19/8/72.

pas le monothéisme. On peut la décrire au mieux comme le « moneythéisme », le culte de l'argent ²¹.

En réalité, le tort des jouisseurs est d'être infidèles à la politique de prospérité nationale. Leur faute est de gaspiller un capital qui pourrait utilement être réinvesti. Le danger de leur attitude est d'encourager un relâchement de la discipline et une perte d'énergie. Du haut en bas de l'échelle sociale, Singapour obéit à la même échelle de valeurs. Les plus dangereux des citoyens sont en bas et en haut : ceux qui n'ont plus rien à perdre parce qu'ils sont dépouillés de tout et ceux qui n'ont plus rien à gagner parce qu'ils regorgent de biens. Les citoyens de la classe moyenne sont plus sûrs, car ils ont intérêt à courir et ils ont encore un long chemin à parcourir.

l'entraînement à la course : « éducation pour la vie »

Les relâchements de l'effort, les dangers d'indiscipline et le gaspillage de l'argent suffisent à démontrer la nécessité d'une éducation morale et ceci dès le plus jeune âge. Un programme scolaire télévisé pour les enfants de 7 à 8 ans, diffuse sous forme d'histoires les premiers rudiments du bon citoyen. Ouvrons le récepteur un matin au hasard ; un enfant arrive à l'école en retard ; ses petits camarades lui donnent une leçon de ponctualité. Puis vient l'histoire : le renard, le lapin, l'écureuil, le daim et la tortue sont en piste pour faire une course. Le daim prend de l'avance, mais le renard lui mord traîtreusement la jambe et arrive premier. Le lapin s'en donne à son aise. Finalement, le renard est disqualifié. L'écureuil, rapide et léger, est premier et la tortue seconde. Moralité : courir vite, avec persévérance et en suivant les règles.

Dans chaque classe, les enseignants doivent assurer une heure par semaine d'« éthique » ou de « civisme ». Peu savent quel contenu donner à leurs cours à part ce que tout le monde sait déjà : travailler dur, obéir, être discipliné, arriver le premier. Un extrait du code de conduire, destiné aux membres de la garde civile des « Vigilants Corps » peut donner une idée du contenu éthique officiel :

En tant qu'individu : règle n° 1 = *travailler dur* ; n° 2 = *être en forme* ; n° 3 = *être propre*.

Vis-à-vis du prochain : règle n° 4 = *être tolérant* ; n° 5 = *être juste* ; n° 6 = *avoir l'esprit civique*.

En tant que citoyen : règle n° 7 = *connaître son pays* ; n° 8 = *connaître son peuple* ; n° 9 = *observer la loi*.

Ces règlements de vie n'ont pas besoin de justification puisqu'ils sont proposés par le gouvernement. Celui-ci sait ce qui est bon pour les citoyens et les directives claires sont plus efficaces que les discours vaseux. Les tentatives pour étayer les principes moraux font appel aux traditions culturelles et religieuses propres à chaque race ou au christianisme. Or, le gouvernement veut éviter tout retour à un passé démodé, tout « communalisme » et tout recours à un modèle étranger. La nouvelle économie politique requiert d'ailleurs un type d'éthique difficile à puiser dans les fonds religieux traditionnels. Les valeurs

qu'elle avance sont celles de l'élite. Ceux qui échouent sont dépourvus de valeur. Le bilan du système a été exposé dans sa nudité sordide par quelques étudiants de l'université qui ont eu assez de courage pour risquer une exposition sur « les réalités sociales de Singapour » en juillet 1975. La valeur de la majorité, dit crûment une affiche, « c'est d'être génétiquement stupide ».

5 / *Ambiguïtés de la foi chrétienne*

Les valeurs de la majorité sont « stupides » parce qu'elles ne sont pas « payantes ». C'est en particulier le cas des valeurs religieuses qui sont essentiellement « gratuites », car elles se fondent sur un don, une révélation, une grâce. Elles sont même éventuellement coûteuses lorsqu'elles demandent le don de soi, le sacrifice d'avantages acquis, les pertes de temps et d'argent dans des activités non productives. En général, dans le cadre de la nouvelle société, la religion apparaît plus nuisible qu'utile. Outre les pertes de temps et d'argent qu'elle occasionne, elle gêne la mobilité sociale en maintenant des règles irrationnelles, en particulier concernant la transmission de la vie et l'idéal familial. La religion offre pourtant un certain nombre d'avantages aux yeux des gouvernants. Elle discipline la population en prêchant l'obéissance. L'éducation morale qu'elle donne encourage au travail. Elle est hostile au communisme. Elle apprend la patience dans les tribulations.

Ce dernier point a été souligné par M. Sia Kah Hui, ministre d'Etat au travail, lors de sa visite à l'école des Frères de St-Gabriel en septembre 1972 : *Singapour étant une société poly-ethnique et multi-religieuse, et le gouvernement étant séculier, ce n'est pas à nous, hommes du gouvernement, de communiquer et d'inculquer à notre peuple les valeurs spirituelles d'aucune religion particulière. Ceci ne signifie pas cependant que le gouvernement soit inconscient de l'importance et des fonctions de la religion dans la société. Un homme muni d'une panoplie de valeurs spirituelles, qu'il soit chrétien ou musulman ou autre, a en lui cette force spirituelle additionnelle pour soutenir les assauts de la croissance d'une société industrialisée et donc matérialiste* ²².

Les religions à Singapour se trouvent confrontées à une double difficulté : le puissant mouvement politique les appelle à entrer dans la course ou à être éliminées. Les transformations de la société vident les valeurs non productives de leur signification et provoquent un désintérêt général. Les traditions religieuses les plus touchées sont d'abord celles de la masse populaire.

Un étudiant de l'université Nanyang fait ainsi le point de la situation : *Dans le monde moderne, à cause de l'avance en science et en technologie, la mobilité*

22 / *The Mirror*, vol. 8, n° 39, 25/9/72, *Necessity of Spiritual Values for gracious living*.

23 / Foo Ming Yeow, *Nanyang Students and their Social sitting*. Etude non publiée ; Dpt of Applied Social studies, University of Singapore, nov. 1966.

24 / Sur les aspects sociologiques de ces con-

versions, voir la thèse de Paloma LOPEZ DE CEBALLOS, *Conversions à Singapour*, contribution à une sociologie de la mutation socio-religieuse, Ecole pratique des Hautes-Etudes, VI^e section, mai 1974.

25 / James Y.K. WONG, Singapore : *The Church in the Midst of Social Change*.

sociale élevée et la décomposition du système de parenté et de la grande famille, la religion traditionnelle chinoise n'a pas su faire face aux nouveaux besoins du temps. Elle est devenue la religion des femmes et de la vieille génération qui avait été élevée dans le mode traditionnel. Il y a encore 66 % des familles des étudiants qui croient en la religion chinoise. Cependant la tendance à la sécularisation s'est manifestée clairement chez la vieille génération elle-même. Il y a ainsi 25 % des familles dont les parents sont « free-thinkers » et 7.5 % des familles dont les parents croient au christianisme, une religion qui peut faire face aux besoins du monde moderne et qui est moins associée à la magie et à la superstition »²³.

Le christianisme bénéficie des mutations multiples qui se manifestent au niveau de la classe moyenne. A l'écroulement des coutumes « superstitieuses » de l'enfance, doit succéder une armature plus réfléchie d'idéaux capables d'orienter la vie. On cherche alors dans la religion, en particulier dans le christianisme un guide de vie, une « Moralguidance » assurant un futur honnête et sage.

auto-centrisme ecclésial

Soucieuse pour sa part d'assurer sa croissance et sa sécurité, l'Eglise, pour sa part, est toujours prête à faire valoir son efficacité éthique et sociale. Une réflexion plus approfondie sur l'essence même du message évangélique permettrait aux chrétiens de déceler les pièges de leur conformisme éthique. Mais l'attention des Eglises, aussi bien catholique que protestante, est retenue par leur propre croissance. Représentant environ 6 % de la population, elles cherchent à faire davantage de « convertis »²⁴. L'Eglise catholique est en outre préoccupée d'assurer le service sacramentel du plus grand nombre possible de fidèles et s'efforce de bâtir des églises dans tous les nouveaux grands ensembles. Le progrès de l'Evangile est ainsi assimilé à la croissance quantitative de l'Eglise. Une étude publiée en 1973 par un pasteur anglican, le Rev. James Wong explicite cette orientation de la manière la plus claire : *Singapour est une société dynamique en changement rapide. Nous pouvons le constater dans tous les secteurs de la vie nationale. De nouvelles usines sont constamment bâties, les nouveaux immeubles ne cessent de modifier l'horizon... L'Eglise, se trouvant au milieu de cette société dynamique, devrait vivre au rythme de tous ces changements. En réalité, elle devrait grandir encore plus vite et dépasser Singapour même. Telle est, croyons-nous, la volonté de Dieu*²⁵.

Les « paroisses » catholiques se sont multipliées au fur et à mesure du développement des nouveaux quartiers et atteignent le nombre de 27. Leur logique interne est d'attirer le plus possible de pratiquants. Les plus actifs parmi ceux-ci envisagent leur témoignage de foi comme un « service de l'Eglise ». Leurs curés favorisent en fait les associations qui servent les besoins internes de la vie liturgique et de l'enseignement catéchétique. Les divers mouvements qui tendaient à orienter les chrétiens vers leurs responsabilités missionnaires dans la société temporelle, sont aujourd'hui en voie de disparition ou complètement désarticulés. Il est vrai que l'atmosphère politique tend à faire refluer les comportements religieux vers le domaine strictement

« privé ». La paroisse catholique est ainsi encouragée à retourner à ses formes les plus traditionnelles.

L'orientation doctrinale qui correspond à cette ecclésiologie vécue est celle d'un salut intérieur, poursuivi grâce à la piété personnelle et s'accommodant assez bien des contrariétés éprouvées dans la vie publique. Ce salut, d'abord « spirituel », n'est pas remis en cause par les comportements matériels. Il console au contraire des déboires quotidiens. Son expression dévotionnelle agit comme un baume adoucissant les angoisses de l'âme. L'aspect « communautaire » de la vie chrétienne est celui de la « coutume » dominicale et des associations pieuses ou charitables. Les dévotions telles que la « neuvaine » à Notre-Dame du Perpétuel Secours ou les pèlerinages à saint Joseph et à sainte Anne peuvent susciter des mouvements de foule. Mais l'orientation du témoignage de foi a rarement une portée « collective » et n'a guère de signification pour les masses non chrétiennes à l'épreuve du changement social. Tout ceci est vécu plus que pensé théologiquement. La tradition religieuse non chrétienne est faite de coutumes et non de doctrines. La communauté chrétienne tend à suivre le même modèle. Le contexte politique, pour sa part, encourage peu la pensée. L'Eglise n'est pas jugée sur ce qu'elle pense, mais sur ce qu'elle fait. Un bon citoyen de Singapour, habitué à calculer, versera au crédit de l'Eglise son efficacité à ramasser de l'argent pour bâtir des églises et des écoles, son organisation paroissiale si elle tourne bien, le montant appréciable des quêtes, surtout lorsqu'elles sont au profit des pauvres, le nombre élevé des succès aux examens dans les écoles catholiques, son habileté à attirer les foules. Un certain nombre de curés ne manquent pas de se féliciter de ces performances, tels des businessmen dont la réussite démontre le bien-fondé des investissements.

crédit et crédibilité

D'autres sont moins soucieux de « crédit » que de « crédibilité » du message chrétien. Catéchèse et apologétique doivent utiliser des arguments d'autant plus convaincants que la foi paraît plus déraisonnable et dévaluée dans la société nouvelle. On insistera alors sur l'efficacité de la prière, source de « faveurs » et de paix intérieure, sur le réconfort que procure l'appartenance au groupe fraternel chrétien, sur les indications morales fournies par les dix commandements en vue d'une vie droite, sur la protection divine à travers les épreuves de la vie. Les raisons de croire doivent être forcément exprimées dans le seul langage qui ait cours sur le marché des valeurs spirituelles.

« force additionnelle » ou « refuge »

Le message chrétien pénètre ainsi par les deux ouvertures que lui laissent la société actuelle, soit le crédit de son efficacité : tout bon citoyen peut apprécier la « force additionnelle » que procure la religion ; soit au contraire sa qualité de « refuge » au milieu de toutes les déceptions des laissés pour compte dans la

grande course au succès. Les « génétiquement stupides » ont ainsi une chance de renaître dans un groupe qui leur reconnaît une dignité de personnes humaines.

Dans la mesure où il est reçu et compris, le message chrétien tend à être assimilé soit aux valeurs de la société nouvelle, soit aux valeurs refuge d'une « contre-société ». Cette contre-société pourrait éventuellement être libératrice, contestataire et révolutionnaire si elle puisait dans le message chrétien toute la force originelle de l'Évangile. Mais l'Église soucieuse de paix, de sécurité et de conservation des avantages acquis, ne peut être ce refuge libérateur. N'ayant pas voix au chapitre dans la nouvelle société, elle pactise avec les valeurs de l'ancienne société, c'est-à-dire du fonds religieux traditionnel chinois. Les convertis peuvent vivre dans le christianisme un bouddhisme purifié de sa gangue de coutumes vieillottes : culture d'une sagesse personnelle, expérience du cœur, quête d'intériorité, compassion et bienfaisance, conjuration de la mauvaise fortune par les bénédictions du ciel.

Il existe une contradiction interne dans la crédibilité que cherche l'Église : elle veut séduire à la fois les forts et les faibles. Elle présente son message tour à tour comme force morale et sociale au service du projet politique, puis comme consolation des victimes du projet politique. Elle abrite en son sein à la fois les exploités et les exploités. Sa crédibilité prend ainsi l'allure d'une duplicité. Sous la bonne nouvelle qu'elle annonce, il se cache une mauvaise nouvelle : la bonne nouvelle, c'est le salut des pauvres ; la mauvaise nouvelle, c'est le mépris des pauvres.

authenticité du mystère de foi

Telles peuvent être les conclusions d'un observateur extérieur qui ne partagerait pas la foi profonde de l'Église. Pour qui pénètre l'essence de la vie chrétienne, l'ambiguïté apparaît inévitable. A la suite du Christ, Homme-Dieu, mort et vivant, les chrétiens sont « dans » le monde sans être « du » monde. Ils croient que Dieu aime le monde au point de lui donner son Fils, mais que son Royaume n'est pas de ce monde. Incarnés dans l'histoire des hommes avec le Christ, ils doivent s'engager dans tout effort positif de développement social et national. Ils paraissent ainsi prendre position pour les forts. Morts à la corruption du monde avec le Christ en croix, ils doivent aussi prendre leurs distances et mener une vie cachée « avec le Christ en Dieu ». Ils paraissent ainsi ouvrir un refuge intérieur à tous les faibles du monde et favoriser leur évasion des responsabilités temporelles. Le messager du Christ ne peut qu'être un signe de contradiction, comme son Maître, un homme déchiré vivant en son propre corps la genèse douloureuse des enfants de Dieu. La faiblesse des chrétiens provient de leur manque de foi en la vie du Christ ressuscité. La résurrection inclut et transcende les deux phases précédentes d'incarnation et de mort. Certains chrétiens croient en l'Incarnation et s'engagent politiquement ; d'autres, en plus grand nombre, croient en la mort du Christ par amour et trouvent refuge sur le calvaire. Peu ont assez de foi pour déboucher dans la joie de la résurrection.

révélation sacramentelle du salut

Il appartient aux croyants de révéler le mystère de la Vie nouvelle en Jésus Christ. L'amour divin touche tous les hommes, quelle que soit leur religion. Les fidèles du Christ ont pour mission de proclamer l'existence de ce trésor caché dans la vie des hommes. Ils le font en reproduisant les gestes salvifiques du Christ : offrande et partage du pain eucharistique, pardon des péchés, etc. L'Eglise est au service de ces mystères du salut. Mais il peut lui arriver d'obscurcir le salut en Jésus Christ au lieu de le révéler. Cette aberration se produit quand elle prend la place du maître. Dépositaire et ministre des « moyens de salut », l'Eglise tend à se considérer comme patronne des sacrements et croit posséder le monopole du salut des hommes. La personne du Christ et son action de salut dans la vie des hommes sont alors éclipsées. Le pouvoir discrétionnaire d'un groupe d'hommes se substitue à l'amour universel de Dieu. C'est oublier que le Dieu sauveur n'est pas lié par ses ministres. Il peut faire jaillir son esprit de sainteté dans le cœur de personnes qui n'ont jamais connu l'Eglise. Il est probablement tenté de le faire quand elle remplit mal son rôle.

les priorités dans la logique du salut

Rien par conséquent n'oblige l'Eglise à consacrer toute son activité à l'exercice minutieux d'une « pratique » sacramentelle considérée comme condition indispensable de salut. Moins nombreux, les gestes sacramentels pourraient être plus significatifs d'un salut qu'ils annoncent et non qu'ils conditionnent. La mission essentielle de l'Eglise est d'être un témoin fidèle du Sauveur qu'elle révèle. C'est dans la mesure où elle est un signe authentique du salut parmi les hommes qu'elle peut célébrer en toute vérité.

Mais de quel salut est-elle le signe ? Le salut bouddhique est atteint par une illumination intérieure, à la fois lucidité sur la douleur du monde et compréhension de la voie vers la paix : tuer le désir de vivre et le désir du moi. Le salut thaïste est le secret de la longévité ou plutôt de la restauration de la force vitale corporelle en harmonie avec les transformations cosmiques. Le salut chrétien n'est pas le fruit d'une quête intérieure de sagesse spirituelle. Il n'est pas non plus un salut social que peut offrir la simple prospérité économique. Le salut chrétien est « donné » dans une rencontre avec le Dieu d'amour. Il est manifesté dans la relation à Jésus Christ envoyé par le Père. Cette relation au Christ n'est pas une fiction imaginative, car le Christ incarné est aujourd'hui vivant en son corps constitué par les pauvres, les prisonniers, les étrangers, ceux qui souffrent persécution pour la justice. Ainsi, bien que le salut en Jésus Christ ne soit pas un salut social, il est pourtant une espérance indissociablement liée aux conditions historiques.

L'Eglise a pour mission, non pas de s'identifier au corps du Christ, mais d'en révéler la présence dans ce monde. Les croyants, habités par l'Esprit-Saint, sont appelés à discerner, à révéler et à proclamer dans l'action de grâce, la force latente de ce même Esprit dans la vie des hommes. Dans le contexte de Singapour, il n'est pas utile que l'Eglise s'essouffle à assurer son propre agran-

dissement. Il lui est demandé par contre un témoignage de lucidité de sincérité et de qualité de vie chrétienne. Les prêtres chinois qui ont choisi de vivre avec les ouvriers de la zone industrielle de Jurong sont conscients des priorités qui conviennent aujourd'hui. Etant avec les plus déshérités, ils sont plus proches du Christ et plus à même de révéler sa présence. Les travailleurs qu'ils rencontrent sont généralement de langue chinoise. Ils appartiennent à cette masse populaire où les chrétiens sont en nombre infime. Les prêtres de paroisse débordés par « l'administration » des sacrements ne devraient pas voir là une perte d'énergie. Ils devraient au contraire se sentir particulièrement solidaires d'un mode de présence qui rend leur ministère plus significatif.

Conclusion : l'expérience de Singapour face à la Chine nouvelle

Singapour peut être considéré comme un laboratoire de modernisation en contexte chinois. La précipitation du développement économique et la volonté d'indépendance politique y ont provoqué un bouleversement socio-culturel considérable. L'effet de ces changements sur la vie chrétienne n'apparaît pas encore pleinement aux Eglises trompées par la persévérance des fidèles dans la pratique religieuse. Le libre exercice des religions est d'ailleurs à peine entamé par les mesures récentes limitant les apports de personnel étranger, les activités de financement telles que spectacles ou loteries, les achats de terrain ou les permis de bâtir. Et pourtant cette modernisation rapide de style chinois est en elle-même un défi au christianisme analogue au défi lancé par la Chine nouvelle athée. Les religions sont exclues de Chine au nom du matérialisme historique marxiste. Ce matérialisme dialectique a été choisi par la Chine comme instrument idéologique de son développement national et de son indépendance. Singapour a choisi un matérialisme pragmatique libéral qui laisse une certaine marge de liberté aux religions. Ce caractère libéral est d'ailleurs attaché à la dépendance générale de Singapour vis-à-vis des apports étrangers et s'adapte aux mécanismes d'une économie du laissez-faire.

La disparité des systèmes économiques et des idéologies ne devrait pas masquer certains traits communs. Séparés de la Chine par leurs intérêts économiques, indépendants politiquement, les Chinois de Singapour n'entretiennent avec leur pays d'origine que des rapports commerciaux. Ils éprouvent pourtant un sentiment de solidarité raciale et culturelle avec la Chine nouvelle dont les réalisations ne manquent pas de provoquer leur fierté. Malgré l'anti-communisme de M. Lee Kuan Yew, on peut aussi relever certaines affinités entre son style politique et le mode de gouvernement dans la Chine de Mao : identification de la population avec son leader, prise en charge de toute la vie du peuple par le gouvernement, tendance à infuser dans les esprits une éthique de travail, de discipline, de dévouement à la cause commune de développement national, quête laborieuse de la prospérité économique. Il est vrai que derrière ces affinités, la Chine populaire a en main deux atouts que Singapour n'a pas : le sacrifice demandé à la population contribue au progrès de la Chine elle-même et ne va pas remplir les poches des capitalistes étrangers ; l'idéologie des

masses populaires créatrices de l'histoire communique au peuple de Chine un souffle que ne peut fournir un pragmatisme sans horizons.

L'entrée du monde chinois dans l'ère moderne se fait sous le signe de la philosophie ancienne des légistes : pragmatisme du développement des richesses du pays, règne des lois conçues en fonction des lignes de force de la croissance, élimination des coutumes et des rituels nuisibles à la mobilité sociale, ouverture à l'avenir et rejet du passé.

Il est vrai que l'idéologie anticommuniste rapproche plutôt Taïwan et Singapour de la tradition confucéenne plus apte à légitimer les inégalités sociales en les décorant de titres vertueux. Mais Singapour se garde de références explicites au modèle confucéen trop chinois pour une cité multiraciale.

L'intérêt de l'expérience singapourienne est peut-être de mettre à nu ce que représente la modernisation en contexte chinois à l'écart des idéologies fortes qui en voilent les mécanismes en Chine populaire et à Taïwan. Le véritable défi aux chrétiens n'est peut-être pas l'idéologie marxiste athée qui véhicule encore un certain humanisme, mais plutôt l'avènement d'une société de simple matérialisme pragmatique, étayée par une technocratie dépersonnalisante. Les chrétiens de Singapour sont appelés à vivre l'Évangile dans le contexte d'un matérialisme chinois moderne. Les orientations qu'ils prendront peuvent être riches d'enseignement. Leur aptitude à surmonter le défi ouvrira une voie à l'expression de la foi dans la Chine de demain.

Singapour, Jean Charbonnier mep.

ESSAI D'INSERTION

en côte-d'ivoire

Alors que je préparais mon départ en Afrique en suivant les cours de l'I.S.T.R., je m'étais spécialement intéressé au Ghana et à N'Krumah parce qu'il s'agissait là d'un peuple et de son chef qui tentaient de sortir de l'oppression. J'essayais de voir, au travers des textes qui ont exprimé le messianisme de N'Krumah, comment la religion était récupérée par le politique pour donner un sens à une évolution qui en était dépourvue aux yeux des gens. Dans le même temps, je m'étais inscrit au département africaniste de Nanterre et je suivais des cours à l'Ecole pratique des Hautes Etudes. C'est avec ce bagage que je suis parti. M. Desroches m'avait dit : « Prépare une thèse »... Il m'a même envoyé en Afrique quelques pistes de travail.

les premiers mois

En septembre 1970, j'arrivais en Côte-d'Ivoire, au poste de Tankessé, situé sur l'axe routier d'Abidjan à Bondoukou. J'entrai dans le système des "tournées", c'est-à-dire des visites régulières d'une série de villages. Ce moyen ne me parut pas très efficace. Alors je commençai par augmenter la durée de ces tournées. Je partais pour une dizaine de jours... mais je ne connaissais pas la langue et je m'ennuyais parce que l'interprète n'était pas disponible à longueur de journée. Neuf mois durant j'ai gardé cette méthode de travail, mais cela ne servait ni l'évangélisation ni l'avancée de ma thèse...

la décision

C'est alors que s'est jouée la chance de mon premier séjour. Ce fut d'abord une entrevue très brève, mais décisive, au monastère de Bouaké, avec Vincent Guéry. Il m'a dit : « Pars sans stylo, sans carnet, sans magnéto ! ». Du moins fallait-il partir avec quelqu'un. Un ami chrétien, catéchiste à la mission, accepta de travailler avec moi. Il se nommait Simon. Il s'intéressait à sa propre culture, à ses coutumes, et non seulement à la façon de cultiver les champs. Il discutait beaucoup avec l'un de ses oncles, très au courant des traditions, des histoires et des récits. Il entrevoyait les valeurs mais aussi les incohérences qui pouvaient se glisser dans les renseignements qui lui étaient transmis...

J'ai donc demandé à Simon de quelle manière nous allions travailler ensemble. « Il faut trouver un village où il y ait un grand chef, me dit-il, pour que les vieux acceptent de parler. » Chez les Agni-Bona, il y a trois grands chefs sur le territoire qui relève de la mission. On décida de partir pour l'un de ces lieux. Le chef fut rapidement d'accord pour que je vienne loger dans son village. Il faut préciser ici qu'une chose jouait en ma faveur : ces gens portaient une très grande estime au responsable de la mission, un Père qui avait été le fondateur du Centre et comptait près de trente-cinq ans de présence dans le secteur. A cause du « vieux », on accueillit plus facilement le « jeune »...

Le village était une sorte de cul-de-sac, en dehors de tout axe routier important. A la saison des pluies, on était facilement cloué sur place à cause du mauvais état des routes. J'ai vécu près d'un an et demi en ce lieu avec Simon. De temps en temps je rentrais à la mission pour une semaine, histoire de me retaper. Simon faisait venir sa femme quinze jours par mois, puis il la renvoyait dans leur propre village afin qu'elle s'occupe de leurs plantations. Le fait de vivre ensemble vingt-quatre heures sur vingt-quatre nous a donné l'un de l'autre une bonne connaissance et une grande liberté de parole si bien que Simon pouvait me souligner les erreurs que je faisais...

L'insertion dans le village, la recherche du contact avec les gens exigeaient que je les rejoigne aux champs. Avec Simon, je partais alors travailler sur les plantations d'un vieux. Les cadeaux qu'on nous faisait en retour contribuaient à assurer une partie de notre nourriture. On me proposa de faire mon propre jardin, d'avoir mes plantations. Mais pour ne pas me trouver de nouveau coupé des autres, j'ai préféré partir avec les vieux.

Là, j'ai trouvé une première difficulté : les vieux hésitaient à travailler avec moi. Ils m'avaient assimilé à un chef. Or, le chef, en Afrique, ne travaille pas, parce que sa personne est le fondement de la prospérité collective. Si le chef se fatigue, c'est tout le dynamisme du groupe qui va en pâtir. S'il est en bonne santé, s'il est gros et gras, alors les femmes accouchent bien, les enfants sont en bonne santé, les travaux réussissent. Ils ne voulaient donc pas me laisser partir en brousse, aux plantations : quand un chef est blessé par exemple, il faut sacrifier un taureau à la terre. Si le chef blanc est mordu par un serpent, que fera-t-on ? Devant chez moi, il y avait un trou d'eau, un vrai nid à moustiques. Ils ne voulaient même pas que ce soit moi qui le comble.

Pendant trois ou quatre mois, « ils m'ont regardé venir », ils me laissaient entrer partout, mais sans rien dire. Ils voulaient sans doute voir mes réactions. Et d'un seul coup - je n'ai pas compris pourquoi - cela a changé : ils m'ont donné une machette... Je pouvais aller avec eux. J'ai commencé par décortiquer des gousses de cacao puis, peu à peu, ils m'ont laissé débrousser.

les relations

Je ne partais en plantation que deux ou trois fois par semaine parce que c'est extrêmement dur, surtout du fait de la chaleur. Les autres jours, je restais au

village avec Simon et l'on travaillait la langue et les coutumes. J'ai appris à Simon à transcrire les sons. Il est devenu un linguiste remarquable. Je n'avais plus besoin de magnétophone : il écoutait, il retenait tout le conte ou l'histoire et il me transcrivait cela d'une manière impeccable.

Peu à peu se nouaient des relations. Le matin, avant de partir en plantation, nous faisons le tour du village pour saluer les gens ; de même le soir, entre quatre et sept heures. C'est là que j'ai appris beaucoup de choses. On ne parlait pas de catéchisme, mais on parlait de la vie, d'un malade, d'un mort et cela provoquait souvent des discussions.

Au début, c'est moi qui posais beaucoup de questions. Mais à la fin je n'avais plus besoin d'en poser : on était en communion. Je me rappelle que huit jours avant mon départ du village, le frère du chef était mort. Il y avait une série de danses, de cérémonies, le chef des jeunes gens s'est levé pour danser. Puis il est venu vers moi et il m'a dit : « Tu as compris ce que j'ai fait là ? » J'ai dit : « Non ». Alors il m'a expliqué. Mais quelques mois plus tôt, c'est moi qui aurais posé la question : qu'est-ce que tu as fait ? Mais il s'est produit une inversion de rapports si bien que les gens prennent maintenant les devants. Quand je suis parti, ce jeune m'a dit : « Il faut me dire une chose : ton village, où est-il ? Est-il là où tu pars ou bien est-il ici ? Alors, si c'est ici, il ne faut pas que tu restes longtemps absent. Il faut que tu reviennes ». Je lui ai dit : « Rassure-toi, je reviendrai « poser ». C'est pourquoi je suis revenu cet été. Certes, je n'étais affilié au village ou à un lignage ni par l'origine ni par le mariage. Mais j'étais comme le petit frère de Simon. Cette situation, apparemment factice, me donnait en fait tous les droits et toutes les obligations d'un petit frère. Une fois que tu arrives à une amitié qui fait que tu ne discutes plus seulement des moutons ou des vaches - encore que cela ait de l'importance - tu sens que tu peux accrocher. Dans la suite, j'aurais pu m'insérer dans quinze autres villages, mais j'appartenais déjà à deux, cela suffisait amplement. Je ne dis pas que c'est le style définitif que j'adopterai, mais voilà où j'en suis. J'ai deux villages parce que, au bout de seize mois, j'ai dû rentrer avec Simon chez lui où sa famille commençait à protester. Elle pensait qu'il devait gagner de l'argent en travaillant avec un Blanc. Les racontars allaient bon train... alors qu'à certains jours, ni lui ni moi n'avions un sou pour payer un épi de maïs. Simon travaillait ainsi parce que cela lui plaisait et qu'il y voyait une importance pour la communauté chrétienne. Il m'a dit un jour : « Si tu n'avais pas été Père, je n'aurais pas agi ainsi ».

J'ai donc passé les derniers mois de mon séjour en Côte-d'Ivoire dans le village de Simon. Je partais aux champs avec lui ou avec le chef (parce que Simon est d'une famille de chefs). Ainsi s'établissait tout un réseau de relations. Des mois entiers, j'ai discuté d'histoire avec l'oncle de Simon, mais jamais de religion. Il savait qui j'étais ; moi, je savais qui il était ; mais nous parlions d'histoire... Il vient de mourir poitrinaire. Huit jours avant sa mort, il a appelé Simon et lui a demandé : « Dis-moi pourquoi le Père a fait cela ? » Il a fini par réclamer le baptême au grand scandale du chef du village qui, pourtant, est un chrétien... J'ai appris ces détails par une lettre de Simon.

Je crois que la communion passe par le fait d'une dépendance mutuelle. Ce qui

fait peur en mission, ce sont les bâtiments, et non seulement à moi mais aux Africains eux-mêmes. On s'est créé un monde avec une palissade autour qui n'est pas simplement celle des murs, mais celle d'un univers clos dans lequel les gens ont beaucoup de mal à entrer. Bien sûr, il y a quelques Africains qui ont l'habitude de vivre avec nous, mais je ne parle pas de ceux-là. Je parle du villageois qui ne fera pas le pas pour venir te voir. Puis, même s'il venait, cela ne collerait pas : tu serais en position de supériorité. Alors je crois qu'il n'y a qu'une chose qui ait de la portée : c'est de dépendre matériellement de l'Africain, c'est-à-dire que tu lui demandes la maison, la nourriture, tout ce qu'il te faut, non pas pour vivre en parasite, mais pour vivre avec lui. Evidemment, il faut de la cohérence : si tu lui demandes ces choses et que, par derrière, tu ramènes des billets, si, à côté du riz qu'il t'offre, tu achètes du pain, alors c'est foutu. Mais si tu reçois ce qu'il te donne, le matin tu as un épi de maïs, une banane, tu manges deux fois par jour, le matin et le soir. C'est vrai qu'au début tu crèves de faim, mais s'ils voient que tu ne prends pas plus, que c'est sérieux, que tu dépends d'eux matériellement, le reste suit : ils te voient aussi prêt à dépendre culturellement d'eux. Au contraire, si tu te parachutes, si tu te recrées ton monde autour de toi, il y a de nouveau deux univers qui ne communiqueront pas, c'est-à-dire que les bâtiments et les styles extérieurs de vie vont faire écran à la relation qui devrait normalement s'établir...

l'évolution des rapports

Les relations ont suivi, un peu sur le mode de celles que j'ai entretenues avec Simon. Pour lui, au début, j'étais une sorte de bête curieuse, parce qu'il faut bien dire qu'ils ont une certaine image du missionnaire et que je ne correspondais pas à cette image. J'étais une bête curieuse, mais qui ne faisait pas de mal. Alors, Simon s'y est fait : peu à peu, il a pris de l'autonomie dans la relation et il m'a parfois drôlement secoué.

Il me voyait par exemple réciter tous les jours quelque chose : c'était mon bréviaire. Un jour, il m'a dit : « Qu'est-ce que tu fais là ? » J'ai expliqué tant bien que mal que je priais, que c'était la prière de l'Eglise, les psaumes. Alors il m'a dit : « Tu n'as pas un autre bouquin ? » Il y avait là le bréviaire d'un autre Père. Je le lui ai donné. Au bout d'un an, il priait le bréviaire avec moi tous les jours et on le faisait lentement, parce que, lui, ne cavalait pas... A la fin, il ne comprenait plus que je puisse faire quelque chose seul en le laissant de côté...

Les gens du village ont vite vu que c'était un travailleur. Moi, quand je rentrais de la plantation, j'étais crevé et je me couchais à dix heures. Lui, après le travail, il passait dans les cours et il restait jusqu'à deux ou trois heures du matin. Il expliquait aux gens du village pourquoi j'étais là. Son témoignage passait : les gens voyaient un type qui avait une famille mais qui pourtant pouvait se consacrer à quelque chose qui n'était pas lucratif. Ils comprenaient qu'il n'était pas un paresseux.

Il faudrait parler longuement de diverses relations avec les païens, avec la chefferie, avec les musulmans. Ces derniers sont surtout des étrangers, mais il y a pourtant parmi eux des Agni qui se sont convertis à l'islam. Les musulmans ont de l'argent. Comme les Agni dépensent beaucoup surtout pour certaines cérémonies, ils se font musulmans, croyant s'enrichir davantage (« Ta dette t'est remise si tu te fais musulman »).

J'ai eu des rapports avec les musulmans surtout au sujet des malades et ces rapports ont été bons, même si la maladie pose de difficiles problèmes de relation du fait des implications religieuses.

l'ouverture possible

On pourrait penser que les relations privilégiées avec un village ou deux coupent des autres. Il n'en est rien. Je rayonnais d'abord là où je pouvais aller à pied. Je pouvais également prendre le taxi comme les Africains eux-mêmes. Au bout d'un mois, même les villages qui n'étaient pas sur le territoire de la mission savaient où j'étais installé. Des gens venaient et disaient : « Pourquoi tu ne passes pas chez nous ? » Je répondais : « Bon, je vous rendrai votre politesse ; j'irai vous voir ». Le vendredi, on ne travaille pas ; alors je partais le jeudi soir... L'implantation dans un village n'est donc pas une coupure, au contraire, c'est un moyen de relations vraies...

relation avec la communauté chrétienne

Dans les deux villages il y avait une communauté chrétienne. Je n'ai jamais fait la catéchèse puisqu'il y avait les catéchistes. J'ai rendu service quand la communauté chrétienne le demandait, par exemple pour la messe ou les cérémonies pénitentielles. J'ai tenté de rendre service mais je n'ai jamais suppléé ou évincé le chef de la communauté ou le catéchiste. C'est peu à peu que j'ai trouvé comment me situer autrement qu'eux.

Au départ, mon attitude n'était pas tellement désintéressée : il fallait que je trouve du matériel pour faire ma thèse. Mais j'ai compris assez vite la difficulté : si les gens s'apercevaient que j'étais venu en quête de matériaux, c'était perdu !

J'ai donc senti qu'il fallait être désintéressé au maximum pour être ami au maximum. Et là, je rejoignais le but même de la mission. La seule « technique » missionnaire, c'est la charité : si nous avons quelque chose à faire en Afrique, à mon avis, c'est de réussir la communion avec les gens, la même communion que Jésus a tentée avec les Juifs, avec l'humanité. Depuis mon retour en France, j'en suis encore plus persuadé : quand je vois les difficultés, ici à Paris par exemple, pour rencontrer les Africains en vérité, toutes les incompréhensions qui viennent de présupposés, singulièrement au sein de l'Eglise, je me dis que la première chose à faire, c'est de réussir une communion

désintéressée, au-delà des systèmes. Tout ce qui peut m'aider à une communion plus vraie, l'apprentissage de la langue, la compréhension des traditions et des rites, le partage quotidien dans la vie, tout cela je veux le développer, non pas pour leur enseigner qui ils sont, mais, en les reconnaissant différents de moi, pour m'appauvrir et trouver la possibilité d'un dialogue. Je ne les contraindrai pas : « Si vous voulez m'accepter pour vivre avec vous, on peut dialoguer... ce dialogue est enrichissant pour moi. Peut-être le sera-t-il aussi pour vous... »

relations avec la « mission »

Un des aspects de mon insertion dont je me félicite, c'est de n'avoir jamais rompu avec le centre de la mission. J'y revenais régulièrement pour retrouver les collègues, pour chercher mon courrier... et pour me retaper. Mais les autres aussi venaient chez moi. Il y avait là une communication qu'il ne fallait pas rompre. Pour certains sans doute, mon idée était celle d'un intellectuel un peu farfelu qui avait besoin de faire une thèse. Cela durerait quelques mois, puis il ferait comme les autres. Mes absences longues et fréquentes étaient évidemment pénibles pour celui qui restait seul au centre. On put résoudre le problème par l'arrivée d'un jeune Père italien, ce qui permit de reconstituer une équipe de deux personnes présentes au centre tandis que je demeurais dans les villages.

Souvent, j'ai discuté de mon insertion avec le responsable du centre. Il a compris et m'a beaucoup soutenu. Certes, je n'ai pas dit aux autres missionnaires : voilà ce que je fais, car je n'avais de leçon à donner à personne. Mais quelques-uns - je le crois - se sont aperçus qu'il s'agissait de toute autre chose que d'une simple préparation de thèse. J'ai surtout gardé des relations avec l'évêque. Il est venu me voir deux fois, très simplement, sans trop se manifester au village. Nous avons discuté de mes travaux, des relations avec les villageois et surtout de l'esprit sous-jacent à toutes ces démarches. Quand j'ai dit au village : « Je m'en vais chez Simon, je reviendrai de temps en temps vous saluer », l'évêque est revenu pour présider la fête du départ. Au premier rang, il y avait les chefs du village et les chefs des musulmans. Ces derniers avaient eu quelque scrupule : ils ne savaient pas si les chrétiens les accepteraient. On leur a dit : « Nous ne voudrions pas que votre présence soit une violation de votre conscience ou une contrainte. Mais de notre côté, il n'y a pas d'empêchement, bien au contraire ». Et la fête fut la consécration d'une communion.

vers un retour

Jusqu'à présent j'ai travaillé avec Simon et à mon avis, cela a bien marché. Maintenant j'aimerais travailler avec d'autres. Les deux villages amis, je ne les abandonnerai pas, je les retrouverai de temps en temps, dix jours, ou quinze jours. Mais je souhaite m'installer dans un autre lieu, même si c'est en pleine forêt, même si c'est un campement. Je peux proposer aux gens la même

démarche : « Est-ce que tu acceptes que je sois ton petit ou ton grand frère ? » avec tout ce que cela suppose comme démarche d'approche... L'outil que je me suis donné, l'ethno-linguistique, me sera un moyen de mieux comprendre, d'entrer en communion et de donner peut-être un meilleur témoignage de ma foi.

Car il y a des possibilités de communication. J'ai vu une fois Simon s'extasier sur le récit de la création de l'homme et de la femme, sur Eve sortie de la côte de l'homme. Tout à coup, il s'est mis à rire. Je lui ai dit : « A quoi penses-tu ? » Il m'a répondu : « Voilà le mariage tel que nos ancêtres le faisaient ! Tu vois, Dieu a sorti Eve du corps d'Adam, puis, quand celui-ci s'est réveillé, il lui a « confié » Eve. Et Adam et Eve furent heureux. Mais c'est comme cela que nos ancêtres « confiaient » une femme à un homme ». Ainsi donc, à un moment donné, Simon a pu faire le lien entre la Parole et sa culture. Ce lien n'est peut-être pas toujours aussi lumineux, mais il lui permet de s'engager dans sa lecture. Je souhaiterais que d'autres le fassent et qu'ensemble, ils puissent échanger leurs lectures. Là se ferait, me semble-t-il, une bonne formation des **catéchistes**.

Il me semble qu'une telle approche renouvelerait aussi la formation des séminaires. On se contente souvent d'une lecture « impressionniste » pour analyser une situation, procédé qui est à bannir. C'est là que les méthodes scientifiques peuvent nous aider. Je prendrai un exemple ; j'ai travaillé longuement la question des funérailles. Au point de départ, les villageois considèrent la mort comme un accident individuel qui est totalement négatif. Quand une mort arrive dans un village, on inverse tous les rapports : on ne travaille plus dans les champs, on ne mange plus, on ne dort pas, on n'a pas de relations sexuelles avec son épouse. Pour donner le signe de la mort, on inverse le cycle normal de la vie. Le sens de ces rites est de faire passer petit à petit de ce moins à un plus, le plus qui sera atteint quand le mort sera devenu un ancêtre, qu'on ira implorer, qui vous donnera la prospérité, la vie. Alors, tout le déroulement des funérailles, qui s'étale de quinze jours à trois mois, se situe sur ce trajet du moins au plus : on réduit peu à peu le champ du moins jusqu'à ce que le mort soit devenu tutélaire. C'est ce rythme-là que les abbés africains devraient dégager, sur ce rythme-là qu'ils devraient créer une nouvelle liturgie, un nouveau style d'enseignement...

Je reste entre temps en relation avec mes deux villages par l'intermédiaire de Simon qui est comme mon « kra », mon double dans la langue des Agni. D'ailleurs lui aussi aime retourner chez eux. Par ailleurs, je suis revenu cette année pour que la coupure ne soit pas trop longue, pour montrer que la communion dure toujours. Pour les remercier, c'est moi qui ai offert au village le sacrifice « à la chaise ». Il s'agit de la chaise royale qui incarne les ancêtres d'où découle le pouvoir des chefs. C'est vraiment le fétiche le plus sacré, elle est conservée dans une chambre spéciale. J'ai eu le droit de faire la prière. En fait, ce n'est pas moi qui l'ai prononcée parce que ce n'est pas le chef du village qui parle, mais son interprète. Dans le premier village, c'est Simon qui portait ma parole. Je leur ai dit : « Pour vous délier vis-à-vis de vos ancêtres, à cause des renseignements que vous m'avez donnés, pour marquer notre communion, pour marquer aussi, en tant que chrétiens, que les esprits des morts ne sont pas des

constructions humaines, je vous offre un sacrifice ». Dans l'autre village, c'est la fille de la reine-mère, qui était chrétienne, qui a fait la prière en mon nom. Elle était l'aïeule féminine la plus proche des ancêtres, celle qui peut parler aux morts, celle par qui passe le flux de vie, parce que c'est grâce à elle que le roi est roi.

Tout cela je l'ai fait en accord avec la communauté chrétienne ; ce sont eux qui ont été les intermédiaires. Les chrétiens étaient donc dans le coup par leurs dirigeants. A l'heure actuelle, le rapport chrétiens non-chrétiens est meilleur. On ne soupçonne plus les premiers d'être opposés aux coutumes. Nous ne sommes pas là « pour abolir, mais pour accomplir »... l'essentiel, c'est de réussir une communion profonde avec les gens. Le reste ne peut être que moyen dans cette visée. Certes, on réussit tous une certaine communion, mais il faut savoir si on peut aller plus loin. Il faut donc pouvoir partager le travail, les soucis des gens, leurs problèmes et leur vie quotidienne. Il faut participer à un monde culturel qui est en train de bouger, mais le faire sur un plan d'égalité, de réciprocité, en acceptant toujours d'être remis en cause... Finalement, j'ai été le premier bénéficiaire de cette démarche apostolique...

Côte-d'Ivoire, Jean-Paul Eschlimann

TÉMOIN BALLOTTÉ

au japon

Neuf ans de travail effectif dans la banlieue de Tokyo ; marée humaine, marée urbaine. Petit grillon qui siffle dans le tohu-bohu et les chassés-croisés a brutissants de la plus tentaculaire mégalopolis de la planète. Accélération, rendements, bla-bla-bla, compressions ; les rouages tournent et grincet de la grande machine économique ; l'homme est broyé en politesse, tous les grillons y compris ; les machines électroniques se trompent et les sondages d'opinion dispensent de penser par soi-même ; il ne reste bien souvent qu'à ouvrir la bouche, gober et rejeter un produit mal digéré pour laisser la place au suivant. L'apprenti sorcier ou bien encore l'oppression du genre « boléro » (celui de Ravel bien sûr), voilà le fond sonore des trames quotidiennes, back ground des journées de travail... ou de bricolage. Travail profane, travail pastoral, travail missionnaire ? salarié ou gratuit ? original ou incolore ? prenant ou ennuyeux ? conscientisé ou mécanique ? Plutôt un cocktail de tout cela. Suis-je venu baptiser ou seulement témoigner ? rencontrer et vivre simplement tel que je suis ? Un peu de tout cela sans doute, encore que ce ne soit absolument pas coordonné et très peu cohérent.

D'ailleurs je ne me pose ce genre de questions que lorsqu'on me les pose de l'extérieur. « Peux-tu nous fournir ton témoignage ? » - Pourquoi pas après tout ; mais un peu comme un reportage en direct, répondant à un interviewer qui m'interpellerait dans la rue. Il y a ceux qui s'interrogent sur le témoignage des autres et ceux qui font du témoignage comme Monsieur Jourdain faisait de la prose. A côté de ces derniers, il y a les forts en thème ou en menuet qui reprennent leur prose banale pour la faire rimer et sonner sur une mélodie plaisante. Après tout, pourquoi pas ? C'est également leur droit et il faut de la poésie dans le monde.

Tout témoigne et dans tous les sens. Cette vérité claire comme le jour ramène mon témoignage à des proportions bien modestes. L'Eglise triomphante n'est pas de ce monde et, pour le moment, je ne suis pas encore témoin de cette Eglise-là. Des témoignages circulent, virevoltent, s'entrecroisent dans des gerbes folles et hétéroclites. Tous les objets disposés autour de moi témoignent d'un univers et me transmettent des bouts de message plus ou moins clairs ou dilués qu'il me faut décrypter si je m'en donne le temps ou si on me le donne. Même

les natures mortes témoignent d'un monde et le signifient dans la mesure où il y a un lecteur pour percevoir et interpréter.

Je vois des séries d'objets sans âme et d'hommes qui constituent l'enveloppe de mon existence. C'est un peu comme une vaste forêt de lampes multiples qui clignotent plus ou moins brillamment. Et dans cette nappe de lumière, je ne suis qu'une petite ampoule made in France qui clignote à sa façon et n'est perçue que par quelques paires d'yeux plus ou moins avertis et informés. Rayonnement limité, noyé, ballotté dans le grand fourre-tout mégapolitain. Il y a bien trop de clignotements et d'étincelles autour de moi pour que mon petit bout de chandelle soit perçu par beaucoup... d'autant que je suis souvent occupé à l'abriter d'un courant d'air un peu vif qui risquerait de le souffler.

Et pourtant certains me perçoivent ou disent me percevoir, non pas tant tel que je suis, mais tel que je leur apparais, ou encore mieux, tel qu'ils s'imaginent que je suis, suivant un certain nombre de clichés permettant de classer dans le champ visuel les différents objets qui se succèdent, et cela sans trop d'effort d'approfondissement. Tout récemment, un jeune garçon de cinq ans qui s'inquiétait de savoir si j'étais *un vrai étranger*, me fit connaître bien simplement son interprétation sur ma présence au Japon : c'était à cause de la guerre que j'étais venu, parce que le Japon avait perdu la guerre. Inutile de dire qu'il ne faisait que répéter naïvement et sans détour ce qu'on disait dans sa famille sur mon compte. En la circonstance, j'étais bien témoin de la guerre quoique je ne l'ai point fait exprès. C'est comme au théâtre : il y a les effets recherchés et les effets imprévus.

Pour connaître en vérité le sens et la portée de son témoignage sur le milieu moyen environnant, il faudrait pouvoir pénétrer dans les foyers et surprendre les conversations des gens sur son propre compte. Malheureusement la politesse et la tranquillité exigent la plus grande discrétion. On ne connaîtra pas ou très peu seulement, les retombées de son témoignage. C'est le grand risque, tout gratuit et sans calcul.

De toute façon, je dois bien être perçu aux yeux de beaucoup comme un personnage insolite. Il n'y a pas de doute que mon style de vie et ma présence apparaissent bien souvent pour le moins originaux, d'autant qu'on ne peut pas dire - si l'on considère l'histoire du Japon - que dans l'ensemble, les Japonais aient bien digéré les frottements avec d'autres cultures. Ne serait-ce pas cet aspect insolite et original qui serait une forme de témoignage. Insolite et original, malgré les efforts d'acculturation pour ne pas faire figure trop étrangère ou trop étrange. Insolite parfois même, parce qu'ayant réussi une certaine acculturation, je pense m'être assez bien adapté au milieu. « Car enfin, me disait une brave femme, c'est tout de même un peu bizarre qu'un étranger se comporte en tout point comme un Japonais... » On pourrait dire en effet que ça ne se fait pas, que ce n'est pas dans l'ordre habituel des choses, au moins l'ordre que les gens s'imaginent. Cela fait tellement drôle qu'un étranger parle japonais comme un Japonais ou presque, que la tentation est grande de le considérer un peu comme un jouet, réaction de la fillette à qui on aurait mis dans les mains une poupée qui cause...

J'ai donc dû témoigner bien des fois sans m'en rendre compte, sans savoir la portée de mon témoignage, ou en ne saisissant que des bribes, des retombées de la façon dont les gens réagissent à ma présence ou à mon comportement : « Faut pas rigoler avec lui... - il a drôlement de l'humour... - il est très souvent absent de chez lui, qu'est-ce qu'il peut bien fabriquer, toujours sorti en voiture ; il a l'air vraiment occupé au point qu'on est gêné de venir le déranger... - il paraît qu'il sort de temps en temps à la télé ou dans les journaux... - j'aimerais bien le rencontrer, mais j'aurais trop peur d'être découvert... - il conduit très vite, c'est bien connu... - son sermon de Noël 1973, on s'en souviendra longtemps... - il ressemble à Jean-Paul Belmondo... - il a des airs d'Alain Delon... - avec son galurin, il a l'air de Jean Gabin... - il a des décisions bien trop rapides et n'aime guère tergiverser... - quand il dit la messe, il a tout à fait l'air d'être un autre personnage... ». Et le reste ! Mais finalement, je me demande si ce n'est pas ce niveau-là qui compte pour les gens ; à travers ce niveau de réflexions et de commentaires se dessine un personnage qui pourrait un peu traduire le Christ à des moments privilégiés...

Témoigner, c'est adresser un message auditif, visuel, intellectuel ou autre, mais j'ai bien l'impression qu'en définitive, ce qui frappe le plus, ce n'est pas tant ce qui est adressé à la compréhension du partenaire que ce qui touche son imagination. Les gens nous visionnent, nous dévisagent, nous perçoivent à travers des images parfois stéréotypées, parfois originales. On est perçu par sa forme, son expression physique, le timbre de sa voix ou la couleur de sa cravate. Le fait de balayer vigoureusement le devant de sa grille en dit plus qu'un article ou un discours. Je me suis fait tailler une veste de travail d'une coupe spéciale et d'une couleur inédite, ce qui me permet de faire des travaux salissants sans trop d'inquiétude. J'ai une série de chapeaux, de cravates, une soutane coupée à Hong-Kong et des vêtements liturgiques d'un certain style sobre et très enveloppant ; au cours d'une même journée, je change je ne sais combien de fois de style. J'ai une voiture de couleur voyante : elle fut rouge vif, elle est jaune or actuellement. J'ai bien conscience de jouer un personnage ou une série de personnages. Je peux bien faire un discours vaseux ou filandreux, l'auditoire aura surtout retenu la couleur de la cravate ou l'expression du visage sévère ou relaxé.

Il est perpétuellement ressassé que la civilisation contemporaine est largement façonnée par toute l'artillerie des moyens de communication sociale qui bombardent à longueur d'année des profusions d'images de toutes colorations. Alors, que sera le témoignage dans ce feu d'artifice ? S'agit-il de frapper l'intelligence ? de frapper le cœur ? Bien sûr, il faudrait arriver à cette communication intime et intériorisée. Mais encore : n'aurait-on pas à prendre plus en considération la puissance de communication que représente l'imagination ? Beaucoup de gens, surtout dans le petit peuple, sont structurés mentalement à partir de stimuli imaginatifs.

C'est ainsi que l'espace de lumières multipliées où j'ai à me mouvoir se révèle à moi comme un immense plateau de théâtre où tout le monde est acteur et spectateur. Il n'y a pas « celui qui témoigne » et « ceux qui reçoivent le témoignage » en applaudissant ou en sifflant, mais un grand chassé-croisé où le mien est noyé, bien qu'il rentre tout de même pour une petite part dans le livret de

la comédie qui se joue. Mon imagination est frappée aussi par ceux qui sont sur le plateau avec moi, et ils témoignent sans le savoir, d'un univers, d'une vie que je visionne : sérénité, discipline, dégoût, ennui, fébrilité, compétition, joie de vivre, amour... Après tout, le Christ n'a-t-il pas frappé les imaginations en même temps que les cœurs avec ses paraboles très colorées et ses signes et miracles parfois très spectaculaires ?

Puis-je prétendre témoigner à sens unique, comme si aucun de ceux qui m'entourent n'était appelé à témoigner lui aussi, même différemment, surtout s'il joue dans la grande comédie humaine un rôle voyant, influent ou prépondérant : témoignage de justice, de paix, de compréhension, de non-violence ou de service, ou bien encore recherche de se détacher des contingences, recherche d'un mieux-être social ?

Un parmi mille, parmi cent mille, tel est mon témoignage. Il devrait être - ou voudrait être un témoignage du Christ. En fait, il ne l'est que très peu, car quelle que soit l'attitude prise, l'imagination et la perception des partenaires fait que le témoignage est surtout perçu comme celui d'un pays (France, Europe) ou d'une institution (Eglise), ou encore d'une culture (civilisation occidentale, christianisme, rationalisme). Il y a en plus les touches personnelles qui font que souvent je ne suis le témoin que de moi-même. Mais c'est à travers tous ces écrans que, finalement et sans mise au point d'un projet très conscient, le témoignage du Christ peut cheminer mystérieusement.

Il y a cependant des moments privilégiés où, évangile en main, il m'est donné de raconter le Christ et de le transmettre. Tout le reste devrait pouvoir mener à ces moments, mais actuellement, pour ma part, ici, au Japon, le témoignage et la mission seraient plutôt dans une phase bien antérieure et la plupart de mes activités sont orientées d'abord à me faire connaître tel que je suis avec mes originalités et mes manques. Après quoi, je dirais volontiers : « On verra bien ». Ce sera sans doute à une autre génération de passer à une phase plus claire et plus immédiate.

Témoignage de celui qui ne fait que passer ; présence éphémère mais qui peut produire un certain nombre de chocs initiaux, à n'importe quel niveau, sur n'importe quel sujet : politique, social, éducatif, culturel, religieux, folklorique, récréatif, et par n'importe quel moyen : réunion, rencontre individuelle, visite de famille, articles, livre, conférence, cérémonie...

S'il fallait exprimer les choses de façon plus concrète, il me semble pouvoir dire qu'une vie missionnaire doit être organisée de telle manière qu'une partie de son temps soit consacrée à l'animation d'une communauté chrétienne, de type paroissial ou non, et une autre à des activités profanes dans la cité, le tout constituant le champ de témoignage, car l'Eglise et la communauté chrétienne en sont également le lieu. Là aussi un gros travail est à faire : il faut témoigner en vue de l'aggiornamento de la communauté pour une plus grande ouverture et pour l'éducation d'une conscience plus réaliste de la foi. Le témoignage consistera à entretenir le sens que rien n'est acquis et fixé et que tout est à faire, que l'Eglise vivante est une Eglise mobile qui compte sur la créativité de tous et non point un lieu de consommation de quelques sacrements ou céré-

monies, encore moins une communauté de possession tranquille de quelques dogmes figés et immuables. A ce stade, il n'y a pas de problème à se situer dans une certaine ligne de l'Eglise et à se présenter comme prêtre de cette tendance, en clarifiant le plus possible ses positions ou prises de position, et surtout en prenant la peine de s'expliquer longuement.

Un public bien informé sera réceptif s'il comprend le pourquoi des choses, dans le cadre de l'Eglise et de l'histoire, et surtout si on lui présente, en parole et en acte, une vision de foi cohérente et vivante.

Tel pourrait être mon petit projet missionnaire, mais comme je n'ai pas l'habitude d'écrire noir sur blanc, je ne fais qu'aligner, dans l'ordre de leur jaillissement, certaines convictions de ma vie quotidienne... alors que je viens d'aller me renseigner sur le prix de superbes cymbales chez le brocanteur du coin. Pourquoi des cymbales. N'y aurait-il pas là comme un symbole dans l'ordre de ce que voudrait être mon témoignage ?

Japon, Jean Waret mep

POUR ANNONCER LE MYSTÈRE DE DIEU

21 ans au mali

Deux sessions m'ont amené récemment à faire le point de vingt et un ans d'apostolat au Mali et le témoignage qui suit y trouve son origine. Il n'a aucune prétention à être exemplaire. Mais certaines religieuses œuvrant en Europe, devant lesquelles j'ai eu à en donner une première version orale, m'ont dit que je les avais un peu « réconciliées avec les missions » au sens traditionnel du mot. Peut-être certains y trouveront-ils écho de leurs préoccupations et matière à espérance. Cependant, c'est pour moi-même que je l'ai rédigé, comme une action de grâces au Seigneur et à l'Eglise pour ces années qui m'ont permis, entre autres, d'approfondir ce qu'est une « conversion ».

Le lieu

C'est au diocèse de Kayes, qui recouvre tout l'Ouest du Mali, que j'ai passé ces vingt et une années, d'abord comme vicaire à Kayes, puis comme responsable à Nioro du Sahel, enfin de nouveau à Kayes, comme coordinateur de la catéchèse et de l'Action Catholique et vicaire général.

En 1954, c'est un diocèse naissant - il a 7 ans - animé d'un grand espoir. En effet pendant cinquante ans, aucune fondation n'est venue étayer les 3 postes fondés dès l'arrivée des premiers missionnaires. Mais la constitution du diocèse, les vocations nombreuses alors chez les Pères Blancs qui en ont la charge, font envisager l'avenir proche comme un temps d'expansion : prêtres et religieuses plus nombreux, donc nouvelles implantations et naissance de nouvelles communautés chrétiennes... d'autant plus que certains indices permettent d'espérer une attitude plus positive envers le christianisme au lieu de l'expectative dans laquelle se tiennent jusqu'alors des sympathisants. Enfin, parmi les jeunes du pays, des vocations sacerdotales et religieuses arrivent à maturité !

Aussi, en ce temps-là, l'activité était-elle grande : visites, tournées dans des villages, même éloignés, fondations d'écoles, de dispensaires, **ouverture de bibliothèques** et de centres culturels... J'ai participé à tout cela. Nous allions à tous, musulmans ou animistes, nous disant qu'à force de semer, la moisson finirait par germer.

Cet espoir ne nous empêchait pas, je crois, d'être réalistes et les plus anciens étaient là pour nous dire de ne pas trop rêver à la « méthode » qui amènerait les foules au baptême ! Après plus de cinquante ans de présence, il n'y avait que 2.000 chrétiens environ pour cet immense territoire : 2.000 sur près de 800.000 habitants ! Pourtant que de sueurs ! que de prières !

La majorité de la population est musulmane, surtout dans le nord du pays. Des musulmans ouverts certes, ayant une vision pluraliste des « chemins qui mènent à Dieu », mais sereins dans leur foi et assez indifférents au nouveau message : que peut-il leur apporter de neuf ? L'animisme, lui, encore assez bien implanté dans le Sud, est fortement structuré et imbriqué dans la société : s'en séparer, c'est renoncer à certaines solidarités ; du moins y en a-t-il le risque !

Certaines exigences du christianisme, dont il n'est pas question alors de mettre en doute le bien-fondé, seront toujours un obstacle de taille pour des conversions : c'est ce que nous rappelaient les anciens. Et puis, la population essentiellement agricole vivait péniblement de cultures toujours aléatoires : une seule saison de pluies... et si elle se termine trop tôt, les cultures sont compromises pour toute l'année - la moitié du diocèse fait partie de ce Sahel, passé hélas ces dernières années au premier rang de l'actualité -. Les épidémies sont nombreuses, la mortalité infantile est grande. Aussi les préoccupations sont-elles marquées par cette lutte pour la vie. Ce qu'on attend d'abord de « la mission », c'est du travail, de l'aide, des médicaments. Certains, en ville, attendent des écoles. Ces villes, petites, sont essentiellement des centres administratifs et commerciaux et, s'ils attirent, ils ne procurent guère de travail. Telle est encore la situation aujourd'hui. Mais durant ces années, j'ai vécu le grand espoir qu'a représenté l'indépendance - surtout pour ceux qu'on appelait alors les « évolués » - et la fermentation d'idées qui l'a accompagnée. Le « socialisme » a été un mot magique qui a mobilisé bien des énergies et ceux qui avaient alors 20 ans, s'en souviennent avec nostalgie, aujourd'hui où, hélas ! c'est plutôt la déception et l'incertitude qui dominent !

les limites de ce témoignage

Il me fallait, je pense, situer le cadre de ma vie missionnaire puisqu'il s'agit d'un témoignage. Mais ce sont quelques faits de cette vie, ceux qui l'ont marquée, que je veux évoquer, en essayant de refaire l'analyse que j'ai faite progressivement et en marquant les conséquences qu'ils ont eu concrètement pour moi. Ne cherchant pas à être complet, je me contenterai de rappeler les faits qui ont trait à mon attitude face à la conversion des non-chrétiens, comment ils ont fait évoluer cette attitude et m'ont aidé à entrer dans l'optique ouverte par Vatican II. J'emploierai la première personne, mais je suis certain que nombre de mes confrères pourraient apporter un témoignage semblable. Surtout, je ne voudrais pas que cela cache une réalité : c'est en Eglise que j'ai vécu ces faits, que je les ai analysés ; et, aujourd'hui comme hier, je me sens très heureux d'avoir été appelé à « annoncer le mystère de Dieu », à témoigner du Christ par ma parole et par ma vie en ce diocèse.

des tournées un peu décevantes

Dès mon arrivée à Kayes, j'ai eu à effectuer des tournées dans le sud de la paroisse : une région très pauvre, de petits villages de 100 à 300 habitants, une population hétérogène, car d'assez nombreuses familles sont venues s'y installer lors de la conquête française, fuyant des régions troublées - le canton a été nommé « Liberté ». Du point de vue religieux, cette région avait compté un nombre important de catéchumènes, mais la guerre de 1940 avait empêché les prêtres de continuer à les visiter (confrères mobilisés, pas de renforts), si bien que, se sentant comme abandonnés, la plupart des catéchumènes étaient devenus musulmans. Les tournées avaient repris dans l'espoir de ressusciter un catéchuménat.

Accueil très chaleureux des gens, heureux de nous voir ; les visites sont nombreuses chez le « logeur ». Mais dès que j'essayais d'aborder le domaine religieux, les visiteurs s'en allaient, pas hostiles, mais disant : « Ce n'est pas pour nous, c'est pour tes « kalandenw » (disciples) ».

En même temps, nous cherchions à « recruter » des élèves pour notre école et il fallait bien des paroles pour convaincre quelques pères de famille : reste de méfiance envers une institution qui pourrait amener des jeunes à changer de religion, mais surtout refus d'une scolarisation dont on ne voyait pas l'utilité et qui paraissait dangereuse parce qu'elle risquait d'inciter des jeunes à quitter le village.

des « journées sociales » en ville

Des confrères avaient fondé un cercle d'amis qui regroupaient un certain nombre d'évolués, en majorité musulmans. On y discutait des problèmes familiaux, sociaux, culturels. A mon arrivée, j'ai eu à être l'animateur de ce cercle et cela a coïncidé avec la période où pointait l'espoir de l'autonomie, puis de l'indépendance, et où finalement, celle-ci vit le jour. Les réponses de la doctrine sociale chrétienne (une appellation que l'on ne mettait pas en doute alors) attiraient les gens, si bien que, dans le cadre de ce cercle, j'ai organisé, en 1958 sauf erreur, de véritables « journées sociales » avec l'aide du Secrétariat social de Dakar. Ce fut un succès ! Et je me souviens, dans le même domaine, d'une réflexion d'un des premiers ministres de ce qui était alors la République soudanaise, me disant l'intérêt qu'il portait à cette doctrine et ajoutant ; « C'est cela qu'il nous faut, continuez à la faire connaître ».

mes réactions

Les tournées me laissaient une certaine insatisfaction. Peut-être y avait-il du regret de ne pas voir se lever un catéchuménat, mais j'avais, lors de mon ordination sacerdotale, exprimé le souhait d'être affecté en pays d'Islam noir et

n'avais jamais rêvé de « grosses » chrétientés. Mon insatisfaction venait du fait que tous ces musulmans semblaient ne rien attendre de moi du point de vue religieux : « Puisque nous ne voulons pas du Baptême, vous n'avez rien à nous apporter », semblaient-ils penser, « sinon le secours de votre prière ». D'où les nombreuses demandes d'intercession à Dieu ! Je me voulais le prêtre de tous, je me refusais à réserver l'Évangile à une petite minorité. Je ne voulais pas passer aux yeux des non-chrétiens pour un simple enseignant ou un soignant... et le « malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile » de Paul retentissait à mes oreilles. Il ne s'agissait pas non plus de partir ailleurs, près de gens plus avides de la Parole de Dieu : j'aurais senti cela comme une démission. Enfin, la présence de chrétiens maliens, convertis ou fils de convertis, me rappelaient qu'ici l'Église pouvait témoigner par la parole et qu'elle n'était pas condamnée à rester souterraine ou à demeurer une « Église d'étrangers ».

Parallèlement, l'intérêt suscité par la doctrine sociale chrétienne me faisait découvrir qu'une évangélisation pouvait passer par d'autres voies que la catéchèse traditionnelle. Donner connaissance de cette doctrine, n'était-ce pas mettre en présence du Christ, amener à le rencontrer ? Ce n'était pas là activité de remplacement, permettant de s'occuper. Cette doctrine, partie importante du message du Seigneur, ne mènerait-elle pas à Celui qui en était l'inspirateur, à l'admirer, à vouloir le connaître un peu plus ? Je me souviens que, faisant le point à l'occasion de retraites annuelles, je me confortais dans la valeur apostolique de cette action. L'Islam, lui, tel qu'il était vécu et conçu, ne semblait rien avoir à proposer aux évolués. L'Église pouvait combler un vide et montrer que la foi religieuse était une source d'inspiration possible pour l'une des tâches les plus passionnantes du moment, la préparation de la société nouvelle, celle de l'indépendance.

2 / Nioro du Sahel : 1960-1970

En fin 1960, premier grand changement dans ma vie missionnaire, je pars fonder une nouvelle mission à Nioro du Sahel : terrain neuf du point de vue apostolat, pas de communauté chrétienne, pas d'œuvres (dispensaire ou école) pour justifier notre présence. Celle-ci étonne la plupart des gens : vous arrivez au moment où les autres Européens s'en vont... il n'y a guère de chrétiens parmi nous... Cette présence fait peur à certains et des jeunes se voient rapidement interdire le chemin de notre maison.

Assez vite, et surtout dans les villages que nous visitons en amis, je sens une interrogation : « Vous êtes des *marabouts*, les hommes d'un chemin que nous connaissons mal ; quel est ce chemin ? » Beaucoup ont eu des contacts avec des chrétiens en d'autres lieux du Mali ou au dehors. Les Peuls et les Sarakollés qui forment la majorité de la population sont en effet de grands voyageurs et de grands commerçants qu'on retrouve à travers toute l'Afrique de l'Ouest. Il ne suffit donc pas de se présenter en amis. Mais j'ai en mémoire mon expérience de Kayes, je ne veux pas la répéter.

Pendant plusieurs années, j'ai cherché comment répondre à cette interrogation, comment présenter « mon chemin ». Une annonce directe des mystères chrétiens ? Un appel au baptême ? Pas question en ce pays où l'Islam était vécu

en toute tranquillité. Je me serais coupé de la très grande majorité des gens. A l'imitation de ce que faisaient des confrères dans d'autres postes, j'ai songé à des séances d'audio-visuel sur les places des villages les plus « accueillants ». Et j'ai, comme eux, commencé à présenter l'histoire du Salut et la vie des prophètes de l'Ancien Testament dont le nom était familier aux auditeurs. Mais je restais insatisfait : les gens venaient, écoutaient avec sympathie, plus ou moins attentifs, certains seulement attirés par le « cinéma » ; d'autres, sensibles à l'aspect religieux. « Tout ce que tu as dit est vrai, c'est dans la Bible », me disait à la fin d'une séance un marabout. Mais les réactions en restaient à ce stade ; on était heureux d'entendre une « belle histoire » sur des personnages déjà connus. Seulement, il semblait que le message religieux n'était pas perçu... Une « histoire du salut » n'a pas du tout le même sens en Islam et en christianisme : tout ce que je disais paraissait incomplet puisque Mahomet n'y figurait pas. Enfin, je ne répondais pas à leur question et à cette époque, un griot, peut-être un peu sur la défensive et cherchant à se justifier, me reprochait en public : « Tu ne nous as pas encore parlé de ton chemin ».

J'ai alors essayé de présenter certains moments de la vie du Christ, mais cela avait l'inconvénient de ramener trop vite l'attention sur Sa Personne. « Pourquoi dis-tu qu'il est Dieu ? » On sait qu'une telle question bloque tout dialogue avec les musulmans non avertis. Les miracles ? Un « merveilleux » qui rejoignait les traditions musulmane et animistes, bien pourvues en ce domaine. Ne connaît-on pas des marabouts ou des magiciens aux pouvoirs extraordinaires ?

C'est alors que j'en suis venu à présenter les paraboles et certains passages du Sermon sur la Montagne... et que j'y suis resté fidèle. Il m'a semblé que le message qui y était contenu avait un réel impact, qu'il amenait à s'interroger sur ce que la « tradition » en disait. En introduction, je présentais Jésus comme un « guide » que j'avais découvert grâce à mes anciens, que ce qu'il disait sur Dieu et sur nos rapports avec lui, je ne l'avais trouvé nulle part ailleurs, et que, à mon tour, je voulais leur faire partager ma découverte. Ce message, je le transmettais comme on me l'avait transmis, car j'y avais trouvé lumière et joie.

3 / Essai d'analyse

Puisque ce témoignage ne veut pas être la présentation détaillée d'une expérience pastorale, je ne parlerai ni technique (matériel employé) ni pédagogie... je ne veux même pas en faire la critique. Je tiens au contraire à témoigner de la joie que cette expérience a suscité en moi - joie d'être comme le porte-parole du Christ à beaucoup de ceux qui ne le connaissaient que très partiellement (le Christ n'est qu'un prophète en Islam) - joie de transmettre à mon tour son message sur son Père ; en conséquence, joie d'enrichir une vision assez partielle et pauvre de Dieu et des rapports de l'homme à Dieu. Ainsi pouvais-je apporter la réponse du Christ aux grandes questions qu'évoque le Concile dans le début de la *Déclaration sur les religions non chrétiennes*, et la faire écouter par des gens que n'effleurait aucune pensée de conversion (au sens traditionnel du mot). J'avais le sentiment d'être au cœur de l'Evangile, de

prolonger la démarche du Christ, dévoilant le vrai visage de son Père à tous ceux qui venaient l'écouter et dont beaucoup repartaient ensuite sans être devenus ses disciples - le sentiment de remplir ma mission d'envoyé.

Cette expérience me confirmait dans ce que j'avais pressenti avec les membres du « cercle d'amis » de Kayes : prêcher Jésus Christ ne se réduisait point à proclamer le mystère de Sa Personne - un mystère qui est scandale pour un esprit formé par le Coran. De plus, transmettre son message ne peut que mener l'auditeur à s'interroger : mais qui donc est pour toi Jésus, ce Jésus dont tu as toujours la parole à la bouche ? Quelques-uns de ceux qui, parmi les auditeurs, ne s'étaient pas arrêtés au côté « cinéma » des séances, commençaient à me poser la question. C'est alors qu'une nouvelle nomination vint interrompre cette expérience et m'invita à chercher comment accomplir ce nouveau pas.

être témoin du christ

Ce que ces expériences m'ont fait redécouvrir et vivre, un théologien, qui est aussi pasteur, l'affirmait au cours des deux sessions que j'évoquais en commençant. Je le cite longuement car je ne saurais mieux dire : *Le message originel du Christ est essentiellement la révélation du vrai visage de Dieu, Père de tous les hommes, réconciliateur des exclus, des petits, des pauvres, dépassant et relativisant les lois, y compris et surtout les lois religieuses, dans la mesure où elles défigurent le vrai visage du Père en asservissant les hommes et en les divisant en justes et en injustes, purs et impurs...*

L'Eglise n'a pas pour but direct d'incorporer toute l'humanité en son sein, encore que la foi en Jésus Christ et la conversion au Royaume de Dieu selon l'Evangile connu et reconnu, soit la plus grande grâce dans l'absolu que puisse recevoir un homme... Le rôle propre de l'Eglise, sa « mission » est de prolonger l'Incarnation, la mission de Jésus, de révéler, de « rendre visible » dans le monde le visage du Royaume de Dieu selon l'Evangile et de l'annoncer aux hommes...

Si l'Eglise n'a pas pour but d'incorporer toute l'humanité en elle (encore que cela ne soit pas exclu, mais c'est le mystère de la volonté de Dieu et de la réponse des hommes), sa mission est de rendre visible le Royaume de Dieu selon l'Evangile « dans toutes les nations » (Mat 28,19). Historiquement, cette visibilité a toujours commencé par des étrangers au pays ; c'est la phase provisoire destinée à être relayée par celle où des fils du pays adhèrent à l'Evangile et, si petit que soit leur nombre, seront à leur tour sacrement et ferment de la conversion au Royaume de Dieu selon l'Evangile pour leurs frères.

Je trouve en ces lignes les raisons profondes qui me font aujourd'hui croire à ma vocation missionnaire au Mali, en cette région de Kayes où l'Eglise ne peut, à vue humaine, penser se développer numériquement d'une façon considérable. J'ajouterai ceci : je me dois de rester au service de l'Eglise du Mali, tant qu'elle le désire, pour apporter ma contribution à ce souci de « visibilité » qui est l'une de ses raisons d'être. Je me dois de participer à son désir d'accroissement, car les communautés chrétiennes sont encore bien peu nombreuses et souvent

naissantes. En combien de villages le Royaume de Dieu selon l'Évangile n'est pas encore visible !

Le même théologien nous disait : *Il s'agit d'éviter qu'une vision de foi sur l'événement chrétien, telle qu'elle s'exprime dans les dogmes de l'Incarnation, de la Trinité, de la Rédemption et déjà dans les théologies de saint Paul et de saint Jean, ne recouvre - au point de l'estomper - la mission propre du Prophète galiléen (qui est la révélation du Père).* Les faits que j'ai rapportés me font préciser : à nos yeux d'envoyés, de missionnaires, une attention trop exclusive aux « mystères chrétiens » ne risque pas seulement de nous faire estomper la révélation du Dieu Père, mais elle nous empêche, en pays musulman, de transmettre cette révélation. N'est-ce pas parce que la catéchèse traditionnelle présentait ces mystères dès le départ que les musulmans de la région de Kayes, dont j'ai parlé en commençant, pensaient que le Seigneur n'avait aucun message pour eux !

J'ai certes en mémoire la parole rapportée par saint Jean : *Personne ne va au Père que par moi.* Mais j'en porte témoignage : le message du Christ mène à Sa Personne.

en église

J'aurais pu en rester là, car je crois avoir suffisamment évoqué ce que ces vingt et un ans m'ont apporté et comment ils m'ont permis de vivre mon idéal missionnaire, en le purifiant et en l'élargissant.

Mais j'avoue être saturé des attaques contre les « institutions » et je sens comme un besoin intérieur de terminer ce témoignage par un « merci » à ces « institutions », diocèse, société des Pères Blancs, au sein desquelles j'ai vécu mon expérience missionnaire. A entendre certains, il n'est plus possible d'œuvrer dans la joie et la liberté, dans une Église qu'on charge de tous les péchés et qui a perdu son souffle prophétique ! Certes, je souffre de certaines lourdeurs, et le cri du patriarche Athénagoras retentit profondément en moi : *De l'Église, nous avons fait une institution comme les autres. Toutes nos forces sont passées à la mettre sur pied. Elles passent maintenant à la faire fonctionner. Et cela marche plus ou moins, plutôt moins que plus, mais cela marche. Seulement, cela marche comme une machine. Comme une machine et non comme la vie !* Je voudrais qu'il soit bien clair pour tous que les canons sont des indications thérapeutiques qu'il appartient à l'évêque ou au confesseur d'appliquer à chacun selon l'économie de miséricorde, comme il le disait aussi. Mais il est encore plus vrai pour moi que ces vingt et un ans m'ont permis de vivre dans une liberté que bien peu d'institutions procurent. Et, pour reprendre une image de Jacques Fesch - ce condamné à mort qui a vécu en prison une si admirable montée spirituelle - si brancards il y a, ce sont des brancards qui me laissent « un sentiment de liberté ». C'est l'Église d'aujourd'hui qui m'a permis de répondre à l'appel du Seigneur et m'a empêché d'oublier le cri de Paul : *Malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile !*

Mali, Aymar de Champagny pb

ont collaboré à ce numéro :

Roger MEHL, doyen de la Faculté de théologie protestante de Strasbourg, membre du Comité central du Conseil œcuménique des Eglises.

Jean CHARBONNIER mep, animateur des *Echanges France-Asie*, en poste à Taïpeh.

François PONCHAUD mep, missionnaire au Cambodge de 1965 à 1975, actuellement membre du Service d'Information missionnaire.

Léon TRIVIÈRE mep, ancien missionnaire de Chine, animateur des *Echanges France-Asie*.

Emile DESTOMBES mep, missionnaire au Cambodge de 1963 à 1975, actuellement professeur au C.E.R.M.

Jean-Paul ESCHLIMANN sma, missionnaire en Côte-d'Ivoire, spécialisé dans la recherche sur la littérature orale africaine.

Jean WARET mep, docteur en sociologie, au Japon.

Aymar de CHAMPAGNY pb, missionnaire au Mali.

Janine CARLES fmm, sociologue, au secrétariat pour les relations avec l'Islam.

Auguste KÉROUANTON mep, à la Formation permanente des Missionnaires.

notes bibliographiques

L'Eglise et la Mission

par Pierre Schouver

Ce livre de P. Schouver spiritain, professeur au Consortium de Chevilly de 1969 à 1975, actuellement animateur du Centre pastoral de Bangui - m'a plu par son équilibre. Il console de tant d'exagérations à sens unique ou d'approximations dont foisonnent beaucoup d'ouvrages contemporains sur le même sujet, notamment sur le thème *mission et engagement socio-politique* (pp. 131-135). On ne peut que le recommander à la lecture de tous, en particulier des missionnaires en congé qui y trouveront de quoi renouveler la théologie sous-jacente à leur pastorale.

Il comprend trois parties :

1. *Des missions à la Mission*, où la question est historiquement située dans le passé et le présent.
2. *Eglise et Mission d'après Vatican II*, où j'ai trouvé bien articulés trois documents majeurs du dernier concile : *Lumen Gentium*, *Ad Gentes* et *Gaudium et Spes*. Jusqu'ici, et dix ans après le Concile, on ne peut dire que ce dernier document ait été pleinement intégré à la théologie missionnaire. L'étude de P. Schouver avance considérablement dans cette direction.
3. *Enjeux de la mission aujourd'hui*, où l'auteur indique en quoi la réflexion conciliaire doit être poussée. *Si le rayonnement de Vatican II n'a pas encore été ce qu'on avait espéré, c'est peut-être que la distance du monde moderne par rapport à la visée chrétienne est plus profonde et complexe* (p. 108).

Dans cette 3^e partie, de beaucoup la plus originale de l'ouvrage, P. Schouver nous donne le fruit de son enseignement au Consortium en étroite collaboration avec les PP. G. Espie mep, anthropologue, et M. Trimaille mep, exégète. Quelques pages plus philosophiques (pp. 113-119) demanderont peut-être à être lues plus lentement. On y perdrait beaucoup si on se permettait de passer outre sous prétexte que le vocabulaire en est un peu plus difficile.

Paris, Jean Bonfils sma

Le Centurion, coll. *Croire et Comprendre*, Paris, 1975, 144 p.

Religions et philosophie africaines

par John Mbiti

Ce livre écrit par un Africain de formation universitaire à la fois chrétienne et anglosaxonne, nous a paru important. Et nous invitons tous ceux qui s'intéressent à la connaissance de l'Afrique ainsi qu'à la vie du christianisme africain, à le lire et à le travailler. Les préfaciers y voient à juste titre *une remarquable introduction à l'étude de la sagesse et des croyances traditionnelles* (p. 6) qui, d'après l'auteur, demeurent le fondement de la vie et des attitudes de la majorité des Africains, même des évolués et des convertis.

Dans l'introduction, l'auteur fait la remarque suivante qui mérite d'être entendue : *Si le christianisme et l'Islam ne s'emparent pas de l'homme dans sa totalité tout autant, si ce n'est davantage, que les religions traditionnelles, la grande majorité des nouveaux convertis retournera à ses anciennes croyances et coutumes pendant six jours par semaine, en tout cas, dans les périodes de crise* (p. 11).

Or, à la fin du livre, Mbiti constate que pour beaucoup d'Africains très religieux, le christianisme de la mission s'est situé bien souvent en marge de cette vie religieuse traditionnelle et même en opposition violente avec elle. *Il n'est venu signifier qu'un ensemble de règles à observer, de promesses pour l'autre monde... C'est un*

christianisme qui ne se manifeste que deux heures le dimanche (p. 290).

Nous signalerons entre autres le ch. III : *La perception du temps* (pp. 24-38), qui nous a été le plus éclairant : *Les gens fixent leur esprit non pas sur les choses à venir, mais sur les choses qui se sont passées* (p. 26). Il y a une infinité de mythes sur l'origine, mais il n'y a pas sur la fin du monde. Le futur lointain n'existe pas. Si toutes les sociétés africaines croient à la continuation de la vie après la mort - avec passage dans le Zamani ou passé lointain qui échappe à la mémoire des hommes - elles ne croient pas à une vie future meilleure. Pas d'espérance, pas de prospective. *Les Africains sont en train de découvrir la dimension future du temps*. Celle-ci contient pour leur vie des possibilités importantes et de grandes promesses (p. 38).

Un peu plus loin, Mbiti affirme qu'à cause de la perception du temps à sens unique, du « Sasa » (présent) au « Zamani » (passé lointain) qui prive les Africains d'une glorieuse espérance, *les religions traditionnelles ne peuvent que demeurer tribales ou nationales puisqu'elles n'offrent pas à l'humanité prise dans sa plus large acception, une issue, un message de rédemption* (pp. 108-109).

Après le tableau des religions traditionnelles, l'auteur essaie de voir comment se situe le christianisme en Afrique : *L'image que les Africains gardent du christianisme, dans une très large mesure, est fortement teintée de colonialisme* (p. 238). *Le christianisme missionnaire, dès le début, n'était pas préparé à une rencontre sérieuse avec les religions traditionnelles et leur sagesse d'une part, et de l'autre, avec les changements modernes qui s'opèrent en Afrique* (p. 239). Pour Mbiti, l'espérance de l'Afrique, c'est Jésus-Christ.

Bien documenté, offrant une réflexion qui éclaire et questionne le lecteur, ce livre aidera beaucoup à une compréhension des réalités africaines.

Paris, Michel Lepage pb.

Traduit de l'anglais par Christine Le Fort, aux éditions CLE, Yaoundé, 1972, 300 p.

Le Dieu Crucifié

La Croix du Christ, fondement et critique de la théologie chrétienne.

par Jürgen Moltmann

Si l'Eglise est par essence missionnaire, la théologie est par nature réflexion sur la mission. Moltmann n'est pas missiologue, mais théologien. Peu d'ouvrages cependant paraissent susceptibles de fonder la mission et d'en dégager le sens avec autant de profondeur que ceux de cet auteur. Renouvelant l'intelligence de la foi, il montre du même coup combien il est urgent de la « propager » et comment doit-être mené l'apostolat dans le monde actuel.

Refaire l'humanité à l'image de Dieu, telle est l'œuvre de Jésus-Christ. La mission est coopération à cette œuvre. *Si tu te trompes de Dieu, tu te trompes d'humanité ; tu bâtis de travers et à contresens*. Ainsi peut se résumer l'argument de Moltmann dans l'ouvrage que le P. Julien Fraigneau vient de traduire.

Dans ses ouvrages précédents (*La Théologie de l'Espérance ; le Seigneur de la Danse ; Conversion à l'avenir...*) l'auteur avait paru faire preuve d'un optimisme quelque peu naïf. « Tu ne pèses pas à son poids le péché du monde », lui répétaient les graves théologiens avec St Anselme. *Le Dieu Crucifié* manifeste à quel point la croix de Jésus-Christ est au cœur de la théologie moltmannienne. *La Théologie de l'espérance* avait renouvelé l'intelligence chrétienne de la Résurrection du Christ et, par le fait même, l'ecclésiologie et l'eschatologie. C'est l'Incarnation rédemptrice qui se trouve éclairée maintenant d'une lumière nouvelle ; et en même temps qu'il donne toute sa densité humaine au Crucifié, Moltmann dévoile le vrai visage de Dieu, le Dieu vivant de la Bible, le Dieu qui aime d'un amour d'entraîlles.

La Croix de Jésus-Christ n'est pas seulement aux yeux de l'auteur un des points fondamentaux du dogme : elle est le centre de la foi chrétienne, le fondement de toute théologie spéculative et pratique (Moltmann ne sépare jamais ces deux aspects) et en

même temps, le principe critique de toute réflexion chrétienne et de tout projet chrétien sur l'homme.

Cette thèse semble dure. Son accent n'est, pour quelques-uns, ni sympathique ni moderne. Il est pour d'autres conforme à la foi et orthodoxe. Je m'efforcerai d'enlever leurs illusions aux uns comme aux autres. Si la Croix de Jésus-Christ est le cœur et la mesure de la pensée et de l'agir chrétiens, il importe d'en dégager le vrai sens : l'auteur s'y emploie dans la majeure partie du livre.

La Croix résiste aux interprétations humaines. Moltmann écarte celles des non-croyants, souvent perspicaces mais radicalement erronées ; celles de certains catholiques qui en ont fait une sorte de culte sacralisant la société du temps. Il se montre beaucoup plus nuancé à l'égard de « la mystique de la Croix », persuadé que les pauvres opprimés voient juste quand ils considèrent le Dieu Crucifié comme leur seul vrai Dieu, *le Dieu avec eux*, mais également attentif à l'utilisation démobilisatrice dans la lutte contre le mal, qu'on a souvent faite de cette mystique. De même, il est à la fois d'accord avec l'imitation de la Croix, et soucieux de préserver la distance entre la Croix de Jésus-Christ et celle des chrétiens qui se mettent à sa suite, apôtres, martyrs ou moines, en portant « leur » croix. Irréductible à toute interprétation humaine, la Croix ne trouve son sens que dans *une théologie elle-même crucifiée* (Rahner), crucifiante, incapable de comprendre ce mystère parce qu'incapable de comprendre Dieu qui s'y révèle ; mais, par là, une théologie libératrice de toutes les limites humaines.

Moltmann précise longuement en quoi a consisté la Croix du Christ. Sa foi en la divinité de Jésus le conduit paradoxalement, à porter une grande attention à son humanité véritable, et particulièrement à son procès qui s'est terminé par la crucifixion. Il n'est pas indifférent que Jésus ait été condamné « blasphémateur de la Loi », « séditieux » à l'égard du pouvoir politique. Il n'y eut là ni erreur judiciaire ni mauvaise foi des juges, mais affrontement entre Jésus et les Puissances de ce monde, fidèles à elles-mêmes comme Jésus

l'était à son Père. Il est plus important encore de ne pas édulcorer la « déréliction » : Dieu abandonné par Dieu, un tel fait n'est pensable qu'au prix d'une *révolution dans l'idée de Dieu*. L'idée chrétienne de Dieu devient elle-même subversion, non seulement à l'égard de la religion juive ou de la conception romaine du pouvoir, mais à l'égard de toute théologie non-trinitaire. - et du même coup à l'égard de toute conception du salut fondé sur autre chose que l'amour gratuit de Dieu ; à l'égard aussi de toute société, religieuse ou civile, qui n'est pas basée sur l'égalité radicale des personnes, la volonté de promouvoir l'originalité irréductible de l'autre et l'amour par lequel les personnes se font être l'une l'autre.

Pour connaître Dieu, il faut connaître l'homme, a dit le pape Paul VI. Moltmann suit la démarche inverse : *Si tu connais Dieu et tu ne peux le connaître que dans le Christ crucifié, passionné pour l'homme - tu sauras comment il faut construire l'homme, individuel et social*. Moltmann est si persuadé de l'impact de la théologie sur l'histoire des hommes qu'il considère comme premier acte de résistance sérieuse au nazisme, le début de la publication par Karl Barth de sa *Dogmatique* : elle s'ouvre par un *De Deo Trino* et non par un *De Deo Uno*. Le racisme uniformisant d'Hitler se trouvait radicalement contesté et les Nazis - pas plus que les Romains autrefois - ne s'y trompèrent. L'ouvrage de Moltmann se termine très logiquement par deux chapitres sur la libération psychique et la libération politique de l'homme.

Si nous croyons devoir recommander vivement ce livre, de lecture relativement facile, aux missionnaires, c'est surtout parce qu'en s'efforçant de résoudre *la crise des théologies et des Eglises*, Moltmann contribue à résoudre *la crise de la mission*. Ou l'Evangile répond aux problèmes actuels des hommes, mais en cela il n'a rien de spécifique ; ou l'Evangile dit quelque chose de totalement autre, mais en ce cas, il n'a aucun sens pour l'homme actuel. Crise d'identité et crise de signification, selon le vocabulaire de Moltmann, tel est le dilemme pour beaucoup. Moltmann montre à quel point le dilemme est faux : le langage de la Croix

est radicalement neuf - et il faut le proclamer. Il est libérateur et c'est pourquoi les hommes l'entendront.

Il serait prétentieux de « critiquer » un ouvrage de cette profondeur. Je trouve injustifiées les accusations de « protestantisme » : l'auteur est bien un luthérien, mais totalement dégagé des conceptions péniblement juridiques de la Rédemption qu'on trouve encore chez Karl Barth. Certains le jugeront peu métaphysicien : de toute évidence, il connaît bien la métaphysique ; il sait aussi ses limites en théologie et préfère l'image d'un Dieu vraiment vivant à celle d'un Dieu pétrifié dans son immutabilité. *On a la théologie de son état de vie*, aime à répéter le P. Congar. Moltmann est théologien (Congar aussi d'ailleurs...). Dans son ouvrage illisible, critiqué et critiquable, *Lecture matérialiste de l'Évangile de Marc*, Belo pose finalement le vrai problème au théologien : *D'où parles-tu ?* De sa chaire, le théologien ne voit qu'un aspect du réel. Son regard est conditionné par sa situation. La théologie n'est pas l'œuvre d'un seul homme, mais celle de l'Eglise entière engagée dans sa mission. Les missionnaires ne font pas seulement découvrir Jésus-Christ aux non chrétiens. Leur réflexion sur les réalités qu'ils rencontrent et la forme que revêt la Parole de Dieu dans de nouveaux milieux révèle le vrai visage du Crucifié aux chrétiens. S'en doutent-ils ?

Paris, Auguste Kérouanton

Le Cerf, Mame, Paris, 1974

Ceci est mon Corps

par André Manaranche

Livre de valeur, rendu fort intéressant par la grande connaissance de l'auteur et son esprit de synthèse - avec ses formules à l'emporte-pièce bien connues. Il paraîtra sans doute un peu touche-à-tout à certains lecteurs qui seront peut-être déroutés aussi par l'esprit sarcastique - plus net que jamais - de l'auteur et par le changement brusque de ton.

Dans cet ouvrage qui veut nous donner une vision théologique globale de l'Eucharistie, il faut savoir entrevoir, pour ne pas s'y perdre, derrière l'allusion, l'invitation à parcourir toute une allée de ce parc immense. Y sont abordées la théologie de la parole, celle de la liberté, de l'histoire, de l'événement, puis la symbolique. Vient ensuite l'application de la notion de sacrement à la création, au frère, au Christ, à l'Eglise et enfin à l'Eucharistie considérée en elle-même et dans sa relation avec l'agir chrétien : la famille, la politique, l'économie... Nous ne résistons pas au plaisir de signaler en terminant ces quelques lignes à propos de la présence sacramentelle du Christ en dehors du repas eucharistique : *Ce repas peut être différé. Ce qui nous induit parfois en erreur, ce sont nos mœurs de restaurants universitaires, de cantines, de cafétérias, où il faut dévorer sa portion en un temps record, abandonnant les restes à quelque éleveur de bétail qui les récupère moyennant finance. En famille, on prend le temps de manger, et on conserve un éventuel surplus pour la table suivante, à moins qu'on ne réserve une part pour l'absent ou l'hôte imprévu* (p. 102).

Paris, Michel Lepage pb

Editions du Seuil, Paris, 1975, 190 p.

Libération humaine et Foi

recherches et réflexions

Depuis plusieurs années, des croyants s'interrogent sur le lien entre la libération des hommes et la foi, et on a vu naître des théologies de la libération. La session pastorale des évêques français a été centrée, en 1974, sur *Libération des hommes et salut en Jésus-Christ* ; l'Assemblée du Conseil œcuménique des Eglises à Nairobi, en 1975, a pour thème : *Jésus-Christ libère et unit*. Ce livre se situe à l'intérieur d'une recherche qui est celle de toute l'Eglise. Que représentent, par rapport à la libération humaine, le mouvement ouvrier (article de Félix Lacambre) et les efforts qui se font jour

dans le monde rural (P. Houée et P. Cousin) ? Comment interrogent-ils les croyants qui y vivent et l'ensemble des chrétiens ? Que peuvent les psychologues pour la libération des hommes ? se demande Louis Gallard. Comment les aspirations contemporaines à la libération se situent-elles à l'égard des philosophies modernes de la liberté et quelles sont les conditions d'un discours chrétien ? c'est ce que cherche à préciser Dominique Dubarle. François Lapanche, lui, nous montre de quelle manière l'Eglise a parlé de la libération des hommes et quelles leçons nous pouvons en retenir. Le couple humain peut-il être, tant pour la famille que pour la société, fondateur de liberté et promesse de libération ? Oui, répond G. Marion, dans un article très dense, en étant consentement à l'autre, la clé qui l'ouvre et non qui le bloque, en aidant l'enfant à consentir à autrui dans la mesure où lui-même, le couple, consent positivement à l'enfant comme nouveauté. Le dernier exposé de Paul de Surgy, le plus développé, ne se veut ni une synthèse, ni une étude strictement biblique, mais davantage une réflexion à partir de l'écriture.

Cet ouvrage se recommande à la lecture par l'actualité des questions qu'il traite et le sérieux de ses analyses.

Paris, Michel Lepage pb

Collectif, Les Edit. ouvrières, 1975, 240 p.

Un seul Dieu, tous frères

Jalons pour un dialogue entre chrétiens et musulmans

par M. Demorlaine et A.-M. Medous

L'équipe rédactrice a entrepris ce travail pour aider les éducateurs chrétiens à faire face aux problèmes posés par la présence de plus en plus nombreuse de jeunes musulmans dans les quartiers, les écoles et les cités de France.

Le but est de faciliter une rencontre fraternelle en initiant les jeunes chrétiens à une connaissance de l'Islam moins sommaire et surtout purifiée des préjugés accumulés par l'histoire. Il ne s'agit pas d'un livre exposant une catéchèse complète, mais d'une documentation sous forme de fiches rassemblées en un petit volume. Au nombre de 18, ces fiches présentent en parallèle certains points de l'une et l'autre tradition religieuse. Ainsi la fiche n° 1 traite à la fois de l'Islam dans l'histoire et de l'Eglise dans l'histoire ; la fiche n° 2 présente les musulmans et le Coran en même temps que les chrétiens et la Bible, etc. La conclusion s'intitule : *De l'affrontement au dialogue.*

Un certain choix a dû intervenir quant aux thèmes des fiches et au contenu de chacune d'elles. Il le fallait pour condenser en une page les sujets traités.

Il est probable que l'usage de ces fiches conduira leurs auteurs à les modifier et à les compléter en temps voulu. Mais telles qu'elles se présentent, elles peuvent aider au niveau de l'éducation humaine et religieuse, dans un monde pluraliste, à une meilleure connaissance et à un plus grand respect de l'autre. Non pour réveiller les vieux démons du prosélytisme et du syncrétisme ; mais pour parvenir à l'émulation spirituelle.

Paris, Janine Carles fmm

Editions du Chalet, 1975, 61 p. - Cette plaquette a été réalisée en lien avec le Centre national de l'Enseignement religieux et le Secrétariat pour les relations avec l'Islam.

L'Etre-ensemble des chrétiens

par Pierre-André Liégé

L'auteur traite d'un sujet d'une importance vitale pour l'Eglise et les chrétiens d'aujourd'hui, avec beaucoup de compétence et de sympathie pour les recherches communautaires actuelles. Nous retiendrons le paragraphe sur l'Evangile, fondateur du "nous" des chrétiens (p. 22) ; la description

du *surgissement des nouvelles communautés* (pp. 39-48). Un bon nombre de chrétiens se sentiront concernés par ce livre bien fait qui relève de ces publications jugées trop audacieuses par les uns, et par les autres, pas encore assez libérées de l'institution.

Michel Lepage pb

Editions du Centurion, coll. « Foi chrétienne », Paris, 1975, 148 p.

Choix et discernements de la vie religieuse

par Michel Rondet

Ce livre a été composé à la suite de sessions faites en 1969 et 1971, avec des responsables de formation. Spécialiste des problèmes de vie religieuse, Michel Rondet aborde deux grands thèmes : les choix spirituels de la vie religieuse dans un monde en voie de sécularisation et la formation au discernement spirituel, personnel et communautaire. Des lignes directrices se dégagent, pistes de réflexion pour la vie religieuse d'aujourd'hui : la présence au monde, une présence qui a pour souci privilégié de lutter pour la promotion de l'homme et de créer une communion ; une vie en Eglise selon l'Evangile, demandant vigueur et créativité, dans la liberté. La loi n'est qu'un pédagogue. Elle introduit à la vie selon l'Esprit. Comment éduquer au discernement selon l'Esprit ? Quels sont les sources, les critères, la confirmation du discernement ? Par quelles étapes passe une communauté qui veut se mettre dans une telle attitude ? Comment les sciences humaines peuvent-elles favoriser la croissance spirituelle ?... Que pourrait-être une religieuse aujourd'hui ? « Une femme de son temps, qui a choisi librement de faire de l'Evangile la règle vivante de sa vie et de se laisser conduire par la Parole de Dieu à des engagements où l'amour va manifester de manière radicale ses exigences... »

Rien de très neuf, peut-être, mais ce livre m'a plu par l'esprit de créativité et de liberté qui s'en dégage.

Martine Riou

Le Cerf, coll. *Problèmes de vie religieuse*, 1974, 231 p.

L'Homme manipulé

ouvrage collectif

Cet ouvrage constitue les Actes du Congrès des Moralistes européens qui a siégé à Strasbourg du 24 au 27 septembre 1973, pour traiter du *Pouvoir de l'homme sur l'homme, de ses chances et de ses limites*. Il a les avantages et les inconvénients de tout ouvrage collectif : richesses des points de vue différents, mais manque de liaison, d'autant plus grand qu'une liberté plus entière avait été laissée aux intervenants.

Le mot d'*homme manipulé* prend deux colorations différentes : dans les réalités biologiques, il s'agit surtout du pouvoir technique que l'homme se donne sur lui-même. Le prof. FERIN, étudiant la fertilisation in vitro et les implants, renvoie aux moralistes la question : au-delà de quel seuil l'expérimentation sur l'homme vivant devient-elle intolérable ? J. ILLIES, professeur de zoologie, traitera des limites biologiques de la liberté, soulignant les deux dangers de séduction et de contrainte qui la menace. A ce niveau, on aura surtout une pédagogie individuelle de la liberté.

Le P. AUDINET essaiera d'établir une stratégie d'une éthique chrétienne. Quant au professeur KORFF, il posera la question radicale : est-ce que le contenu de la norme n'est pas provisoire dans tous les cas, seule demeurant stable une visée d'humanisation ?

Dans un monde où l'éthique est une tâche urgente, la lecture de ce livre aidera ceux qui, dans leurs choix quotidiens, font la morale.

Paris, Joseph Pierron

Cerdic-Publications, Strasbourg, 1974, 244 p.

livres reçus à la rédaction

bible, catéchèse

Synopse, par Lucien Deiss (*Desclée De Brouwer, 1975, 308 p.*) - Ce livre est une ré-édition de la Synopse de 1964. Le P. Deiss avait donné alors le premier ouvrage en langue française qui suivait l'ordre propre de chaque Évangéliste. Instrument de travail indispensable pour tout lecteur du Nouveau Testament, ce livre présente une traduction strictement littérale, dans la recherche de la plus grande fidélité possible au texte évangélique.

The Horizontal Line Synopsis of the Gospels, par Dr Reuben J. Swanson (*Western North Carolina Press, Dillsboro, N.C. 1975, 620 p.*) - Cet ouvrage, en anglais, se recommande par la clarté de sa présentation. Abandonnant la disposition des textes en colonnes parallèles, habituelle aux Synopses, Swanson adopte une présentation « horizontale » qui permet de noter rapidement les plus légères différences. L'auteur, professeur de philosophie et de religion à la Western Carolina University est un pasteur de l'Église Luthérienne en Amérique du Nord.

La Bible, première lecture de St Paul, par Jesus Luis Cunchillos (*Beauchesne, coll. Le Point théologique n° 13, Paris, 1975*) - C. Hourdin, qui préface ce livre, le regarde comme un admirable commentaire actualisé de Paul. Pour l'auteur, « la lecture de la Bible se fait à trois niveaux différents » : celui d'une « lecture littéraire et profane »... celui du « judaïsme », celui enfin qui rejoint « le destin religieux de l'humanité et de chacun d'entre nous ». Il y a dans cet ouvrage l'essentiel de Paul et de sa théologie.

Pneuma und Wort, Ein exegetischer Beitrag zur Pneumatologie des Johannesevangelium (*Frankfurter Theologische Studien 16, 1974, 432 p. Verlag J. Knecht*) - L'étude du Père Porsch comprend trois parties : l'Esprit dans Jn 1-12 ; dans les discours d'adieux (13-17) ; l'accomplissement de la promesse du don de l'Esprit (19, 30 et 20, 22). L'ouvrage se présente comme une excellente synthèse, fruit d'une longue et minutieuse recherche. Les lecteurs de *Spiritus* ont déjà pu apprécier la méthode et la compétence de l'auteur dans son article : *Le témoignage du Paraclet dans la prédication apostolique* (n° 23, 1965, pp. 203-206).

Le Livre de ma Joie, par Pierre Lauzeral (*Le Centurion, 1975, 280 p.*) - P. Lauzeral est habité par la Parole. Il la médite depuis son enfance. En vingt années de retraites bibliques, il l'a laissée mûrir en lui à mesure qu'il la partageait. Elle est sa prédication, messagère de joie et d'espérance. La Bible, une parole ancienne ? Non, car la Parole de Dieu se déchiffre aujourd'hui dans nos vies.

Ecouter l'Évangile, par Pierre Grelot (*Le Cerf, coll. « Lire la Bible », Paris 1974, 192 p.*) - L'exégète bien connu qu'est P. Grelot veut « aider à lire fructueusement un certain nombre de pages choisies » (p. 7) du Nouveau Testament. Ces études, faites d'abord pour des groupes de Vie Montante, sont abordables à un grand nombre et présente un choix important de textes groupés sous les titres suivants : le Discours sur la montagne, la prière de Jésus, à la Table du Christ, etc. Suggestions et questions guident le lecteur et l'orientent vers l'actualité des textes bibliques.

160 Évangiles, Commentaires d'Évangiles pour les Dimanches, publiés sous la direction d'Alain Delaye (*Ed. du Carmel, 1974, 196 p.*) - Dix excellents exégètes, dont Augustin George pour n'en citer qu'un, ont contribué à cet

ouvrage. Le commentaire, clair, de 2 pages environ pour chaque évangile des 3 années A, B et C, s'accompagne de tables liturgiques. Une table des évangiles dans l'ordre des chapitres aurait permis de retrouver plus facilement les textes commentés. Bon instrument de travail pour aider les croyants à mieux accueillir la Parole du Christ et les pasteurs à mieux la présenter.

Pour libérer la Foi, par Gérard Fourez (*Duculot, 1975, 144 p.*) - Ce livre succinct, avec de bonnes intuitions à développer, paraît intéressant pour aider dans une recherche sur les orientations d'une catéchèse à divers niveaux. Certaines affirmations n'emporteront peut-être pas l'accord de tous les lecteurs. Ainsi : « la mission de l'Église n'est pas la transmission d'un message, mais la réalisation d'une libération » (p. 46). Mais la mission de l'Église n'inclut-elle pas cette transmission, même si elle ne s'y réduit pas ? Le chapitre sur « lutte des classes et communion chrétienne » est par contre nuancé, bien éclairé par l'amour des ennemis et par l'aspect non individualiste de cette lutte. On note cependant, malgré une certaine référence à l'Évangile, un silence sur tous les textes qui semblent difficilement conciliables avec le point de vue assez unilatéral de l'auteur.

prière et spiritualité

Paroles pour cette aurore, Où'en est la nuit ? par Huib Oosterhuis, (*Desclée et Cie, coll. « Paroles pour » n° 2, 86 p.*) - Cette nouvelle série ne supprime pas la première, dite « Oosterhuis », qui continue. Huib Oosterhuis a donné un nouveau souffle, spirituel et poétique, à l'expression de la prière. Son influence est toujours vive. Dans les nouveaux recueils, l'inspiration s'élargit à une dimension humaine et politique dont on appréciera à la fois la vigueur et la discrétion.

Quand l'espoir se fait parole, célébrations pour l'année B, par André Gignac (*Le Cerf, 1975, 256 p.*)

- L'auteur, prêtre animateur de la communauté chrétienne de la Côte Sainte-Catherine, à Montréal, a mis en forme ces textes, vécus et expérimentés par elle. On trouvera ici la même fraîcheur d'invention, le même jaillissement contrôlé, le même respect créateur que dans les textes proposés pour les années B et C. De nombreuses tables thématiques permettent d'utiliser ces pages dans de multiples circonstances.

Prier la joie, prier la peine, par André Haquin et René Lejeune (Le Centurion, Paris 1974, 160 p.)

- Prières simples, chemins pour la réflexion personnelle ou communautaire. Le titre recouvre la 1^{re} partie (pp. 19-32). Les prières pour la table et pour l'intercession constituent les parties 2 et 3. Dans la 4^e partie « la Ronde des fêtes », se trouvent des « textes composés au fil de l'année ». La dernière partie « Vivre l'Eucharistie » propose diverses pièces pour la liturgie de la messe. Plusieurs tables facilitent l'usage de ce livre qui est à recommander à tous.

Dieu à tâtons, par Marie-Abdon Santaner (Les Edit. Ouvrières, coll. « La vie des hommes », 1975, 144 p.) - Ce livre s'adresse aux hommes et aux femmes qui disent chercher Dieu ; il leur propose des critères pour vérifier l'authenticité de leur expérience. Mais il peut intéresser aussi les hommes et les femmes pour qui « chercher Dieu » est une formule vide de sens, mais qui vivent peut-être une très authentique expérience du divin. Chercheurs de Dieu ou chercheurs « d'autre chose », vers quoi nos mains se tendent-elles ? Qu'on emploie le mot Dieu ou qu'on n'ait jamais ce mot aux lèvres, cette question nous concerne tous. En scrutant simultanément le réel de la vie et les textes de la Bible, ce livre aidera le lecteur à discerner le Dieu qui vient à l'homme, dans la nuée des questions que celui-ci se pose sur son existence.

Thérèse de Lisieux, Conférences du Cinquantenaire, 1873-1973

(*Nouvelles de l'Institut Catholique de Paris, numéro spécial 1973, 167 p.*) - On retrouve dans ce volume les 6 conférences données à Notre-Dame de Paris, à l'occasion du Centenaire de Thérèse de Lisieux. Précédé d'une introduction de Mgr Poupard sur « Thérèse, messagère d'espérance », l'ensemble se termine par une contribution de J. P. Six, professeur à l'Institut Catholique de Paris, qui propose à l'Eglise, « plongée tout entière aujourd'hui dans la nuit », les exemples de Thérèse dont les nuits les plus douloureuses n'ont pas éteint l'espérance.

Tu m'apportes l'amour, Mère Thérèse de Calcutta, écrits spirituels recueillis et présentés par G. Gorée et Jean Barbier (Le Centurion, 1975, 156 p.) - L'appel et l'exemple de Mère Thérèse de Calcutta rencontrent un écho profond partout dans le monde. Quelle force anime donc cette femme, si courageuse dans ses initiatives et dans ses réalisations, si modeste et accueillante dans ses relations ? Ces pages livrent quelque chose de sa vie spirituelle. Rien n'y paraît d'abord extraordinaire, si ce n'est que ces mots simples portent la signature d'une vie transformée par la foi et l'amour. Des paroles vraies, sans la moindre rupture avec ce que vit et fait Mère Thérèse de Calcutta.

Vivre en marge, par Pierre Sempé, (Edit. de l'Epi, 1973, 109 p.) - Par un travail sans intérêt, des millions de travailleurs gagnent petitement leur vie. Anonymes, parents pauvres de l'histoire, peuvent-ils prétendre au bonheur ? Ont-ils quelque moyen de trouver un peu de joie, malgré la peine et l'ennui de chaque jour ? Mais après tout, ne serait-ce pas les autres, les puissants, les riches... qui seraient en marge ? En tout cas, l'amitié des collègues, l'effort pour comprendre et goûter les gens, les livres et l'art, permettent, dès « la marge », de trouver le moral... Sans être immédiatement efficace, cette recherche contribue mieux que toute autre à changer la société...

Geschichte der Kongregation vom Heiligen Geist ; II Teil : Das Pariser Kolonialseminar vom Heiligen Geist 1800-1848, par le P. Josef Theodor Rath cssp (Missionsverlag, 1974, 306 p.) L'époque présentée dans le 2^e volume est spécialement riche en bouleversements politiques, sociaux, religieux. L'histoire de l'Eglise, comme celle d'un séminaire, est passionnante dès qu'elle est remise dans ce contexte général. J.Th. Rath le fait avec compétence. Au-delà des sources classiques, il a examiné la mine de multiples inédits des archives gardés dans le séminaire dont l'histoire nous est contée. Ainsi nous donne-t-il beaucoup d'informations sur les relations entre supérieurs et autorités tant civiles que religieuses, sur les 3 prêtres sénégalais ordonnés en 1841... Peut-on regretter que les renseignements sur la vie interne du séminaire soient moins abondants ?

cultures et foi

La République du Mali, par Edmond Jouve (Encyclopédie politique et constitutionnelle, série Afrique, Institut international d'administration publique, édit. Berger-Levrault, 1974, 97 p.) - En dépit de son intérêt, le Mali a été peu étudié de manière globale. E. Jouve a voulu combler cette lacune. Il traite d'abord des caractéristiques de la société malienne, puis brosse un tableau de l'évolution politique et constitutionnelle du pays. Il étudie enfin les fondements institutionnels du nouveau régime et spécialement l'actuelle constitution dont le texte est joint en annexe.

Chrétiens et politique - La recension de cet ouvrage qui est un compte rendu du Colloque organisé par Pax Romana en 1973, a été faite dans les colonnes du n° 61, p. 445. Mais la dernière ligne du texte de recension ayant été omise, nous tenons à préciser à nos lecteurs que cet ouvrage est paru aux Editions universitaires, à Paris, en 1974 (140 p.).

L'homme intérieur et ses métamorphoses, par M.M. Davy (Edit. de l'Epi, 1974, 141 p.)

informations... informations... informations...

- En août dernier, Janine CARLES fmm quittait l'administration de *Spiritus* dont elle assurait depuis un an le secrétariat. Très attirée par les problèmes de l'Islam qu'elle a connus en Algérie, Janine se consacre maintenant au Secrétariat pour les relations avec les musulmans, créé à Paris par le P. M. LELONG. Nous l'assurons ici de notre reconnaissance, de notre amitié et nous restons en contact avec sa recherche sur l'Islam qui nous intéresse grandement.
- Elle a été remplacée dans notre équipe par Martine RIOU, du Carmel apostolique Saint-Joseph, dont la compétence de bibliothécaire nous est précieuse pour le bon fonctionnement de notre service de documentation et revues.
- En mars 76, le n° 62 sera centré sur la Parole de Dieu: *Parole écrite, Parole vécue*. Des communautés de croyants nous ont aidés à préparer ce cahier.
- En septembre nous traiterons de la *Sécularisation en milieu universitaire*. Nous avons fait appel à des amis qui ont réalisé une enquête sur l'évolution des jeunes en matière de foi. Le dernier cahier de 76 sera consacré aux *Eglises locales*.
- *Le numéro 61 de Spiritus, « Des Instituts féminins s'interrogent », a connu une diffusion rapide: en plus des services d'abonnements et de librairies, près de 400 numéros ont été demandés directement à nos bureaux. Le dossier sur l'évolution marquée par les Chapitres généraux, les articles de M. RONDET et de B. de la BOUILLERIE ont été lus avec intérêt. Nous souhaitons recevoir l'écho des réactions de nos lecteurs et surtout de nos lectrices!*
- *Dans le même temps, la revue Vie consacrée (nov. 75) a fait paraître un article traitant de l'évolution des Instituts féminins en France. Sous la forme statistique qui rappelle celle de ses enquêtes précédentes, le P. LUCCHINI signale les changements profonds intervenus dans les modes d'insertion sociale individuelle des religieuses et leur influence sur les structures, spécialement sur les formes de vie et le style communautaires. Une note d'optimisme dans ce tableau pourtant fortement réaliste: les Congrégations féminines ont donné une preuve non seulement de leur rigoureuse fidélité à la vie religieuse, mais aussi de leur étonnante vitalité!*
- Nous avons retenu, comme spécialement intéressants, les derniers numéros du Bulletin *Afrique et Parole* qui, sous la direction de René LUNEAU op, poursuit ses recherches sur la linguistique africaine.
- Nos lecteurs retrouveront dans le n° 55 de *Spiritus* (janv. 74), un texte présenté alors par J. FEDRY, sur les objectifs de ce Bulletin. Le thème de « l'oralité dans la tradition culturelle africaine » fait l'objet des cahiers 46, 47 et 48. *C'est le mérite des équipes missionnaires de Pala, au Tchad, d'avoir mesuré l'importance, pour leur travail d'évangélisation, de ce qui se vécut dans les premières années de la prédication chrétienne* où la transmission d'un message oral précéda de loin l'Évangile écrit.
- Mais l'oralité n'est pas seulement transmission de bouche à l'oreille. Elle suppose des techniques appropriées, des acteurs privilégiés, des temps, des lieux. D'où la nécessité d'analyses poussées, celle des contes par exemple (cf. n° 48, p. 30 ss.).
- Pour les missionnaires que préoccupent la compréhension et l'expression des cultures, cette recherche est source de réflexion et de progrès.